·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

Grande Sala.ds.
~~36-II-11~~
20 VII 11 (2

III 20 VII 11 (2

Digitized by Google

Digitized by Google

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

PARUES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

SCÈNE DE LA VIE FLAMANDE.	2 vol.
LE FLÉAU DU VILLAGE.	1 —
LE DÉMON DE L'ARGENT.	1 —
LA MÈRE JOB	1 —
HEURES DU SOIR.	1 —
VEILLÉES FLAMANDES.	1 —
L'ORPHELINE.	1 —
LA GUERRE DES PAYSANS.	1 —
BATAVIA	1 —
SOUVENIRS DE JEUNESSE.	1 —
AURÉLIEN.	2 —
LE TRIBUN DE GAND.	2 —
LE LION DE FLANDRE.	2 —

Imprimerie de BEAU, à Saint-Germain-en-Laye.

LE

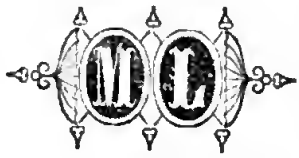
TRIBUN DE GAND

PAR

HENRI CONSCIENCE

TRADUCTION DE LÉON WOCQUIER

TOME SECOND



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1861

Tous droits réservés

LE TRIBUN DE GAND

X

Grâce à la victoire décisive que la sage fermeté d'Artevelde avait remportée au siége de Tournai sur la politique française, tous les liens qui, pendant des siècles, avaient tenu la Flandre à la merci de la France, étaient enfin brisés. La trêve ayant été plusieurs fois renouvelée, on jouit d'une paix passablement longue ; le commerce avec l'Angleterre et les pays confédérés prit une extension considérable, et bientôt la prospérité publique atteignit un degré qu'on n'avait pas connu auparavant. Indépendance, puissance, richesse, tous les biens que peut désirer un peuple actif, industrieux et amoureux de la liberté, la Flandre les avait conquis.

On devait s'attendre à ce que le héros auquel on devait tous ces bienfaits, deviendrait l'objet de l'affection et de la gratitude générale ; car, si on l'avait aimé alors qu'il prodiguait sa vie pour la Flandre, — si on l'avait admiré alors que son puissant génie déjouait les artificieuses menées de l'ennemi, combien ne devait-on pas l'aimer et l'admirer davantage, maintenant que les résultats prouvaient qu'il ne s'était pas trompé dans ses sages prévisions !

Mais les peuples libres sont souvent inconstants. Si l'on est parfois émerveillé de l'énergie qu'ils déploient, bien souvent aussi on se prend à sourire de pitié à la vue des caprices puérils, et des faiblesses dans lesquels ils tombent. Aussi longtemps que la peur, comme une verge menaçante, est sous leurs yeux, ils oublient leurs divisions intestines pour combattre le péril commun; chacun parait avoir un juste sentiment de ce qu'il peut; l'ambition dort dans les petites âmes, et celui qui n'est pas créé pour commander s'offre de lui-même à recevoir des ordres. Alors le peuple appelle des chefs et des guides et, ordinairement, il choisit avec une merveilleuse sagacité les plus braves et les plus habiles... Mais que la paix survienne, que le péril disparaisse, que la verge ne frappe plus les yeux, les esprits alors dirigent à l'instant toutes leurs forces à l'intérieur pour y chercher un élément d'activité dans les sujets de dissension les plus insignifiants : divisions, jalousies, inimitiés, calomnies éclatent à l'envi; on se soulève contre une autorité à laquelle on semble ne s'être soumis que par nécessité, et qu'on veut briser parce qu'on la regarde comme désormais inutile; on méconnait les services rendus et l'on semble regarder la reconnaissance même comme une nouvelle servitude. Les mesquines ambitions renaissent; le mécontentement le moins justifié, la soif de dominer la plus illégitime trouvent sur-le-champ de nombreux adhérents; on ne demande plus ni capacité, ni intelligence, ni courage; et celui qui, à l'heure du danger, n'était pas capable de faire le moindre bien, reçoit de la légèreté du peuple le pouvoir de faire le plus grand mal.

Artevelde avait lutté avec bonheur contre les ennemis de la Flandre, et avait fini par remporter sur eux un triomphe complet; cette lutte, où tout était grand, le trouva puissant par le cœur et par l'intelligence; — il se trouvait mainte-

nant en présence d'une lutte nouvelle, où tout était vil, mesquin et lâche ; et cependant il se sentait moins fort contre ce soulèvement des passions les plus méprisables que contre les formidables attaques dirigées par la France contre sa patrie.

Bien que la trêve continuât toujours, néanmoins la querelle entre Philippe de Valois et Édouard d'Angleterre au sujet de la couronne de France, n'était pas terminée. Les deux princes, au contraire, faisaient tous leurs efforts pour s'attirer de nouveaux alliés, bien résolus à recommencer la guerre dès qu'ils trouveraient une occasion favorable. Philippe de Valois n'épargnait ni argent ni intrigues pour détacher la Flandre de son alliance avec l'Angleterre et la faire passer de son côté. Secondé par le comte Louis de Nevers, il était parvenu à décider la plupart des seigneurs du plat pays à se déclarer en sa faveur contre les communes, et à lui venir en aide dans ses ténébreuses machinations (1).

L'illustre bourgeois de Gand pénétrait toutes ces intrigues et craignait avec raison que les ennemis de sa patrie ne vinssent à réussir dans leurs coupables projets, parce que le peuple, tranquillisé sur le danger, se laissait surexciter et séduire avec un inconcevable aveuglement. Chaque jour, il avait recours à toute son éloquence pour faire comprendre aux magistrats de la commune, et même à la multitude, que la lutte contre les artificieuses menées de la France n'avait pas cessé, et que la légèreté à laquelle on se laissait aller pouvait amener la ruine de la Flandre. On reconnaissait qu'il disait la vérité, on croyait en ses paroles; mais, comme

(1) « Les intrigues des partisans du comte et de Philippe de Valois jetaient partout des germes de discorde, et de sourdes calomnies commençaient à circuler. La prospérité même de l'industrie devint une source de dissensions. (Eug. Gens, *Histoire du comté de Flandre*, t. II, p. 130.)

le lien commun de la crainte était brisé, et que les bourgeois ne voulaient plus sacrifier leurs opinions particulières sur l'autel de la patrie, les dissensions continuaient (1).

Comme Artevelde était l'auteur de la prospérité actuelle de la Flandre, et qu'il avait fait conclure le traité avec l'Angleterre, unique moyen de favoriser le commerce et d'être fort contre la France, il était toujours la clef de voûte de laquelle dépendait la solidité de la situation de la Flandre. Aussi toutes les passions, toutes les tentatives de changement dans l'ordre de choses établi, étaient-elles dirigées contre lui ; tout mécontent, quelque mesquine que fût la cause de son mécontentement, lui imputait ce dont il croyait pouvoir se plaindre. Sur ce terrain, il était extrêmement facile aux ennemis d'Artevelde de semer les plus perfides accusations et les plus infâmes soupçons contre lui. Cependant son activité inouïe, son inébranlable courage, le souvenir de ses grandes actions qui vivait toujours dans l'esprit du plus grand nombre, déjouaient chaque fois encore les attaques de ses vils calomniateurs, et il demeurait toujours, pour la foule du moins, le puissant bourgeois dont un signe suffisait pour réduire au silence et à l'impuissance les meneurs qui conspiraient contre lui. Ceux-ci renonçaient alors à l'attaquer directement; ils s'alliaient avec les émissaires de la France, avec les ennemis de leurs propres opinions, et aidaient à attiser le feu de la révolte sur des questions de gouvernement intérieur et sur des sujets de jalousie et de discorde entre les différentes parties de la Flandre.

Suivant le système d'agression pris contre le Sage Homme, système qu'ils avaient emprunté aux partisans de la France, il fallait épuiser le riche pays de Flandre par des troubles,

(1) « Qui fut cause... que plusieurs partialitez et divisions naissoyent journellement au païs de Flandre. » (Oudegherst, *Ann. de Fland.*, édit. Lesbroussart, t. II, p. 458.)

Digitized by Google

des émeutes, des querelles, des dissenssions, et imputer en même temps à l'administration d'Artevelde, l'effusion du sang et la décadence du commerce et de l'industrie. Le peuple, préparé peu à peu par des excitations habiles, se prononcerait contre le capitaine général et demanderait, comme moyen de salut, un changement de gouvernement. Le changement consistait, pour les léliards et les partisans de la France, en une soumission entière de la Flandre à la France; pour les envieux de la grandeur d'Artevelde, dans le renversement du héros et dans la prise de possession, à leur bénéfice, de son influence et de son autorité, sans que pour cela ils voulussent rien changer à ses projets ni à son système politiques.

Qu'on ne pense pas cependant que la Flandre tout entière eût si vite oublié les services rendus au pays par le Sage Homme. Loin de là, les trois quarts de la population continuaient de voir en lui le sauveur de la patrie, le seul homme capable de maintenir la prospérité de la Flandre, et lui portaient le plus profond attachement; mais le reste, c'est-à-dire les esprits remuants et ambitieux, empruntait à la perversité même de ses intentions une vigueur et une résolution qui paraissaient manquer aux pacifiques amis d'Artevelde. Ainsi en est-il ordinairement; on dirait que le bonheur, quand on l'a conquis, ne laisse plus d'énergie pour le défendre, et que la puissance d'action n'appartient qu'à ceux qui aspirent au changement, ce changement dût-il plonger le peuple dans la misère et l'abaissement.

Telle était la déplorable disposition des esprits; chaque jour éclataient des troubles et des émeutes qu'il fallait réprimer par la force. La Flandre ressemblait à un volcan qui fermente et est près de faire éruption, et nul ne pouvait prédire quelle serait la fin de cette effervescence populaire, — lorsque le comte Louis, sur le conseil du roi de France,

fit aux communes la proposition de revenir en Flandre et d'y reprendre son autorité, sous certaines conditions. Le comte désirait que tous les bannis pussent rentrer avec lui dans le pays ; mais, cette exigence étant contraire aux lois et priviléges des communes, elle fut repoussée. Néanmoins, comme l'unique but du comte était d'amener la rupture du traité avec l'Angleterre, il consentit à renoncer au retour des bannis et se réconcilia, en apparence, avec les communes. Il rentra en Flandre ; partout on lui fit une réception magnifique ; partout il fut bruyamment acclamé. Il fit choix, pour sa résidence, de la ville de Damme.

Le dévouement et l'amour qu'on lui avait témoignés avec tant de sincérité et d'éclat, dans son voyage à travers la Flandre, le trompèrent relativement à la mesure d'influence qu'il pouvait exercer sur le peuple flamand ; il crut que le temps était déjà venu de manifester ses vœux et de ramener la Flandre sous le joug de la France.

Il convoqua une assemblée des communes à Damme : là, certaines paroles qu'il prononça contre l'alliance avec l'Angleterre, émurent vivement les députés et firent craindre à tout le monde qu'on ne se fût trompé sur les intentions du comte et que, malgré ses promesses, il ne fût demeuré un instrument de Philippe de Valois. La réunion se sépara mécontente, et le comte se vit de nouveau privé de toute influence et traité avec méfiance par ses sujets. Sur ces entrefaites, les partisans de la France firent éclater un autre orage. Depuis des siècles, les grandes villes de Flandre étaient en possession du commerce exclusif des draps de laine ; selon les priviléges existants, les communes du plat pays et les petites villes ne pouvaient tisser le drap ou n'en apprêter que de qualité grossière et de peu de largeur (1) ;

(1) Voyez Simonde de Sismondi, *Histoire des Français*, t. VI, p. 415 et 453. — Oudegherst, *Annales*, t. II, p. 458, *note* de Lesbroussart, etc.

cependant, comme l'extension du commerce extérieur donnait plus de travail qu'on n'en pouvait exécuter dans les grandes villes, on avait pendant un certain temps fermé les yeux sur ces priviléges, et en ce moment on n'eût, pour ainsi dire, plus trouvé une commune en Flandre où l'on n'entendît le bruit continuel des métiers et où l'on ne s'enhardît jusqu'à imiter tous les draps d'élite.

Bien que la suppression de l'industrie du drap dans les petites communes ne fût pas, en ce moment, une nécessité, on éveilla néanmoins si bien, par de secrètes excitations, la jalousie des métiers dans les grandes villes, qu'ils commencèrent à s'écrier, par toute la Flandre, que leur droit violé devait être rétabli et l'industrie du drap anéantie dans le plat pays. Joignant l'action à la parole, ils envoyèrent des bandes armées, firent brutalement briser ou brûler les métiers des petites communes, en vertu de leurs priviléges. Dans beaucoup de communes, les habitants défendirent leur propriété, et trop souvent le sang coula des deux côtés.

Quoi que fît Artevelde pour terminer à l'amiable, par son intervention, ces collisions populaires, et pour faire apporter aux villes quelque adoucissement dans l'exercice de leur droit, il n'y réussissait pas : ses ennemis attisaient tellement la haine dans les esprits, que les Flamands semblaient prêts à s'entre-tuer dans une longue et déplorable lutte.

Comme le capitaine général était soumis en tout à la volonté des échevins de Gand, et qu'en aucun cas il ne pouvait s'opposer à l'exercice d'un droit légitime, il se vit obligé de satisfaire aux vœux des grandes villes; il s'y sentait, d'ailleurs, d'autant plus porté que les émissaires de la France s'étaient ligués avec les mécontents des petites communes et se préparaient, à propos du différend industriel, à fomenter une insurrection générale au profit de la politique française. Le danger était imminent ; il fallait pour le détourner une vo-

lonté de fer; Artevelde envoya à ses capitaines dans la West-Flandre, — centre de l'émeute, — les ordres les plus sévères de réprimer sur-le-champ toute tentative de révolte, et, sans faire acception de personne, de punir tous ceux qu'on trouverait les armes à la main. En peu de temps, un grand nombre de mécontents et de mutins furent mis à la raison ou arrêtés et condamnés au bannissement par les tribunaux ordinaires; les capitaines de la West-Flandre remplirent les ordres d'Artevelde avec un zèle qui dépassait peut-être ses vœux; car on les accusait ouvertement de cruauté. Selon toute probabilité, ce reproche n'était qu'une nouvelle ruse des ennemis du capitaine général; quoi qu'il en soit, une partie du peuple y ajouta foi et se mit à déplorer hautement le sort des révoltés, dans lesquels on voulait voir des victimes de la sévérité des ordres d'Artevelde.

Vers cette époque, le conseil échevinal de Gand reçut secrètement avis qu'il s'ourdissait dans la West-Flandre une grande conspiration entre les léliards et les mécontents des communes, dans le but de se soulever en commun contre les trois villes principales de la Flandre, d'anéantir les priviléges des tisserands, de donner au comte une autorité illimitée, de reconnaître la souveraineté de la France et de rompre l'alliance avec l'Angleterre. Cette conspiration devait éclater dans la huitaine; déjà on avait secrètement formé quatorze compagnies d'hommes d'armes : un des principaux chevaliers d'Ardenburg, messire Pierre Lammens, en était le chef et le commandant reconnu.

Dès que le collége échevinal eut reçu cette grave nouvelle, Artevelde fut chargé de partir pour Ardenburg, accompagné d'un corps de bourgeois de Gand, avec la mission d'attaquer les conjurés et d'en avoir raison.

En arrivant à Ardenburg, les Gantois s'en allèrent directement chez Pierre Lammens et le tuèrent devant sa de-

meure. Ses amis prirent la fuite et portèrent dans toute la ville la triste nouvelle que Pierre Lammens venait d'être cruellement mis à mort devant sa porte. Le peuple s'amassa autour du cadavre et se mit à crier vengeance contre les Gantois, voulant les tuer tous, sous prétexte qu'ils avaient inhumainement mis à mort un citoyen innocent d'Ardenburg. Déjà les menaces s'échangeaient réciproquement; le peuple, qui affluait sans cesse, devint si nombreux et si exaspéré, que les Gantois, comprimés par la foule, allaient faire une trouée pour se dégager, lorsque Artevelde sortit avec quelques-uns de ses compagnons, de la demeure de messire Lammens, et montra au peuple l'étendard de la révolte qu'on y avait trouvé avec une grande quantité d'armes de guerre. Les emblèmes que portait cet étendard, c'est-à-dire l'écusson du comte Louis et les fleurs de lis de France, ne laissaient aucun doute sur les motifs qui avaient déterminé à faire par la force une perquisition chez messire Lammens (1), et, comme il n'y avait que peu de gens parmi le peuple qui connussent la conspiration, la grande majorité approuvait la punition infligée. Quoique de nombreuses voix criassent encore vengeance en s'efforçant d'exciter la foule contre Artevelde et ses hommes, on laissa les Gantois partir sans opposition, pour aller faire justice dans les autres communes des tentatives de rébellion.

Soit que le comte Louis de Nevers eût prêté les mains à cette conjuration, soit qu'il craignît d'y être entraîné, il quitta la Flandre sans retard et partit pour la France, en donnant pour

(1) « Ayant tué messire Pierre Lammens, un noble chevalier, devant sa propre demeure et étant interrogé par les gens de la commune sur les motifs de cette action, il répondit : « Bonnes gens, entrez dans cette maison, et vous y » trouverez les bannières avec lesquelles ce rebelle comptait susciter avant peu » une nouvelle prise d'armes et sédition. » Sur ces paroles, on alla à la recherche des bannières qui furent trouvées, en effet, comme Artevelde l'avait dit. » (*Chronique de Despars*, t. II, p. 364.)

raison de son départ, qu'on lui faisait violence, et qu'il suffirait de lui être attaché pour être traité par les communes en coupable (1). Les léliards ne négligèrent pas de jeter les hauts cris sur l'ambition d'Artevelde; les envieux du capitaine général ne manquèrent pas non plus de déplorer partout, avec une hypocrite tristesse, le départ du souverain légitime, et même d'exciter contre Artevelde les pacifiques bourgeois.

D'un autre côté, comme le capitaine général insistait auprès des gouverneurs des villes pour leur faire renoncer, pour le moment du moins, au plein exercice de leurs priviléges relatifs à la fabrication exclusive des draps, beaucoup de riches *poorters* lui devinrent hostiles, et, même dans le collége échevinal de Gand, il se forma un parti contre lui.

A peine avait-il étouffé la sédition imminente dans la West-Flandre, que ses ennemis et ses envieux crurent le moment favorable pour tenter un nouvel effort contre lui. L'expérience leur avait appris qu'Artevelde serait invincible aussi longtemps qu'il serait appuyé par le conseil échevinal de la puissante ville de Gand. C'est pourquoi ils résolurent de l'attaquer au centre même de sa puissance et de soulever contre lui le conseil des échevins. C'était bien une entreprise difficile, parce que presque tous les échevins avaient participé aux grandes actions du capitaine général; mais quelques-uns avaient cependant déjà laissé pénétrer dans leur cœur un sentiment de jalousie contre son influence sans bornes (2); on en avait séduit d'autres par des promesses de

(1) « Tantost après le comte de Flandre, qui estait demouré en son pays pour ce qu'on lui faisait peu d'obéissance à son gré, par maltalent s'en partit d'avec les Flamens, et s'en vint devers le roi de France et furent les dictes trêves prolongées et continuées à diverses fois. » (*Annales et chroniques de Flandre*, par Nicolas GILLE. Paris, 1557, t. II, fol. 8.)

(2) « Son crédit et sa grande fortune lui créaient également beaucoup d'envieux. » (LEGLAY, *Histoire des comtes de Flandre*, t. II, p. 464.)

charges plus élevées et de faveurs princières ; quelques-uns d'entre eux, qui appartenaient à la tisseranderie, commençaient à craindre que les petites communes ne luttassent contre les villes et ne portassent à celles-ci un dommage considérable dans leur industrie.

Ceux qui croyaient ainsi avoir quelque raison d'être mécontents du capitaine général étaient cependant en minorité et n'osaient encore rien entreprendre par eux-mêmes, dans l'incertitude du succès; mais ils espéraient qu'un grand nombre de ceux qui hésitaient encore se rangeraient de leur côté, dès qu'une énergique démonstration aurait pu leur faire présumer que l'influence d'Artevelde chancelait et que bientôt le capitaine général succomberait sous la colère du peuple soulevé.

Gérard Denis assurait que le moment n'était pas venu de tenter le coup décisif; mais le sire de Steenbeke, le plus courageux et le plus loyal ennemi d'Artevelde, ne voulait plus entendre parler d'aucun délai, et déclarait qu'il engagerait à lui seul la lutte contre Artevelde, si les autres conjurés lui refusaient leur aide Sa qualité d'échevin et de chevalier, son influence auprès du comte, dont il était le favori, lui donnaient assez de crédit aux yeux des partisans de ce prince pour les décider à suivre son conseil (1). Gérard Denis se vit donc obligé, contre son sentiment, de prendre part à la périlleuse tentative que l'on allait risquer ; car, si cette tentative venait à réussir, son ardente ambition était à jamais déçue, attendu que, dans ce cas, d'autres hériteraient du pouvoir du capitaine général. D'ailleurs, depuis quelques jours, les choses semblaient prendre une tournure plus favorable pour les ennemis d'Artevelde : on avait persuadé à trois

(1) D'après un renseignement qui m'a été communiqué verbalement par M. le professeur Lenz et qui est le résultat de ses recherches, le sire de Steenbeke avait reçu du comte le titre de *conseiller*.

nouveaux échevins de se prononcer contre la domination d'Artevelde; le capitaine de Saint-Jacques, Guillaume Van Vaernewyck, chancelait et se rangerait assurément du côté des révoltés, au moindre espoir de succès. Le compte que les émissaires vinrent rendre de l'état des esprits dans les divers quartiers de la ville, annonçait un nombre si considérable d'adhérents, que l'on pouvait, pour ainsi dire, se tenir certain de la victoire.

Quelque volontiers que l'ambitieux Gérard Denis se fût mis ouvertement à la tête de la conjuration, afin de pouvoir s'en approprier tous les fruits, ses instincts de ruse et de prudence le firent néanmoins reculer devant l'incertitude du succès de l'entreprise. Il recourut à sa fourberie habituelle pour tromper amis et ennemis, et faire en sorte qu'en cas de succès, tout le profit et tout l'honneur lui en revinssent à lui seul, comme aussi, si l'émeute était écrasée par Artevelde, toute la responsabilité retombât sur ses complices. C'était par l'intervention du roi des ribauds qu'il comptait prêter à la conjuration un appui assez sérieux pour pouvoir, après la victoire, réclamer pour lui la plus grande part dans le triomphe remporté.

Tout était prêt pour tenter l'entreprise le lendemain; les chefs de la conspiration devaient encore se réunir secrètement le soir.

Une heure avant le moment fixé, Gérard Denis s'enveloppa dans un épais manteau, abaissa son chaperon sur son visage, et quitta sa demeure pour aller trouver le roi des ribauds avant de se rendre à la réunion. Il tourna d'un pas rapide le cimetière de Saint-Jean, traversa la rue du Haut-Escaut, et se trouva bientôt sous la voûte sombre de la *Walpoort*, où il fut accueilli avec un certain respect. En entrant dans la chambre de Muggelyn, il trouva celui-ci en train de jouer aux dés avec deux de ses ribauds. Chacun des joueurs

avait devant soi un certain nombre de pièces d'argent, et ils étaient tellement absorbés par le jeu, qu'ils ne remarquèrent pas le chef-doyen avant qu'il eût éveillé leur attention en répétant son salut à haute voix.

Les ribauds se hâtèrent de glisser leur argent en poche et se tinrent tête baissée devant le nouveau venu, avec une sorte de crainte respectueuse, comme si Denis eût été leur maître et les eût surpris en flagrant délit de vol.

Le chef-doyen, surpris à la vue de l'humble attitude des ribauds, jeta sur Muggelyn un regard interrogateur; mais celui-ci s'écria d'un ton dégagé :

— Holà! compagnons, vous vous en iriez parce que notre ami maître Denis nous honore d'une visite? Vous êtes trop fins, par ma foi! Parce que du premier coup j'ai amené seize points, vous voulez interrompre le jeu? Allons, allons, encore un coup!

— Je désire vous parler seul, Muggelyn! dit le chef-doyen d'un ton qui accusait une colère concentrée.

— Mais vous vous trompez, maître Denis, répondit le roi des ribauds; ce sont de très-braves et très-hardis compagnons qui sont des nôtres et, sur votre ordre, passeront à travers le feu s'il le faut. N'est-ce pas, Jean? n'est-ce pas, Stévin, vous mettez votre bras et votre courage au service de notre généreux ami et maître, Gérard Denis?

Les deux ribauds attestèrent leur dévouement au chef-doyen avec un enthousiasme plus qu'ordinaire, et s'exprimèrent en termes qui, tout flatteurs et tout obséquieux qu'ils étaient, firent tout à coup pâlir maître Denis : il frémissait de colère. Agité par un trouble qui ressemblait à une fièvre, il répéta d'un ton impérieux, qu'il voulait rester seul avec le roi des ribauds.

Muggelyn fit signe à ses hommes de se retirer. Denis les suivit jusqu'à la porte, qu'il referma en dedans, derrière eux;

après quoi, transporté de colère, il courut au roi des ribauds, et lui cria d'une voix altérée :

— Misérable lâche! tu as trahi mon nom! Tu as dit à tes ribauds que, moi, chef-doyen des métiers de Gand, je suis à la tête de la conspiration ? As-tu donc oublié, misérable, que, depuis plusieurs mois, est payée une bonne dague pour te tuer secrètement, à la moindre révélation ?

— Ah! ah! ah! dit le ribaud d'un ton ricaneur en se levant, Muggelyn se rit de votre dague aussi bien que de votre fol emportement. Vous n'ignorez pas non plus, vous, maître Denis, qu'on ne touche pas si facilement au roi des ribauds, et que, si la dague soudoyée par vous lui faisait seulement une égratignure au visage, vous seriez, dès le lendemain, au fin fond de l'enfer, digne séjour de vos éminentes vertus ?

En entendant ces mots, le chef-doyen se prit à trembler de rage et d'inquiétude, au point qu'il dut s'appuyer de la main sur un siége.

— Traître! s'écria-t-il, ta langue maudite a donc mis ma tête en jeu ? Tu as violé ton serment solennel? Qu'en résultera-t-il maintenant, si notre tentative échoue? Je serai décapité par la main du bourreau peut-être, ou banni avec tous les miens, déshonoré, perdu à jamais! Le même sort t'est infailliblement réservé. Hélas! si tu n'avais pas commis cette félonie envers moi, nous pouvions recommencer la lutte à plusieurs reprises et sans péril, et combattre avec la certitude de triompher un jour. Maintenant, tout mon pouvoir est anéanti; si la tentative de demain ne réussit pas complétement, le capitaine général mettra la main sur nous; il saura surprendre le secret que tu as si lâchement violé et frapper tous ses ennemis. Dès lors aucun obstacle n'entravera plus sa carrière; il pourra presser impunément le pied sur la gorge du peuple, car les défenseurs de la liberté pu-

blique seront écrasés. Mon Dieu, mon Dieu ! peut-être deviendra-t-il comte de Flandre !

A ces mots, la tête du chef-doyen s'affaissa lentement sur sa poitrine, et, bien que l'envie et la colère contractassent encore ses traits, une sombre tristesse et le désespoir s'emparaient de lui.

Le roi des ribauds avait écouté les lamentations du chef-doyen, en souriant à demi et avec une sorte d'étonnement railleur. Il semblait prendre plaisir à la profonde émotion qui l'agitait, et dit en l'interrompant :

— Ah çà ! maître, l'entreprise de demain vous inspire-t-elle de telles appréhensions qu'elle vous en fasse perdre la tête ? ou l'affaire a-t-elle peut-être déjà échoué ? S'il en est ainsi, tant mieux, car je ne la voyais pas d'un bon œil. Savez-vous, maître Denis, qu'il faut bien des fourmis pour manger un lion ?

— Me trahir ! confier ma vie à des hommes qu'on peut acheter pour une cruche de vin ! dit le chef-doyen en soupirant. Ah ! Muggelyn, est-ce là la récompense de ma bonté ?

— Le diable sait sur quel serpent vous avez marché, maître Denis ; vous me faites là un sermon sur l'échafaud et la potence, sous prétexte que j'aurais trahi votre nom ; mais je voudrais bien savoir quelle méchante langue vous a dit cela ; je l'aurais bientôt délogée de la bouche menteuse qui la cache.

— Ne viens-je pas de t'entendre dire toi-même à tes hommes ce que nous avons projeté de tenter demain ? et ne m'as-tu pas désigné comme faisant partie de la conjuration ?

— Est-ce là la cause de votre tristesse, maître ? demanda Muggelyn avec une feinte surprise. J'ai dit à certains de mes hommes les plus résolus, et surtout à Jean et à Stévin, que vous êtes le plus riche et le plus généreux *poorter* de Gand, que vous avez beaucoup d'influence et récompensez grassement les moindres services ; que d'infâmes ennemis

portent envie à vos vertus, et bien d'autres choses qui tendent à grandir votre bonne renommée et à vous gagner des partisans dévoués, jusqu'au jour où on en aura besoin. Ils ne savent rien autre chose ! N'est-ce pas là la leçon que vous me faites tous les jours ?

Le chef-doyen entra dans une violente colère ; car il comprenait qu'il s'était encore laissé tromper par l'astucieux ribaud, et que celui-ci l'avait effrayé à dessein, pour se jouer de ses angoisses.

— Quand je suis entré dans cette chambre, lui dit-il d'un ton de voix sévère, vous étiez en train de jouer. Muggelyn, d'où vient l'argent que j'ai vu dans les mains de tes camarades ?

— Je le pensais bien ! dit Muggelyn en riant : en vérité vous reconnaissez votre argent à l'odeur ! Ces chers écus viennent, en effet, de votre poche, — si vous-même ne les avez reçus d'un autre pour me les donner.

— Insolent ! grommela le chef-doyen en grinçant des dents.

— Allons, allons, ne vous fâchez pas, encore une fois, maître, dit Muggelyn : je sais ce qui vous vexe : vous croyez que je n'ai pas exécuté vos ordres et que j'ai perdu au jeu la plus grande partie de votre argent ?

— J'en suis convaincu, s'écria le chef-doyen. Ce ne serait pas la première fois. Mais pour cette fois-ci...

— Oh ! oh ! pas d'injustes menaces, maître Denis ! s'écria Muggelyn en l'interrompant; j'ai fait plus que remplir vos ordres ; au lieu de soixante et quinze hommes, plus de deux cents compagnons intrépides seront présents.

— Deux cents ? Ne me trompes-tu pas ? demanda Denis avec un étonnement mêlé de joie.

— C'est-à-dire, entendons-nous : deux cents, si je puis leur donner la récompense promise; sinon, il n'y en aura pas cinquante.

— Mais je t'ai donné hier dix livres. Qu'est devenue cette forte somme ?

— Le compte est facile à faire, maître Denis. J'ai réfléchi que je vais jouer ma tête à ce jeu dangereux ; et, comme, si je la perds, il serait trop tard pour exiger une récompense, j'ai pris cinq livres pour moi sur les dix. Vous ne prétendrez pas que je ne suis pas honnête homme : la tête de Muggelyn vaut bien cinq livres, ou je me trompe fort.

— A qui as-tu donné les cinq autres livres? demanda le chef-doyen frémissant d'impatience.

— Un instant; restez donc assis, maître, répondit l'imperturbable Muggelyn ; je ne les ai données à personne. Vous ne croyez pas, j'espère, que je puisse acheter deux cents hommes avec cinq livres. Eh bien, pour ne pas faire de jaloux, j'ai voulu attendre que vous me missiez à même de satisfaire tous nos gens en même temps.

— Soit ! dit Denis en soupirant et d'un ton mécontent; tu as, par conséquent, encore cinq livres ?

— Trois livres, maître, trois livres : outre les cinq livres qui me revenaient, je vous ai emprunté deux livres encore; mais ne craignez rien, je vous les rendrai aussitôt que vous serez capitaine général de Gand, et que je recevrai ma grande récompense. Vous pourrez les en déduire vous-même.

Le chef-doyen sentait bien que le roi des ribauds ne songeait qu'à lui soutirer encore une bonne somme. Néanmoins, comme il ne pouvait se passer de l'aide de Muggelyn, et qu'il savait par expérience que, malgré toutes ses ruses, il finissait par faire ce qu'on désirait de lui, maître Denis se contraignit et dit d'un ton calme en apparence :

— Ton empressement à me rendre service me coûte déjà le prix d'une belle maison, Muggelyn ; mais, en considération du danger que nous allons courir, je ne veux pas te cher-

cher querelle plus longtemps au sujet de tes gaspillages. Voyons, combien demandes-tu encore pour satisfaire les deux cents hommes ?

— Il me semble que, si vous me donniez encore vingt livres, je pourrais, en y mettant beaucoup d'économie, contenter tout le monde.

— Mais puis-je compter que tu m'amèneras vraiment deux cents hommes ?

— Entendons-nous; c'est Pierre Taggelinck du Waterwyk qui les amènera. Vous comprenez bien que je ne puis me lancer en avant dès le commencement : on s'apercevrait à l'instant que le chariot s'embourbe.

— Tu ne réponds pas à ma question, reprit le chef-doyen; il me serait agréable de savoir où tu as trouvé ces deux cents hommes.

Le roi des ribauds ne se laissa pas émouvoir par cette question à brûle-pourpoint, et répondit sans hésitation en paraissant compter sur ses doigts :

— Jean de Brugne, de derrière l'école de la ville Saint-Bavon, m'a promis quarante hommes qui, au premier mot, se trouveront, munis d'armes cachées, sur le point que je voudrai; — Georges Varinckx, du Haut-Escaut, en promet trente; — François Wittebroot, de Royghem, et Karel Overmeire, de Saint-Pierre, chacun vingt; — Liévin de Snagger, de la rue de la Vallée, quinze; — Pierre Taggelinck, quarante; et Maes de Corte du Meirhem, vingt. — Cela fait bien en tout.... Combien cela fait-il, chef-doyen ?

— En tout, cent quatre-vingt-cinq, répondit Denis, qui avait suivi attentivement le relevé du ribaud.

— Ah ! c'est vrai, j'oubliais Martin de Pynder, du Poortacker, qui viendra avec vingt hommes.

— Et que savent ces gens sur mon compte ?

— Que vous êtes un homme brave et résolu, doué d'une intelligence et d'un génie extraordinaires; qu'il n'y a personne à Gand qui soit plus capable que vous d'assurer le bonheur de la commune. Ils ne savent rien de plus ! Pierre Taggelinck, seul, connaît tout sur vous et sur moi; sans cela, rien n'était possible, et il n'a été mis au courant qu'avec votre assentiment.

— C'est bien, Muggelyn, dit Denis en pressant la main du ribaud avec satisfaction; ce soir, tu auras les vingt livres. Maintenant, parlons d'autre chose. Ce que je vais te dire est très-sérieux; prête-moi toute ton attention, et surtout ne va pas plaisanter; c'est trop grave.

— J'écoute, dit le roi des ribauds en se renversant sur son siége, et, si je ris, déduisez ce soir deux schellings sur les vingt livres !

Le chef-doyen rapprocha son siége et dit :

— Il ne suffit pas, Muggelyn, que nous fassions une révolution; il faut prendre des mesures pour qu'elle tourne à notre avantage. Messire Van Steenbeke est le guide et le chef de la conjuration; moi-même, je feins de le reconnaître comme tel, parce que nous gagnons par là comme auxiliaires tous les partisans de la France, et que, sans ceux-ci, nous ne sommes pas assez forts pour faire une tentative sérieuse. Si nous laissions imprudemment l'affaire suivre son cours naturel, la révolution aurait de tout autres conséquences que celles que nous désirons. On rappellerait le comte, on romprait l'alliance avec l'Angleterre, on nous placerait sous la domination de la France, on désarmerait la bourgeoisie et on réduirait à néant l'autorité des capitaines des villes. Messire Van Steenbeke, qui, depuis quelques jours, est nommé conseiller du comte, souscrirait à toutes ces conditions, pour que son ambition pût être satisfaite d'une autre manière : mais nous ne pouvons souffrir que la patrie soit

chargée de nouveaux fers; il faut trouver des moyens de tromper dans leur espoir messire Van Steenbeke et ses léliards. Je puis bien, par un coup d'audace, me mettre à l'improviste, dès le début, à la tête des révoltés; mais il ne faut pas être assez malavisé pour mettre tout en jeu d'un seul coup. Bien que nous soyons presque certains de la victoire, il se peut que, par un hasard quelconque, nous soyions vaincus. Puisque messire Van Steenbeke se jette en avant avec les léliards et engage la lutte, laissons-le faire; si les choses tournent mal, lui seul alors s'y brûlera les doigts. Voici ce que, toi, tu as à faire. Tu laisses Pierre Taggelinck, qui est un homme sûr et prudent, seconder avec ses hommes messire Van Steenbeke. Comme ils ne savent rien de moi, ils crieront tout ce qu'on voudra. Au commencement, peu importe; mais, dès que d'un œil vigilant tu auras remarqué que l'insurrection prend le dessus; jette-toi à la tête des hommes de Taggelinck et crie de toutes tes forces : « Vive Denis! vive le chef-doyen! » Tu feras crier à tous nos hommes la même chose et d'autres semblables; le peuple te suivra bientôt, car il ne veut pas entendre parler des léliards, et nous avons depuis longtemps fait connaître messire Van Steenbeke tel qu'il est. Au moment où la foule m'appellera ainsi par des cris répétés, je paraîtrai. Nous courons au beffroi et nous faisons sonner la cloche Roland. Pendant que le tocsin répand l'alarme dans toute la ville, nous nous rendons à la maison des échevins et y faisons prisonniers Artevelde et ses partisans. Nous déclarons à l'instant le gouvernement de la commune dissous et mettons à la place des hommes sur la fidélité et le dévouement desquels nous pouvons compter... Et, s'il t'est possible dans la mêlée de frapper le capitaine général, ou de le faire frapper par un de tes hommes, cela vaudrait mieux encore; alors nous n'aurions pas besoin de le faire périr sur l'échafaud... spec-

tacle qui remuerait trop les esprits en Flandre... Eh bien, Muggelyn, as-tu bien compris tout ?

— C'est étonnant ! s'écria le ribaud sortant comme d'un rêve ; si le diable n'est pas votre parrain, assurément il n'était pas loin quand vous êtes venu au monde !

— Tu m'as promis de ne pas plaisanter, Muggelyn.

— Je veux dire, maître Denis, qu'au besoin vous sauriez en remontrer au diable. C'est seulement par manière de parler et pour vous donner les éloges qui vous reviennent.

— Voyons, Muggelyn, trêve à tes sottes plaisanteries. Parlons sérieusement. Que penses-tu de mon plan ?

— Le capitaine général n'échappera certainement pas à son sort, cette fois-ci. Les piéges qui le menacent sont trop habilement tendus autour de lui. Quant à messire Van Steenbeke, il est beaucoup trop loyal pour ne pas se laisser tromper aveuglément par vous. Ainsi je vais bientôt quitter ma cour de la *Walpoort* pour habiter un *steen* avec mes ribauds ? Vous me l'avez promis. Et double solde, et vingt-quatre hommes de plus ?

— Tu auras tout cela après-demain peut-être ! Mais, pour le gagner, il faut du courage et surtout de la prudence. Tu exécuteras mon plan ponctuellement ; je puis compter sur toi, n'est-ce pas ?

— Comme sur vous-même, maître Denis. Soyez tranquille, je vous montrerai ce que peut Muggelyn quand il y va de si grands intérêts.

— J'ai encore une demande à vous faire, et j'allais presque l'oublier. Mon fils Liévin a été séduit par Artevelde, il faut faire en sorte qu'après la chute du capitaine général, il ne reste pas suspect.

— Cela sera bien difficile, répondit le roi des ribauds ; tout le monde sait que Liévin lui porte un inaltérable attachement et que son admiration pour lui n'a pas de bornes.

Il ne dissimule, d'ailleurs, jamais ses sentiments, et défend le capitaine général comme un enragé, partout où l'on ose risquer un mot contre lui. — Il reviendra de son erreur quand Artevelde ne sera plus. J'ai l'intention d'en faire le clerc de la ville de Gand, Muggelyn.

— Et le moyen d'arriver là ?

— Le moyen, c'est que, toi et tes affidés, dès le jour de la victoire, vous répandiez, à grand renfort d'éloges, le bruit que mon fils Liévin a rendu d'indignes services à l'insurrection. Je ne demande rien de plus de toi ; le reste s'arrangera de soi-même.

— Je ferai ce que vous désirez, chef-doyen ; vous savez que, depuis que je vous connais, je suis devenu passé maître dans l'art de répandre des bruits et des nouvelles.

— Ami Muggelyn, bon espoir pour demain ! dit Denis en se préparant à partir ; je dois me trouver, à neuf heures, à une dernière réunion.

— A neuf heures ? Il est déjà neuf heures et demie.

— Je le sais bien, et j'espère qu'à mon arrivée le plus gros sera fait. J'échappe ainsi aux explications auxquelles pourraient me forcer les interpellations de messire Van Steenbeke.

— Mais vous ne savez pas non plus ce qui s'est fait dans la réunion ?

— Maître Calevoet s'y trouve et me fera rapport sur le tout. Viens à onze heures, Muggelyn, entre le moulin à eau et le pont Neuf ; tu m'y trouveras me promenant. Je t'y donnerai les dernières instructions sur le temps et le lieu où il faudra agir, et te dirai si l'on a changé quelque chose au plan que je t'ai communiqué. Je te remettrai aussi l'argent. Au revoir !

Le chef-doyen quitta la *Walpoort* et remonta le *Kouter* (1) ;

(1) Aujourd'hui *la place d'Armes*.

bien que la nuit fût très-obscure et que personne n'eût pu le reconnaître, il dissimula ses traits sous son chaperon, gagna d'un pas discret le pont des Frères-Mineurs, puis la rue des Charretiers, où une ombre humaine se tenait sombre et immobile devant une porte. Le chef-doyen marcha droit à l'ombre et dit à voix basse :

— Délivrance avec l'aide de Dieu !

A ces mots, le muet gardien introduisit une clef dans la porte et laissa pénétrer le chef-doyen à l'intérieur.

Cette maison devait ne pas être inconnue à Gérard Denis, car il traversa sans hésiter un obscur corridor, jusque dans une petite cour; là, il changea de direction et frappa un peu plus loin, à gauche, à une sorte d'arrière-logis dont la porte s'ouvrit sur-le-champ.

Une vingtaine d'hommes s'y trouvaient assis autour d'une table dans une vaste pièce. Une seule lampe descendait du plafond, et sa pâle lueur n'eût pas permis de reconnaître les personnes présentes si le feu qui flamboyait dans la large cheminée n'eût illuminé d'une rouge et étrange lueur la chambre et tout ce qui s'y trouvait.

Au moment où le chef-doyen entra, la délibération paraissait être déjà close; car un grand nombre d'assistants témoignèrent une impatience mêlée de reproches en voyant apparaître maître Denis. Ses amis se levèrent et vinrent lui serrer la main, tandis que messire Van Steenbeke et ses partisans, comme irrités contre lui, se bornèrent à lui adresser d'une voix brève et sèche le salut d'usage.

— Qu'est-ce que cela, messires? s'écria le chef-doyen avec un étonnement simulé; déjà tous ici? Et moi qui croyais être le premier!

— Il est près de dix heures! remarqua messire Van Steenbeke d'un ton demi-railleur.

—Serait-il vrai? dit Denis. Je me suis trompé sur l'heure!

Eh bien, l'affaire reste-t-elle décidée pour demain? Chacun sera-t-il à son poste et risquera-t-il sa vie pour la liberté et pour la patrie?

— Il nous est impossible de répéter tout ce qui a été dit ici, dit messire Van Steenbeke : chacun de nous a à se préparer pour demain et à avertir aujourd'hui encore quelques amis dévoués. Permettez-moi donc, messires, de communiquer en peu de mots au chef-doyen les résolutions qui viennent d'être prises. Demain, à dix heures, s'ouvre à l'hôtel de ville la réunion solennelle des échevins. D'après les avis reçus, Artevelde doit, au commencement de la séance, proposer une loi extrêmement sévère sur les émeutes, les querelles, les blessures et les meurtres. Je saisirai cette occasion pour l'accuser devant le conseil des échevins de violence, de violation du droit et de despotisme, et je le ferai en termes qui forceront bien le rusé capitaine général à se mettre en colère, tout prudent qu'il est sans aucun doute. Il m'attaquera et m'accusera moi-même, parce qu'il sait que je combats sa détestable politique et que je veux voir notre légitime souverain rétabli dans son autorité. Au moment donc où il me reprochera des choses qu'il n'a pas le droit d'imputer à un échevin de la commune, je me lèverai, quitterai l'hôtel de ville et crierai à haute voix qu'on porte atteinte à l'autorité des échevins et qu'on fait violence aux magistrats. Nos gens qui se trouveront en bas, selon les dispositions que nous venons de prendre tout à l'heure, crieront vengeance de toutes leurs forces; la plus grande partie de nos hommes qui, sur ces entrefaites, chercheront à soulever le peuple sur le marché du Vendredi, accourront au bruit : nous nous emparons de l'hôtel de ville, arrêtons le capitaine général et les échevins mal disposés en notre faveur, et nous tenons à l'instant même, en présence du peuple, une cour de justice dans laquelle nous condamnons à mort tous les trai-

tres au pays et tous les tyrans. Le comte revient immédiatement et, avec son approbation, nous donnons à la commune l'organisation qui lui convient. Voilà, en termes sommaires, tout le plan que, d'ailleurs, sauf quelques changements, vous connaissez depuis trois jours.

— Et puis-je enfin savoir de quelle force nous pouvons disposer avec certitude, messire Van Steenbeke ? demanda Denis.

— Elle s'élève en tout à quatre cents hommes environ, d'après les données de chacun de nous. Ce n'est pas beaucoup ; mais nous comptons sur le peuple, qui s'élancera sur nos traces dès que l'impulsion sera donnée. Ah ! j'oubliais que ce brave compagnon nous a offert l'aide d'une trentaine de membres de la confrérie de Saint-Georges.

Par ces derniers mots, messire Van Steenbeke désignait un jeune homme qui se trouvait à côté de lui et que le chef-doyen ne connaissait que pour l'avoir vu de temps en temps au jardin Saint-Georges parmi les tireurs. Il lui déplut qu'on eût si légèrement introduit un nouveau venu dans une assemblée secrète et de cette importance. Messire Van Steenbeke, qui lut cette impression sur son visage, haussa les épaules en disant :

— Maître Calevoet l'a introduit et nous répond de sa loyauté. Il a, d'ailleurs, prêté le serment avec une courageuse résolution.

— Oh ! je suis tranquille sur le compte de notre jeune compagnon, répondit Denis ; la parole de mon ami Calevoet n'était pas nécessaire pour prévenir en moi tout soupçon ; je vois aussi à l'éclair de son regard qu'il sera un défenseur dévoué de la vraie liberté.

Ces paroles parurent déplaire à messire Van Steenbeke ; elles avaient pour lui un sens menaçant ; cependant il feignit de ne pas avoir compris :

— Mais vous, maître Denis, dit-il, qui nous avez promis un secours si important, combien d'hommes fournissez-vous à la bonne cause ?

— J'apporte cent cinquante hommes, messires, sans compter ceux que mes émissaires ont encore pu trouver cet après-dîner.

Ce nombre dut paraître considérable aux conjurés, car une expression de joyeuse surprise se peignit sur leur visage ; quelques-uns vinrent même serrer la main du chef-doyen. Celui-ci poursuivit :

— Ce n'est pas tout, messires ; mon fils Liévin amènera du Nieuwland cinquante hommes courageux.

— Votre fils ? votre fils ? s'écrièrent toutes les voix avec l'accent de l'incrédulité.

Le jeune confrère de Saint-Georges sourit avec satisfaction, comme si cette communication avait pour lui une signification particulière.

— Je sais pourquoi cette nouvelle vous surprend, messires, reprit Gérard Denis avec une franchise affectée ; mais ne serait-il pas possible que mon fils n'eût jamais cessé de rendre à la cause de son pays des services inconnus et demeurés sans récompense ? Il y a des sacrifices qui sont tellement au-dessus des forces de l'homme, que l'on n'y peut croire facilement. Doutez de la vérité de mes paroles si vous le voulez ; mais j'espère bien que, demain, vous entendrez parler des exploits de la troupe du Nieuwland.

— Mettons fin à cette réunion, dit messire Van Steenbeke. Je vous rappelle, messires, que nous avons juré solennellement de sacrifier notre sang et notre fortune pour délivrer notre patrie de l'oppression, et, quoi qu'il pût nous arriver, dût même notre tête rouler sur l'échafaud, de ne jamais révéler le nom de nos compagnons. Quiconque le ferait donnerait par là à chacun des survivants le droit légitime de lui ôter

la vie par la force ou par la ruse. Allons, ne tardons pas davantage, il se fait tard.

On était convenu que les conjurés ne pouvaient quitter la maison en même temps; à de courts intervalles, il en sortait un isolément, ou tout au plus deux à la fois.

Gérard Denis dit quelques mots à voix basse à l'oreille de certains de ses partisans; après quoi, il disparut dans la cour avec Calevoet. Ils se succédèrent ainsi, jusqu'à ce qu'enfin le jeune confrère de Saint-Georges qui, par un sentiment de déférence, était demeuré le dernier, s'enveloppât à son tour de son manteau, prit son chaperon et, plongé dans une profonde préoccupation, s'acheminât à travers les rues désertes vers sa demeure, située sur le haut Escaut. Quand il eut dépassé la montagne de la Calandre, et comme il approchait de la rue du Haut-Escaut, il rejoignit, grâce à sa marche rapide, quelqu'un qui marchait devant lui. A son allure, il crut reconnaître dans les ténèbres ce promeneur attardé, et dit d'un ton mystérieux :

— Est-ce toi, Liévin?

Le personnage interpellé s'arrêta, se retourna et demanda avec défiance :

— Qui êtes-vous, vous qui m'appelez?

— Ne connais-tu donc plus Jean Sporrelinck, ton confrère de Saint-Georges?

— Ah! sans doute, je te connais: comment vas-tu, ami Jean?

Le compagnon l'attira contre la muraille du *steen* des Rasseghem, et dit d'une voix étouffée :

— Tu viens sans doute de chez le capitaine général; il ne soupçonne rien de notre affaire de demain?

— Je n'en sais rien, répondit machinalement Liévin, sans soupçonner son ami de mauvais desseins.

— Quel poste dois-tu occuper avec tes hommes, Liévin?

Rends-toi à la Haute-Porte; moi, je me placerai dans la ruelle de la Serge : de cette façon nous pourrons nous venir en aide l'un à l'autre si la lutte devenait trop chaude; et, de là, nous pourrons le mieux voir quand messire Van Steenbeke donnera le signal de la révolte. Viens un peu avant dix heures; nous sommes les plus jeunes, et nous pouvons nous montrer les premiers. La partie ne s'engagera cependant pas avant onze heures; car l'accusation peut durer assez longtemps.

Liévin ne comprenait rien à ces paroles de Jean Sporrelinck, et, comme hébété, il écoutait sans comprendre.

— T'aurait-on assigné un autre endroit? demanda l'autre.

— Mais je ne sais ce que tu veux dire! dit Liévin stupéfait. Une lutte, une révolte, demain à dix heures, à la Haute-Porte?

— Il est inutile de feindre avec moi, Liévin.

— Je ne sais rien, répondit le jeune Denis.

— Allons, allons, on sait assez que tu es d'un caractère prudent et réservé, Liévin; mais ce n'est pas une raison pour refuser d'échanger avec un ami un petit mot sur l'affaire en question. Personne ne peut nous entendre ici, et puis nous parlons assez bas.

— Que pourrais-je te dire, Jean? Je ne te comprends pas.

— Allons donc! comme si ton père lui-même ne m'avait pas dit que tu amènerais cinquante braves compagnons du Nieuwland!

— Tu me confonds! Sur ma parole, je suis parfaitement ignorant de l'affaire dont tu parles; explique-moi donc un peu mieux ce dont il est question. Peut-être m'en souviendrai-je.

— Par saint Macaire! s'écria Jean avec une colère concentrée, veux-tu te moquer de moi? Le moment est mal choisi. Tu as peut-être raison de te taire; tu te méfies de

moi. C'est bien, nous verrons demain lequel des deux se comportera le plus bravement... Bonne nuit!

Liévin resta plus d'un quart d'heure encore muet, immobile, appuyé contre la muraille du *steen* des Rasseghem, et réfléchissant à ce que lui avait dit Jean Sporrelinck. A mesure qu'il pénétrait davantage le sens des paroles de son ami, une pâleur mortelle s'étendait sur son visage, et de grosses gouttes de sueur venaient mouiller son front.

On allait tenter une sanglante insurrection! Contre qui? Contre Artevelde? Son père avait dit que lui, Liévin, avait promis d'amener cinquante hommes pour aider à chasser le Sage Homme, à l'assassiner peut-être. Etait-ce une calomnie ou une plaisanterie de Jean Sporrelinck?

Quelques mots que Liévin se souvenait d'avoir entendus de la bouche de son père vinrent tout à coup frapper son esprit : il poussa un cri à demi étouffé dans sa poitrine; il traversa rapidement la montagne de la Calandre et la rue des Foulons, et vint frapper, dans la rue des Champs, à la porte d'une maison d'assez grande apparence.

— Le capitaine de Saint-Nicolas est-il chez lui? demanda Liévin.

— Eh! ami Liévin, cria-t-on d'en haut, est-il arrivé un malheur pour que vous veniez si tard frapper à ma porte?

— Maître Ghelnoot, maître Ghelnoot, dit Liévin d'une voix étouffée par l'anxiété, vite, ouvrez! J'ai à vous communiquer d'importantes nouvelles.

La porte s'ouvrit, et Liévin entra dans la demeure de maître Ghelnoot.

XI

La façade de l'ancien hôtel de ville, qu'on appelait alors la maison des échevins de la *Keure* et de la *Gedeele*, donnait sur la rue Haute-Porte. C'était un *steen* très-vaste, avec une tour en saillie de chaque côté, et dans lequel on entrait par une porte assez basse, dont le seuil ne dépassait pas le niveau de la rue. D'ailleurs, la maison des échevins ne se distinguait des *steen* des familles nobles que par sa grandeur. A quelques pas de là, le célèbre beffroi de Gand dressait vers le ciel sa lourde masse et dominait la ville entière, comme un géant toujours en éveil. Les formes rudes et grossières de cet important édifice, dont les habitants des libres communes pouvaient seuls comprendre la destination, étaient étranges et bizarres. Une énorme tour carrée à laquelle ne se rattachait aucun bâtiment, s'élevait, droite comme une flèche, du sol vers le ciel; on n'avait ménagé dans ses murs, durs comme le rocher, que quelques étroites fenêtres et çà et là une meurtrière, tandis que la porte d'entrée, par son exiguïté, faisait présumer que ce colosse de pierre ne servait pas de demeure habituelle aux hommes. A l'intérieur se trouvait une place couverte d'une voûte épaisse qu'on nommait le *Secret* et où reposaient, dans une caisse de fer, les titres et documents qui consacraient les libertés et les priviléges de la ville. La porte de ce réduit, de même que la caisse, se fermait au moyen de trois clefs dont les doyens des tis-

serands, des foulons et des petits métiers avaient chacun une, de sorte qu'on ne pouvait jamais visiter les titres des libertés de la commune, sans leur présence simultanée.

Quiconque osait pénétrer, sans mission de la commune, dans ce sanctuaire de la liberté gantoise, le doyen qui y laissait illégalement entrer, était condamné à mort sans grâce ni pitié (1).

Sous le toit de la tour était suspendu le redoutable Roland ou la cloche d'alarme, auprès de laquelle on veillait nuit et jour. Ses sons puissants, quand elle annonçait que la liberté ou l'indépendance de la commune étaient menacées, faisaient prendre les armes à tous les *poorters* en émoi : ils couraient alors au marché du Vendredi, pour se ranger sous la bannière de leur métier.

Au sommet de la tour, veillaient les sonneurs de trompe de la ville, qui observaient de tous côtés la campagne pour découvrir si des bandes armées ne s'approchaient pas de la ville.

Chaque libre commune possédait une tour pareille, non-seulement pour servir à la conservation de ses priviléges, mais en même temps comme un monument commémoratif de son émancipation et comme un témoignage de son indépendance. S'il y avait peu de villes qui pussent montrer un beffroi aussi grand et aussi imposant que celui de Gand, il n'y en avait aucune non plus qui pût rivaliser, pour les libertés, la puissance et la richesse, avec la métropole de la Flandre.

Le lendemain de la dernière réunion des conjurés, long-

(1) Le 28 août 1539, Liévin Pieu, échevin de l'année précédente, fut mis à mort, après d'horribles tortures, pour avoir donné accès au *secret* du beffroi. (Voir *Messager des sciences historiques*. Gand, année 1839, liv. II, où l'on trouvera, p. 31 et suiv., une description complète du beffroi, et trois dessins de ce monument célèbre.

temps avant l'heure fixée, de petits groupes de gens des métiers stationnaient déjà près du beffroi et plus loin, sur le marché au beurre, dans la direction de la maison des échevins. L'affluence du peuple augmentait d'heure en heure; vers neuf heures et demie, la rue Haute-Porte, la rue Saint-Jean et la ruelle du Puits se remplirent de *poorters* de toute condition et de tout âge.

Le roi des ribauds allait et venait avec une dizaine de ses hommes, et se tenait de préférence du côté de la rue du Bas-Poldre, où Pierre Taggelinck, indifférent en apparence, était appuyé à l'angle du Sablon.

On lisait sur tous les visages que chacun prévoyait un grave événement, bien que très-peu pussent soupçonner la véritable cause de ce concours de peuple. Il est vrai que l'annonce de la proposition qu'allait faire Artevelde au sujet des attroupements, des émeutes, des querelles et des meurtres avait jeté une certaine fermentation parmi le peuple; en premier lieu, parce que les gens des métiers qui passaient des jours entiers dans les tavernes à boire et à jouer, craignaient d'être punis sévèrement pour la moindre altercation; en second lieu, parce que des instigateurs avaient faire croire à une grande partie des habitants que cette loi nouvelle et très-dure portait atteinte à la liberté des *poorters* et n'avait d'autre but que de donner à Artevelde une puissance illimitée, qui lui permît de frapper quiconque lui déplairait. Cependant de tels motifs n'étaient pas assez graves par eux-mêmes pour faire penser que le peuple s'était réuni dans le dessein de s'insurger. Une autre circonstance faisait redouter à une partie des *poorters* des scènes violentes et désastreuses.

L'étrange attitude des gens de métiers qui — réunis silencieusement en petits groupes — interrogeaient mystérieusement les rues avoisinantes et s'éloignaient les uns des autres, sans dire un mot, dès qu'une personne inconnue ve-

nait se mêler à eux; la vue de la poignée d'une dague ou du manche d'un couteau qui parfois brillaient sous un manteau; les regards obliques que les passants échangeaient entre eux, tout cela jetait quelque soupçon dans l'esprit des spectateurs, et plus d'un citoyen paisible quittait la place pour regagner sa demeure. D'autres allaient d'un groupe à un autre pour obtenir ou surprendre une explication; mais, sauf quelques accusations contre Artevelde, ils ne pouvaient rien apprendre.

Sur ces entrefaites, l'heure de la réunion approchait; déjà plus de la moitié des échevins étaient entrés à l'hôtel de ville, et les autres arrivaient successivement par toutes les rues.

Les conjurés se réjouissaient intérieurement, dans la certitude que leur projet n'avait pas été trahi, puisque, à l'exception des ribauds et des seize hommes du capitaine de Saint-Jacques, aucune force armée ne se montrait.

On avait bien appris que maître Ghelnoot Van Lens avait convoqué, en toute hâte, quelques hommes de sa paroisse pour ce jour-là ; mais on n'y pouvait voir d'autre but que celui de former une petite garde pour maintenir l'ordre, garde qu'on n'eût pas négligé d'organiser dans toute autre circonstance semblable. D'ailleurs, c'était le tour de service des gens de Saint-Nicolas, et rien n'était plus naturel que d'en voir paraître un petit nombre pour veiller au repos public.

Gérard Denis avait déjà parcouru d'un pas rapide toutes les rues voisines, pour calculer jusqu'à quel point il pouvait compter sur le concours promis par les conjurés. Comme il trouva partout une foule considérable, et qu'il n'était pas rare qu'une accusation lancée à haute voix contre Artevelde vînt frapper son oreille, il se crut presque certain de la victoire, et reprit de nouveau sa promenade, mais, cette fois,

le visage ouvert et tout souriant, serrant la main à tout le monde et semant autour de lui des paroles ambiguës contre le capitaine général.

Quand il se fut ainsi montré dans chaque groupe populaire, il descendit la rue du Bas-Poldre, puis alla à quelque distance de l'hôtel de ville se promener seul dans un endroit désert, en attendant le moment où il devait paraître.

Depuis un quart d'heure, tous les yeux étaient tournés avec une sorte de curiosité inquiète du côté du beffroi, par où devait venir le capitaine général. Tandis que les conjurés s'étonnaient qu'il tardât si longtemps et commençaient à craindre que leur victime ne pût leur échapper, Artevelde parut avec les vingt-deux hommes de la paroisse Saint-Jean dont il était capitaine, et qui, en cette qualité, ne le quittaient jamais dans les cérémonies publiques. A son arrivée, on entendit circuler d'une manière confuse, dans certaines parties de la foule, un murmure de haine; mais, sur les points où passait le capitaine général, ses ennemis les plus ardents se rejetaient silencieusement en arrière, afin de ne pas devoir saluer le héros dont la renommée et l'autorité les contraignaient encore au respect. Les autres *poorters* s'inclinaient respectueusement devant lui et lui ouvraient un large passage.

Le capitaine général n'eut pas sitôt disparu sous la porte de la maison des échevins, que les conjurés, délivrés d'une apparition qui les frappait de crainte, reparurent sur le marché et commencèrent à faire entendre plus haut et en termes plus intelligibles qu'ils avaient l'intention de s'opposer par la violence à l'adoption de la proposition d'Artevelde. Pleins de confiance dans le succès de leur entreprise, ils étaient occupés à exciter le peuple, lorsque tout à coup maître Ghelnoot Van Lens, le capitaine de Saint-Nicolas, apparut sous le beffroi avec plus de deux cents gens des mé-

tiers armés, traversa le marché au beurre et vint occuper l'hôtel de ville, de façon à ce que personne n'en pût plus approcher.

Assurément cette troupe n'eût pas suffi à empêcher une insurrection, si celle-ci eût été vraiment dans la pensée du peuple. Cependant l'arrivée des hommes de Saint-Nicolas parut tellement saisir les conjurés, qu'ils se regardèrent entre eux avec inquiétude, et que plusieurs même, perdant peu à peu courage, quittèrent le voisinage de l'hôtel de ville. Ce n'étaient pas précisément les deux cents hommes qui les faisaient craindre pour le succès de leur entreprise; c'était Ghelnoot Van Lens, l'intrépide capitaine, qui, souriant ironiquement, fixait les yeux sur les mécontents comme s'il connaissait leurs projets; — Ghelnoot, dont l'héroïsme inspirait à ses hommes un aveugle dévouement, et qui, sans doute, avait choisi les plus braves d'entre eux; — oui, c'était Ghelnoot dont le fier regard leur faisait baisser les yeux et leur ôtait le courage nécessaire pour tenter l'entreprise.

Il était temps que quelqu'un vînt, par une démonstration audacieuse, leur donner un nouveau courage, sinon l'émeute échouait certainement. En ce moment messire Van Steenbeke, la physionomie triomphante, parut sur le marché au beurre. Avant d'entrer dans la maison des échevins, il s'approcha des divers groupes de conjurés et se plaignit, d'une voix irritée, de la violence faite à la loi et au peuple en faisant délibérer ainsi le conseil sous la pression de la force armée. Il laissa assez entendre qu'il allait demander compte de ce chef à la réunion des échevins, et annonça même que, dans une heure, il donnerait le signal de la délivrance de la commune.

Au moment où, sur le marché au beurre, il avait parlé en ce sens au milieu d'un des rassemblements les plus considérables, un compagnon teinturier s'approcha rapidement de

Ghelnoot Van Lens et lui rapporta ce qu'il venait d'entendre de la bouche de messire Van Steenbeke, en ajoutant qu'il quittait la place pour aller prendre son arme et réunir ses amis pour la défense du capitaine général. Ghelnoot envoya un de ses dizainiers à la maison des échevins, pour faire part à Artevelde de ce dont Liévin Comyn venait de lui donner avis.

Lorsque messire Van Steenbeke crut avoir suffisamment préparé les esprits à l'insurrection, il se rendit à son tour à la maison des échevins et entra dans l'assemblée au moment où le premier échevin, Maes Van Vaernewyck, achevait la lecture de la proposition du capitaine général.

Les treize échevins de la *Keure* et les treize échevins de la *Gedeele* étaient tous présents et assis autour d'une longue table. Deux clercs de la ville, maître Augustin et Jean Van Loven, étaient placés de chaque côté du premier échevin, prêts à consigner par écrit les principaux incidents de la délibération.

Après la lecture de la proposition, une certaine agitation se manifesta parmi les membres de l'assemblée. Tandis qu'un grand nombre se montraient disposés à approuver la loi nouvelle, d'autres s'écriaient avec colère qu'on anéantissait par là la liberté publique et qu'on voulait placer le pays sous la domination d'un despote. Cependant cette divergence d'opinions se borna en ce moment à de simples exclamations et à des discussions isolées, mais très-vives.

Après quelques instants, Artevelde se leva de son siége : un profond silence se fit, et tous les membres de l'assemblée tournèrent les yeux vers lui. Il dit d'un ton calme et posé :

— Messires échevins, c'est avec regret que je me vois contraint de vous proposer une loi qui, au moins en apparence, est une restriction de la liberté sans limites que nous avons conquise au prix de notre sang. Peut-être quelques-

uns d'entre vous déploreront-ils avec moi la nécessité de cette loi; mais je les prie de vouloir bien prendre en considération que, dans les temps de danger, il faut mettre au-dessus de tout le salut de la patrie, et qu'on ne doit pas se laisser arrêter par la pensée que, pour obtenir ce résultat, chaque citoyen doit abdiquer une partie de son droit individuel.

— De quel danger parlez-vous donc? s'écria Guillaume Dejonckere, un léliard, avec l'intention visible d'interrompre le capitaine général.

Celui-ci poursuivit sans prendre garde à l'apostrophe :

— Rien, messires, n'est plus dangereux pour la liberté que l'exercice de la liberté même, quand celle-ci n'est pas réglée par des lois qui puissent en prévenir les abus. Je ne vous demande pas le pouvoir d'empêcher chaque citoyen de faire ce qu'il veut et comme il le veut, selon son propre intérêt et d'après son bon plaisir, aussi longtemps que les actes qu'il pose ne sont préjudiciables ni à la commune ni au pays; ce que je vous propose, ce n'est pas la restriction de la pleine liberté de faire ce qui est bon et avantageux; c'est la répression de la liberté de faire le mal et de pousser à sa ruine la commune et le pays de Flandre. On me demande de quel danger je parle? Si maître Dejonckere a pour but de m'engager à exprimer plus clairement ce que tout le monde sait et voit de ses propres yeux, je suis prêt à le satisfaire. — Nous avons lutté avec un héroïque courage et n'avons reculé devant aucun sacrifice pour secouer la domination tyrannique de la France. Aussi longtemps qu'a duré cette glorieuse lutte, tous nous étions animés d'un même désir : émancipation du pays, réveil de l'industrie et du commerce, liberté pour chaque citoyen d'après les priviléges et les us de sa commune! Mais il semble que les peuples, après un énergique déploiement de forces couronné

par une victoire complète, ont hâte de ruiner leur propre ouvrage ou du moins de le laisser tomber en ruines par un manque fatal de résolution. Cette période de transition, mes frères, est plus dangereuse que la lutte même, parce qu'elle trouve les plus braves sans force contre les attaques de l'ennemi. C'est donc à ceux auxquels est confié le soin de conserver les fruits du triomphe, qu'il importe de montrer qu'eux du moins continuent de veiller, et qu'ils ont assez d'énergie pour frapper le mal, même lorsqu'il s'abrite sous le manteau de la légalité.

— Ce sont là les raisons qu'allègue un tyran ! s'écria de nouveau Guillaume Dejonckere. C'était bien la peine de verser tant de sang pour jouir de moins de liberté que sous la domination de la France !

— Je m'oppose à une semblable façon de délibérer comme à une violence illégale, dit le vieux Pierre Zoctaerde, en interrompant Dejonckere furieux ; le capitaine général, élu par nous-mêmes conseiller du banc des échevins, a le droit de parler sans être interrompu. Il est de notre devoir de l'écouter jusqu'au bout.

— C'est vrai, remarqua le premier échevin ; je prie maître Dejonckere de cesser ses interruptions. S'il désire parler, qu'il ne le fasse pas avant que le capitaine général ait complétement exposé et expliqué sa proposition.

— Voyez, messires, reprit Artevelde d'un ton toujours aussi calme, voyez ce qui se passe en Flandre. Les partisans de la France sèment l'argent à pleines mains dans les communes, pour soulever le peuple contre l'alliance avec l'Angleterre, contre cette alliance à laquelle nous sommes redevables de la richesse et de la puissance de la Flandre ! Et, parce que ces partisans sont membres d'une commune flamande, nous devons rester inactifs, souffrir qu'on abuse ainsi l'opinion publique, et voir, les bras croisés, préparer une

révolution au profit de l'étranger? Nous devons voir avec indifférence se préparer la perte et l'asservissement de notre patrie, parce que les lois donnent à tout citoyen la liberté de faire et de dire ce qui lui plaît, aussi longtemps qu'il ne prend pas ouvertement les armes contre la commune? En temps ordinaire, messires, le plein usage de cette liberté peut être, sinon sans danger, du moins conciliable avec le maintien de la paix publique et du bien-être du pays; mais, à une époque de corruption comme celle où nous vivons, les droits du peuple deviennent une arme formidable dans les mains des ennemis de ces droits mêmes; quand il s'agit du salut ou de la perte de la patrie, les magistrats doivent avoir assez d'énergie pour rappeler chacun à son devoir et réprimer les tentatives des mauvais citoyens, dussent-ils par là s'attirer la haine d'une partie de la population. — Je comprends que certains d'entre vous reculeront devant un acte qu'ils considèrent comme une violence, parce qu'ils ne sont pas pénétrés de cette vérité, que la nécessité est une loi de fer qui suspend toutes les autres lois. A ceux-là je dis : Voyez, dans toute la Flandre, on attise le feu de la révolte; toutes les communes sont livrées au trouble et à l'agitation; on prépare ouvertement un soulèvement général contre les grandes villes, sous prétexte de détruire les priviléges sur la tisseranderie; mais, en réalité, on a en vue de nous livrer, sans force et impuissants, comme une proie, à l'ambition de la France. Partout on sème la haine et la discorde; il ne se passe pas une semaine que cinquante meurtres ne soient commis sur le sol de la Flandre, à l'occasion de querelles sur l'état du pays; les communes courent aux armes et engagent entre elles des luttes sanglantes. Partout on méconnaît l'autorité et les lois; toute la Flandre semble se dissoudre pour préparer l'avènement infaillible d'un conquérant, et un nouvel asservissement de la patrie. Rien,

selon moi, ne peut sauver encore la Flandre que l'adoption de la loi que je vous propose. Elle me donne, comme exécuteur de vos ordres, le pouvoir de faire arrêter ceux qui conseillent ouvertement une révolution en Flandre, et qui répandent l'argent à profusion, pour gagner les dernières classes du peuple à la cause de l'insurrection; elle établit, de plus, des peines sévères contre les émeutes, les soulèvements, les querelles et les meurtres. Loin de moi l'intention de vous imposer cette loi; je vous prie, au contraire, de la discuter mûrement; et, s'il arrivait que vous crussiez devoir la rejeter, je vous en conjure, par l'amour que vous portez à la patrie, efforcez-vous de trouver d'autres moyens de réprimer l'anarchie qui éclate de toutes parts et d'empêcher les partisans de la France de continuer sans obstacle leurs attaques contre l'ordre de choses établi! Je vous le dis avec une pleine conviction, messires, si en ce moment votre âme ne sait pas s'élever au-dessus de l'opinion vulgaire de la multitude, la Flandre est perdue! La France regagne sur nous cette domination qui nous tue, l'industrie périt de nouveau et la famine suit infailliblement; car la première conséquence de notre soumission à la France sera la prohibition de la laine anglaise. Mon cœur me crie que vous sauverez la Flandre par l'adoption d'une loi qu'on ne doit considérer que comme transitoire, puisqu'il sera libre au conseil des échevins de l'abroger dès que le péril sera conjuré, dût-elle ne rester exécutoire que quinze jours. C'est un essai, un essai énergique, il est vrai! mais vous, qui avez si vaillamment combattu l'ennemi alors que ses forces semblaient devoir nous écraser, reculerez-vous maintenant devant une mesure nécessaire, parce que vous craignez qu'une partie du peuple ne la désapprouve? Ah! messires, il est grand, le héros qui ose engager une lutte dans laquelle il n'y a d'autre gloire à conquérir que la conviction d'avoir fait son

devoir, et d'avoir, dans l'intérêt du salut de son pays, accepté jusqu'à la haine de ses frères pour seule récompense. Vous avez été mes compagnons de lutte et mes amis contre les ennemis du dehors; je suis assuré, messires, que vous me seconderez aussi courageusement dans la lutte contre les ennemis plus dangereux du dedans, lutte que j'engage pour la défense et la conservation de notre Flandre bien-aimée. Je prie Dieu d'éclairer votre esprit en ce moment solennel!

A peine Artevelde avait-il terminé son allocution, que messire Van Steenbeke se leva vivement et dit d'une voix aigrie par la colère:

— Messires, je m'étonne, — et cela fait saigner mon cœur, — de voir que les magistrats de Gand puissent entendre une semblable proposition sans la rejeter à l'instant même avec une indignation unanime, que dis-je? avec une réprobation sans bornes! Comment! il ne suffit pas que, depuis huit mois, le peuple flamand soit courbé sous le bon plaisir du capitaine général? il ne suffit pas qu'un tyran foule aux pieds toutes les lois pour avantager ses favoris et pour frapper ceux qui osent se plaindre de l'oppression qui pèse sur eux? Non, il faut que nous devenions ses complices! il faut que nous livrions entre ses mains la liberté du peuple, notre propre liberté, afin qu'il puisse traiter à son gré tout le pays et écraser sans obstacle quiconque possède encore assez d'amour de la patrie et de fierté civique pour se soulever contre cet odieux despotisme! Quel aveuglement nous a frappés, messires, pour que nous ne voyions pas l'abîme auquel nous conduit une telle marche politique, pour que tout sentiment de dignité nous soit devenu étranger et que nous nous laissions guider par la crainte, comme d'ignorants enfants? Ne voyez-vous donc pas que l'on n'a recours à tous ces moyens violents que pour maintenir une influence que le peuple hait

et méprise, — pour maintenir une autorité illégitime? ne voyez-vous pas que la patrie est sacrifiée au profit d'une vile ambition (1)?

Dès le début, un murmure toujours grandissant avait accompagné les étranges paroles de messire Van Steenbeke; en ce moment, il fut interrompu tout à coup par les cris d'indignation d'une partie des échevins, se disant qu'un tel langage était un outrage à l'assemblée et ne pouvait être toléré davantage. D'autres s'écriaient, au contraire, que tout échevin jouissait de la liberté de dire ce qu'il voulait et comme il le voulait, et que les partisans de la loi proposée faisaient évidemment violence à leurs adversaires. Messire Van Steenbeke pouvait à peine se contenir de rage; il s'efforça à plusieurs fois de reprendre la parole; mais des cris continuels étouffèrent sa voix, jusqu'à ce qu'Artevelde se levât enfin et dit:

— Je vous en prie, messires, laissez messire Van Steenbeke poursuivre ses accusations contre moi. Il a sur ce point un droit légitime qu'on ne peut lui enlever. Je nourris, d'ailleurs, l'espoir que de ses paroles mêmes ressortira avec une incontestable évidence la nécessité de trouver promptement un moyen de sauver la Flandre du péril qu'elle court.

—Il ressortira de mes paroles, s'écria messire Van Steenbeke, que vous êtes un ambitieux et inique tyran! Ah! vous feignez de rester calme devant mes accusations; vous espérez que le peuple, aveuglé par le bonheur qui vous a favorisé jusqu'ici, n'osera pas encore briser ses chaînes, et que longtemps vous le retiendrez courbé sous vos pieds? Erreur! que l'on accepte votre loi de servitude, et, dès demain vous verrez

(1) « Bientôt, il y eut à Gand un homme puissant qui osa publiquement l'accuser de trahison : c'était Jean Van Steenbeke, lequel avait eu soin de se ménager de nombreux partisans. » (Edw. Le Glay, *Histoire des comtes de Flandre*, t. II, p. 464.)

le feu de la révolte éclater par toute la Flandre; dès demain, le peuple vous demandera compte de sa liberté anéantie...

— Vaines paroles que tout cela! s'écria avec impatience un échevin. Si messire Van Steenbeke veut accuser le capitaine général, qu'il s'appuie sur des faits.

— On demande des faits? poursuivit messire Van Steenbeke. Comme si chaque Flamand ne les connaissait pas et n'en demandait pas vengeance depuis longtemps! Eh bien, je dis que, si la Flandre est déchirée par les haines et les ressentiments, si chacun y est mécontent, si l'anarchie et l'émeute y règnent, le capitaine général, seul, est cause que la patrie court à sa perte. En se mettant au-dessus de la loi, en laissant commettre impunément toutes sortes d'excès par ses capitaines de la West-Flandre, il a aigri tous les esprits. En promettant aux communes du plat pays de les soutenir contre les grandes villes, il les a encouragées à s'engager dans une sanglante insurrection; en excitant le peuple contre notre prince légitime et en lui rendant celui-ci odieux, il a placé la Flandre dans un état perpétuel de révolution et l'a soumise à son orgueilleuse volonté. Et c'est lui, l'auteur des maux dont nous souffrons, qui nous menace de la ruine du pays de Flandre! Etonnante présomption! Il jette le pays dans l'anarchie, éveille partout un désir universel de changement, s'attire la haine et le mépris du peuple, — et, lorsqu'il voit que le sceptre de fer va lui échapper, lorsqu'il est impuissant à comprimer le feu que lui-même a attisé, alors il ose, dans l'assemblée des échevins de Gand, demander le sacrifice du seul bien qui nous reste, — de la dernière apparence de notre liberté! Oui, messires, il est vrai que la Flandre peut être sauvée que par un moyen énergique; mais on vous trompe, quand on vous indique comme telle une loi qui n'est autre chose qu'une immense aggravation du malheur public. Ce que le peuple demande, c'est d'être délivré du

bras despotique qui pèse sur la Flandre et l'écrase. Voulez-vous sauver la patrie? Eh bien, brisez ses chaînes! enlevez son autorité au capitaine général par une décision immédiate. — Cette proposition semble vous effrayer? Vous avez peur, je le sais bien; votre tête se courbe aussi sous sa domination violente... Vous n'avez plus le courage d'oser disputer au tyran son pouvoir, vous rampez devant...

Une tempête de cris éclata; les échevins se levèrent tous à la fois, une partie d'entre eux pour exprimer par des menaces l'indignation que leur inspiraient les insultantes paroles de Van Steenbeke, les autres pour appuyer l'accusation portée contre Artevelde par ces exclamations : « Il a raison! C'est vrai! Nous sommes opprimés! Nous rampons! A bas le capitaine général! »

— C'est une infamie! s'écria tout à coup un échevin en s'adressant au capitaine général; vous parlez toujours d'amour de la patrie, et, maintenant que votre retraite peut seule la sauver, vous la sacrifiez pour garder le pouvoir. Si l'ambition ne vous aveuglait pas, vous déposeriez volontairement une autorité qu'en tout cas vous perdrez. Donnez votre démission, si la dernière étincelle de générosité n'est pas éteinte dans votre cœur.

Un tranquille sourire fut la seule réponse du capitaine général; mais, dans ce sourire, rayonnait tant de calme d'esprit, tant de fière dignité et tant de mépris, qu'il perça, comme un poignard, le cœur des calomniateurs et fit étinceler dans leurs yeux le feu de la rage.

Quelques efforts que fit le premier échevin pour rappeler l'assemblée au calme qui convenait à ses délibérations, il ne réussissait pas à atteindre son but et finit par menacer de lever sur-le-champ la séance. Cette mesure ne plaisait ni à Van Steenbeke ni à ses partisans, et ils se plaignirent avec vivacité de l'illégatité de cette façon de soustraire le capitaine

général aux conséquences de leur accusation, et consentirent enfin à reprendre leurs places, bien que le silence fût loin d'être rétabli.

— Mais, capitaine général, s'écria un échevin, comment pouvez-vous rester si froid devant le sanglant outrage qui nous est fait à tous ? Votre parole n'aurait-elle plus la puissance d'étouffer de lâches et viles calomnies sous le poids de votre indignation ?

Artevelde s'avança et dit sans la moindre émotion :

— Messires, la façon dont messire Van Steenbeke parle de moi, ne m'étonne nullement. Avant de me rendre à cette réunion, je savais ce qu'il devait dire et faire aujourd'hui...

A ces mots, messire Van Steenbeke pâlit visiblement et ses amis s'entre-regardèrent avec anxiété. Le capitaine général poursuivit :

— A quoi servirait-il que je me défendisse contre des accusations sans fondement, devant vous, échevins de Gand, dont les ordres ont été la règle invariable de mes actes ? J'ai aigri les esprits, dit-on ; j'ai encouragé les communes du plat pays à s'insurger contre les grandes villes ; je sacrifie l'intérêt général à la conservation de mon autorité ? Je vous demande à vous, messires, quel est celui de mes actes qui n'a pas été l'exécution de vos décisions ? Et, s'il est arrivé souvent que la première pensée d'un acte ou d'une résolution soit venue de moi, jamais elle ne s'est traduite en fait avant d'avoir reçu votre approbation. Parce que, sur la mission que j'en avais reçue de vous, j'ai déjoué les menées des léliards et eu recours à la force, lorsque la loi et le danger de la patrie m'en faisaient un devoir, on dit que j'ai aigri les esprits ! Ce serait ma faute que le peuple haït notre légitime souverain ? Messires, qui s'est donné plus de peines et a couru plus de dangers que moi pour réconcilier avec ses sujets notre gracieux seigneur Louis ? qui

plus que moi, l'a entouré de respect et d'amour, aussi longtemps qu'il a paru Flamand de cœur et cessé d'être Français? qui demande qu'on fasse encore chaque jour des tentatives pour voir le comte remis en possession de sa légitime autorité, pourvu que cette réintégration n'ait pas pour conséquence notre soumission à la France?

— Hypocrite! s'écria de nouveau Van Steenbeke; le comte m'a déclaré dix fois que vous êtes le seul obstacle à son retour.

— A son retour, comme émissaire de la France? C'est vrai, dit Artevelde, je m'y suis opposé, et, tant que je vivrai, je serai un obstacle à ce qu'une telle humiliation s'accomplisse. — J'ai excité les petites communes contre les villes? Et pourquoi l'eussé-je fait? Mon crime consiste en ce que, recourant à un légitime emploi de la force, j'ai contraint les petites communes à respecter les priviléges des villes, mais qu'en même temps je me suis efforcé d'inspirer aux villes des sentiments de condescendance, de concorde et de générosité! Je serais un despote, un tyran! Et une simple décision du banc des échevins de Gand peut me dépouiller de toute autorité, de toute influence et me faire rentrer dans l'isolement de la vie privée! Une telle décision me trouverait obéissant; mes ennemis eux-mêmes le savent bien, puisqu'ils demandent ma destitution avec la pleine conviction que je subirais ma sentence avec respect et sans murmure. Mon pouvoir dépend d'un seul mot, qui peut être prononcé à toute heure, et l'on m'appelle despote et tyran!

— Vous êtes un despote, un tyran! s'écria maître Dejonckere en l'interrompant; oui, nous pouvons vous déposer; mais votre gouvernement tyrannique a inspiré à la plupart une telle crainte de votre pouvoir, — et, par des faveurs et des flatteries, vous vous êtes fait dans tout le pays de Flandre tant de milliers de partisans, qu'il ne nous reste plus

qu'une apparence d'autorité. Sans cela, vous seriez dès aujourd'hui dépouillé de votre pouvoir; mais vous mettriez la Flandre à feu et à sang, n'est-ce pas ? vous puniriez les échevins de Gand de leur audace ?

— Comment! s'écria Van Steenbeke, vous osez vous cacher derrière le conseil des échevins de Gand ? vous nous rendez responsables de l'oppression que vous faites peser sur le peuple ? N'avez-vous pas absorbé toute autorité et ne l'avez-vous pas concentrée dans vos mains ? Vous êtes tout ici : pays, souverain, général : vous commandez, vous décidez, vous exécutez! Le moindre mot qui blesse votre orgueil n'est-il pas puni comme une atteinte à la Flandre elle-même ? Ne foulez-vous pas aux pieds toutes les lois? Et qui vengerait la patrie d'une telle usurpation? Personne ne le peut, sinon le peuple lui-même. Bientôt, oui, bientôt vous vous en ferez l'expérience, tyran que vous êtes!

— Il me répugne, répondit Artevelde toujours froid et calme, de répondre à des accusations auxquelles j'attache une si faible importance. Je laisse la calomnie retomber de tout son poids sur ceux qui, de propos délibéré, altèrent la vérité pour atteindre un but qu'ils rougissent d'avouer. Ce qui a jeté le trouble en Flandre, ce n'est assurément pas la détresse publique, car jamais il ne s'y est vu tant de richesse et de prospérité. Ce n'est pas non plus la servitude ou l'oppression; car chacun y jouit d'une liberté sans bornes, liberté si illimitée, qu'elle permet même de faire le mal et de porter ouvertement préjudice au pays. D'où vient donc cette fièvre menaçante, cette soif d'émeute et de changement, qui semble s'être emparées d'une partie de la population? Ah! messires, la cour de France a été forcée de reculer devant notre courage de lions; elle s'est vu arracher les fruits de trois siècles de ruse et de perfidie; elle a vu le libre pays de Flandre se rasseoir sur de solides fondements, comme un roc

désormais inébranlable contre tous les assauts. Croyez-vous que Philippe de Valois ait subi cette humiliation sans garder l'espoir de la vengeance? croyez-vous que la chevalerie française renonce à la lutte et qu'elle souffre, inactive, que la Flandre, par son glorieux exemple, appelle à la liberté tous les peuples de l'Europe?

— Mais c'est un odieux système, s'écria un échevin, que d'attiser sans cesse la haine contre un pays qui s'est abstenu de se mêler de nos affaires et qui recherche notre amitié! On concevrait qu'on recourût à ce moyen, alors que les armes devaient décider entre les intérêts de la Flandre et ceux de la France; — mais maintenant? C'est un indigne artifice par lequel on veut faire croire qu'il est impossible au pays d'être heureux et prospère, sans certains hommes dévorés d'ambition. Si l'on espère nous tromper plus longtemps par cet épouvantail, on se méprend assurément.

— Maître de Witte croit-il vraiment que la France ait renoncé pour toujours à ses entreprises contre l'indépendance de la Flandre? reprit Artevelde. Non, non, le mode d'agression seul est changé; la politique française apprend qu'il faut miner ce qu'on ne peut renverser par la force; et les conseillers de Philippe savent assez que la paix dissout l'union des peuples, et prépare le terrain à la corruption et aux dissensions de toute sorte. Ainsi, qu'a fait la cour de France pour nous dépouiller des fruits d'une victoire chèrement achetée, pour nous affaiblir, pour nous épuiser par les haines et les discordes intestines, et, si c'était possible, pour nous forcer à accepter de nouveau le joug odieux que nous avons si virilement secoué? La France a ouvert ses trésors et a envoyé sur notre sol une invisible armée d'agents corrupteurs; elle a fouillé, remué toute la Flandre pour découvrir où la haine, la jalousie, la discorde pouvaient s'allumer, et elle y a attisé ces mauvaises passions; elle a eu recours à

la calomnie publiquement propagée, et chaque jour elle fait répandre les bruits les plus infâmes pour inquiéter et émouvoir les esprits et les préparer à une insurrection à son profit. Philippe de Valois — je le dis avec un sentiment de honte — a trouvé en Flandre des hommes qui, sur la promesse de hautes faveurs ou mus par l'envie qu'ils portent à certains de leurs frères, prêtent la main à la vente de leur patrie. Ces hommes sont coupables de tout; si la Flandre devait succomber sous la tempête qui nous menace, la juste malédiction de la postérité s'attacherait à leurs noms ; chaque larme versée par le peuple appauvri et opprimé serait un anathème à leur mémoire...

— Impudent ! hurla avec rage messire Van Steenbeke, tu oses cracher l'injure à la face des échevins en plein conseil !

Mais, par quelques interruptions qu'on s'efforçât de faire perdre patience au capitaine général ou de le mettre en colère, il agissait comme s'il ne les entendait pas et poursuivait son discours sans laisser voir la moindre émotion. Cet imperturbable sang-froid mettait au supplice messire Van Steenbeke et ses partisans, parce que l'attitude du capitaine général ne leur permettait pas de mettre leur projet à exécution avec la promptitude qu'ils désiraient. Comment se plaindre de violence, aussi longtemps qu'Artevelde restait maître de lui-même ? comment faire chanceler les autres échevins, aussi longtemps qu'on ne pouvait blesser assez profondément le capitaine général pour qu'il se laissât emporter par une colère aveugle ? Et puis la parole de l'invincible orateur les dominait eux-mêmes, et ils se voyaient forcés de prêter attention à ses discours.

Sans s'interrompre, Artevelde avait poursuivi :

— Ces bâtards ont conduit notre beau pays de Flandre sur le bord d'un abîme sans fond; sous la protection de nos lois libérales, l'autorité n'est pas assez puissante pour pré-

venir le mal. Et cependant, messires, je vous en conjure, répondez-moi dans la sincérité de votre cœur! Voulez-vous retomber sous l'écrasante domination de la France? voulez-vous voir se briser l'alliance avec l'Angleterre et appeler l'horrible famine sur le pays de Flandre? voulez-vous abdiquer votre liberté et vous courber dans la poussière devant l'étranger? consentez-vous, à la vue de tous les peuples, à baiser la main qui vous offre des chaînes? Non, n'est-ce pas? Une telle honte doit être épargnée à la Flandre. C'est de Gand, c'est de cette assemblée que partira pour la seconde fois le signal de l'affranchissement, la parole de délivrance; et une fois de plus la patrie bénira notre glorieuse ville comme le berceau de la grandeur flamande. J'ai cherché pendant des semaines le moyen de prévenir le danger imminent d'une révolution; la nécessité m'a forcé de reconnaître que rien ne peut nous sauver, sinon l'adoption d'une loi qui confère à l'autorité publique le droit de mettre la main sur quiconque excite le peuple à la révolte ou intrigue ouvertement en faveur de la France... et même, messires, sur les échevins et autres magistrats quand ceux-ci abusent évidemment de leur pouvoir pour favoriser les entreprises de l'étranger....

— Ah! je comprends la menace! s'écria messire Van Steenbeke, tandis que ses partisans tendaient les poings vers Artevelde en grinçant des dents. Vous avez fait cerner cette réunion par des hommes armés, pour que la crainte nous empêche de nous opposer à vos desseins pervers, pour que la peur de la prison ou de la mort étouffe dans notre cœur le courage civique! Et vous osez dire que vous n'êtes pas un tyran, vous qui ne craignez pas de demander la permission, sur un simple soupçon, de faire arrêter par vos hommes les échevins de Gand? Quant à moi, rien ne peut me faire fléchir sous votre odieux despotisme; et je vous

déclare ici que, si, vous qui êtes la seule cause de toutes les dissensions qui agitent le pays, vous ne vous démettez pas à l'instant de votre charge et ne déposez pas votre autorité, moi-même, j'appellerai le peuple à défendre ses magistrats contre vous. S'il faut que des torrents de sang soient versés pour venger le droit et la liberté violés, que ce sang retombe sur votre coupable tête!

— Me démettre de ma charge? dit Artevelde avec un accent de fierté, et cela au moment où ma patrie est près de tomber dans un abîme? Non, non, je parcourrai ma carrière jusqu'au bout, je ferai mon devoir jusqu'au bord de la tombe. S'il est dans ma destinée de succomber avant que la Flandre soit sauvée à jamais, aucune lâcheté du moins ne déshonorera mon nom, aucun remords ne troublera l'éternel repos de mon âme. Sachez-le, messire Van Steenbeke, si je voulais déposer ma charge, j'attendrais jusqu'à demain; car aujourd'hui je serai peut-être appelé à faire justice du crime le plus infâme! Je vous attends à l'œuvre, afin que vous n'échappiez pas à la juste punition de votre lâcheté. Allez, donnez le signal à ceux qui attendent là-bas pour commencer une sanglante révolte contre le magistrat de Gand et allumer la guerre civile en Flandre! Allez, mais préparez-vous en même temps à rendre compte de votre lâche et criminel attentat. Je vous accuse de haute trahison, et je demande que la loi tire une éclatante vengeance de votre forfait. C'est vous qui semez dans le pays l'argent de la France; c'est vous qui, au prix de faveurs et de dignités, vous êtes vendu à l'étranger; c'est vous qui avez entrepris de livrer dès aujourd'hui, dès ce matin même, le pays à Philippe de Valois!

Une orageuse agitation suivit cette accusation; messire Van Steenbeke s'écria :

— Tes paroles ne sont que mensonge et fausseté, impudent! Tu me jettes un défi? tu violes le droit des échevins?

La lâcheté de cette assemblée est ta seule force, n'est-ce pas? Eh bien, le peuple va décider entre nous! Ton règne est fini, la révolution va t'engloutir!

A ces mots, messire Van Steenbeke descendit l'escalier en courant. Artevelde le suivit, tandis que le premier échevin faisait fermer les portes et conjurait les échevins de ne pas quitter la salle du conseil en ce moment solennel.

Parvenu dans la rue, messire Van Steenbeke s'élança au milieu du peuple et se mit à appeler au secours à pleine voix. Comme si la foule eût été frappée par une baguette magique, une formidable ondulation se dessina soudain dans les rangs du peuple, et des cris de fureur et de vengeance montèrent çà et là vers le ciel. Sur ces entrefaites, des détachements entiers d'hommes affluaient, comme un torrent, des rues voisines sur le marché au beurre, où se trouvait messire Van Steenbeke. Il était évident que les conjurés s'étaient trompés sur les dispositions des *poorters* gantois; car l'immense majorité témoignait sa surprise de ce qui se passait et ne montrait pas la moindre envie de venir en aide aux émeutiers. Aux environs de la rue Haute-Porte, se trouvait même un groupe de gens des métiers qui, à l'apparition d'Artevelde, fit retentir la rue du cri de! « Vive le capitaine général! Vive Artevelde! A bas les léliards! à bas les léliards! »

Les conjurés étaient tellement éloignés les uns des autres par les rangs pressés de la multitude, que leurs cris de guerre et leurs clameurs de vengeance se perdaient, pour ainsi dire, dans le tumulte général, et qu'ils ne voyaient aucun moyen de donner au peuple une impulsion régulière. Ceux qui se trouvaient sur le marché au beurre avec messire Van Steenbeke se mirent à appeler à eux avec une sorte de rage leurs partisans; leur nombre grossit rapidement et déjà quelques-uns d'entre eux tiraient leurs armes de dessous

leurs manteaux et les agitaient au-dessus de leur tête comme une sanglante menace.

Artevelde, debout devant la maison des échevins, avait jeté un rapide regard dans toutes les directions. Il remarqua que les coujurés s'efforçaient de se réunir autour de messire Van Steenbeke. Il lui parut qu'une intervention immédiate était nécessaire pour ôter aux insurgés le temps de réunir des forces plus considérables. Il donna ordre à Ghelnoot Van Lens d'occuper la porte de la maison des échevins, se mit lui-même à la tête de la moitié de la garde de Saint-Nicolas et s'avança avec une centaine d'hommes, à travers la foule stupéfaite, jusqu'à l'endroit où messire Van Steenbeke était occupé à exciter les conjurés à prendre l'offensive. L'échevin, se voyant surpris avant que ses hommes fussent en nombre suffisant pour oser engager la lutte contre la garde de Saint-Nicolas, prévit que le capitaine général allait l'arrêter. Il n'attendit pas qu'Artevelde arrivât jusqu'à lui, il se glissa à travers le peuple en passant devant le beffroi, pour sauver sa liberté. Son but était probablement de gagner par d'autres rues le marché du Vendredi, où un nombre considérable de ses partisans attendaient l'ordre de prendre part au combat. Mais, se voyant suivi de près par Artevelde et par une foule de gens des métiers qui ne cessaient de crier : « A bas les léliards ! mort aux traitres ! » la terreur et l'angoisse lui serrèrent le cœur et il se hâta de gagner du terrain sur Artevelde et d'aller s'enfermer dans son *steen* de la rue du Haut-Escaut, qui était très-fortifié, jusqu'à ce que ses partisans vinssent le délivrer (1).

Cependant une agitation extraordinaire continuait de ré-

(1) « Steenbeke s'était réfugié dans sa maison fortifiée et crénelée, comme la plupart de celles des riches bourgeois en Flandre. (Edw. Le Glay, t. II, p. 465.)

gner sur le marché au beurre. La fuite de messire Van Steenbeke avait grandement affaibli la résolution de ses partisans; les armes avaient disparu de nouveau sous les manteaux, et l'on se bornait à s'exalter mutuellement par des clameurs furieuses. L'unité de mouvement était brisée entre les conjurés; entourés d'une foule de citoyens dont ils ne connaissaient ni l'opinion ni les intentions, sans cesse menacés par le peuple lui-même, ils ne savaient qu'entreprendre et regardaient avec découragement autour d'eux si personne ne venait se mettre à leur tête et les commander.

Dès que le roi des ribauds s'aperçut de la mauvaise tournure que prenait l'insurrection et qu'il estima la tentative avortée, il quitta ses hommes, qui occupaient le Sablon, s'enfonça dans la rue du Bas-Poldre, où il trouva, non loin du Bas-Escaut, Denis, la pâleur de la mort sur le visage.

— Lâches! misérables lâches! dit Denis en trépignant de rage.

— Ah çà! maître, dit Muggelyn, je trouve le temps mal choisi pour injurier les gens. De qui parlez-vous donc? Vous feriez-vous peut-être des reproches à vous-même?

— Où sont les deux cents hommes que tu m'as promis?

— Ils sont là-bas! répondit le roi des ribauds avec une joyeuse insouciance qui faillit faire étouffer de colère maître Denis.

— Ils sont là-bas! répéta le chef-doyen; fallait-il les payer au poids de l'or pour qu'ils restassent là, tout tremblants, à l'instant du danger?

— Ils font comme vous, maître; ils attendent avec l'intrépide courage du lion; mais je crois, entre nous soit dit, qu'ils attendront longtemps encore, — et nous aussi!

— L'affaire est-elle donc tout-à-fait manquée? N'y a-t-il plus d'espoir de vaincre? Toujours Artevelde! Damnation! damnation!

— C'est ridicule ! dit Muggelyn ; quand on n'a ni l'énergie ni la prudence nécessaires pour diriger un pareil navire, on ne met pas la main au gouvernail. On ne s'entend pas les uns les autres : les uns crient : « Vive le comte ! à bas les Anglais ! » les autres : « A bas le capitaine général ! à bas les léliards ! à bas le comte ! à bas les Français ! » Croyez-vous, maître Denis, qu'un chariot auquel sont attelés côte à côte un cheval et un âne puisse marcher droit et vite ? Le secret est pourtant bien gardé, sur ma parole. Vous vous cachez dans l'ombre la plus profonde pour tramer la révolte ; à vous entendre, on croirait que tout est disposé et concerté dans une tombe. Et, maintenant que le moment décisif est venu, le capitaine général semble savoir mieux que vous ce que vous voulez faire et ce que vous avez résolu. Messire Van Steenbeke court, comme un chat aveugle, la tête dans un sac, et veut commencer l'insurrection en présence du capitaine général, de maître Ghelnoot et de deux cent cinquante hommes de Saint-Nicolas...

— On nous a trahis... Qui pouvait le penser ?

— Ainsi, maître, vous croyez que nous seuls sommes capables de tromper ?

— Ah ! je connaîtrai le scélérat ; je le punirai par une mort affreuse ! — Pourquoi restes-tu ici, Muggelyn ? Retourne là-bas, donne du courage à tes hommes, vois si l'on ne peut faire aucun effort pour faire éclater la révolte. Peut-être tout n'est-il pas encore perdu !

— Il vaudrait mieux, dit le ribaud en riant, chercher à vous débarrasser de ce veau mort, sans cela le capitaine général nous fourrera sans doute tous dans le *steen* de messire Gérard le Diable. L'oiseau prisonnier apprend vite à parler, maître Denis ; nos amis pourraient bien en dire plus long qu'il n'est nécessaire pour notre plaisir. Quant à moi, j'estime qu'il vaut mieux être assis au *Lion* que dans le

steen du Diable, surtout quand on court risque d'en sortir sans tête...

Gérard Denis regarda fixement le ribaud et parut tout à coup saisi d'un grand effroi.

— Crois-tu vraiment, Muggelyn, qu'un tel danger nous menace ?

Le roi des ribauds souleva son manteau et montra au chef-doyen un pain et une cruche de vin qui étaient suspendus à sa ceinture, et tira en même temps de sa poche un jeu de dés.

— Quelle folie est cela ? demanda Denis étonné.

— Voyez-vous, maître, dit Muggelyn d'un ton railleur, je suis sûr au moins de ne mourir ni de faim ni de soif au *steen* du Diable; et, s'il arrive que nous nous trouvions ensemble dans le même cachot, je joue cinq livres contre vous !

— Mais que faire pour échapper au danger?

— Que faire ? Vous l'avez dit vous-même : laisser messire Van Steenbeke dans le pétrin ; aller au marché au beurre, et, là, par un langage ambigu, paraître travailler contre l'émeute en présence de personnes que nous connaissons être amies du capitaine général. Leur témoignage nous sauvera si quelqu'un nous trahit ou si l'on nous soupçonne. Voilà ce que je vais faire; mais surtout de la prudence...

Tout à coup on entendit, dans la direction de la maison des échevins, des cris persistants, une rumeur confuse qui semblait annoncer le commencement de l'émeute ou tout au moins une lutte. Les yeux de Gérard Denis étincelèrent d'espoir, un sourire de bonheur vint illuminer son visage.

— Viens, viens, Muggelyn ! dit-il, l'affaire est en train ! Tu t'es trompé. A nous la victoire !

—Faites attention à ce que vous allez faire, dit en ricanant,

le ribaud, qui le suivit; nos chiens aboient bien, mais ils ne mordent pas; tout ce tapage me prouve que tout se passera en criailleries, jusqu'à ce que maître Ghelnoot s'en lasse et empoigne au collet les criailleurs.

— Viens! viens! répéta le chef-doyen.

Sur ces entrefaites, les lèliards, qui étaient réunis en grand nombre sur le marché du Vendredi, avaient reçu avis qu'Artevelde assiégeait leur chef, messire Van Steenbeke, dans sa demeure. N'espérant pas pouvoir expulser par la force le capitaine général de cette position, ils s'étaient rapprochés, sous le commandement de messire Gillis Van Gavere, de la maison des échevins, et se trouvaient en présence de la garde de Saint-Nicolas. Ils criaient aux échevins qu'ils voulaient que le capitaine général fût destitué, et se plaignaient vivement de l'insulte faite à un magistrat de Gand (1).

Cependant messire Van Gavere fit demander par un héraut de la ville à être introduit dans le conseil des échevins, afin, disait-il, de leur faire connaître les vœux du peuple. Sa demande refusée, il se rejeta en arrière, et, agitant son épée en l'air, il s'écria d'une voix furieuse :

— Il est temps! qui m'aime me suive!

Les hommes du premier rang de la garde de Saint-Nicolas tendirent leurs arbalètes et placèrent les flèches de fer dans la rainure, tandis que les lèliards tiraient leurs armes et se formaient en corps pour tomber sur la garde.

Une collision semblait inévitable; déjà un homme de la

(1) « Lorsque les amis et les parents de messire Jean Van Steenbeke virent cette grande injustice, ils se réunirent à la hâte en très-grand nombre sur le marché du Vendredi, partirent de là pour la maison des échevins, en criant très-haut qu'ils ne voulaient désormais être régis ni gouvernés par personne autre que leur naturel seigneur et prince, et que, par conséquent, il fallait démettre de sa charge l'ambitieux Jacques Van Artevelde. » *Chronique de Despars*, II, p. 365.

garde avait été blessé par un coup de dague, et deux léliards avaient été frappés par des traits, — lorsque le conseil entier des échevins apparut sous la porte de l'hôtel de ville, et un puissant appel de trompette attira l'attention de la foule.

De tous côtés, on se hâta d'accourir pour apprendre ce que le conseil des échevins avait à mander au peuple; la presse devint tout à coup si grande, qu'on ne pouvait plus songer à une lutte, quand même la curiosité n'eût pas arrêté l'élan des émeutiers eux-mêmes.

Le premier échevin, Maes Van Waernewyck, s'approcha du capitaine Van Lens et, les yeux humides, lui dit quelques mots qui, au premier abord, firent trépigner de colère maître Ghelnoot. Cependant, après de nouvelles explications, il fit signe de la tête qu'il était satisfait et pressa avec une mélancolique reconnaissance la main de messire Maes.

Le silence régna devant la maison des échevins au moment où le clerc de la ville, maître Jean Van Loven, déploya un parchemin revêtu du sceau échevinal et donna lecture de la résolution suivante :

« Il est porté à la connaissance de chacun que le conseil des échevins de Gand, vu les troubles graves qui sont résultés d'un différend entre maître Jacques Van Artevelde, capitaine général, et messire Van Steenbeke, chevalier et échevin de cette ville;

» Voulant faire droit à chacun, selon le vœu de la loi, et punir ceux qui ont pu donner occasion à ces troubles;

» A résolu de citer maître Jacques Van Artevelde et messire Van Steenbeke prénommés, devant le banc des échevins, pour entendre la sentence à intervenir sur le différend en suspens;

» Ordonne que le capitaine général soit suspendu de son emploi jusqu'à ce que l'affaire soit instruite et qu'il en soit légalement décidé;

» Ordonne que maître Jacques Van Artevelde soit arrêté et retenu prisonnier dans le *steen* de Gérard le Diable; ordonne en même temps que messire Van Steenbeke soit également arrêté et enfermé dans le château des comtes, jusqu'à ce que le banc des échevins ait prononcé sa sentence;

» Charge maître Maes Waernewych, premier échevin de la *Keure*, de l'exécution de la présente résolution, et ordonne à tous capitaines, doyens des métiers et chefs-hommes des gildes de lui venir en aide à cet effet (1). »

Une longue et triomphale acclamation s'éleva des rangs des ennemis du capitaine général, qui se mirent à battre des mains de joie. L'immense majorité du peuple baissa, au contraire, la tête en murmurant, comme si un coup douloureux eût frappé chaque citoyen ami du pays.

Quelque profonde que fût la tristesse qui frappa la plupart des spectateurs, en entendant proclamer une décision par laquelle le capitaine général était cité comme un criminel devant le banc des échevins, ils ne manifestèrent cependant aucune intention de résistance. Tous ceux qui étaient attachés aux idées que représentait le capitaine général appartenaient à cette partie du peuple qui, mue par un amour désintéressé de la patrie et ne songeant qu'au développement d'une pacifique activité, nourrit un profond respect pour la loi et pour le droit. De tels hommes ne sont capables de s'insurger contre l'autorité établie qu'après de longues provocations et lorsqu'ils ont perdu tout espoir de voir régner la justice. Aussi, en cette occasion, tombèrent-ils dans un morne découragement et, comme accablés sous le poids de la nouvelle qu'ils venaient d'apprendre, laissèrent-ils les conjurés acclamer librement la chute du capitaine général.

Aussitôt après la lecture de la grave décision que nous ve-

(1) Voir *Chronique de Despars*, II, p. 366.

nons de rapporter, Maes Van Waernewyck, avec les autres échevins, tourna le coin du marché au beurre et ordonna à Ghelnoot Van Lens de les faire suivre par la garde de Saint-Nicolas.

Maître Ghelnoot était pâle d'émotion et assurément tout à fait découragé, car il marchait devant ses hommes, les yeux baissés et comme accablé par la honte.

Une foule nombreuse suivit les échevins, qui se rendirent vers la rue du Haut-Escaut pour faire exécuter la décision sous leurs yeux. Chemin faisant, on discutait très-vivement sur la question de savoir si Artevelde se laisserait arrêter ou non. Beaucoup assuraient qu'il ferait résistance et mettrait les échevins eux-mêmes dans le *steen* de Gérard le Diable; d'autres pensaient qu'il se soumettrait sans réplique à l'ordre des échevins.

Gérard Denis suivit rapidement le cortége pour jouir avec certitude du spectacle de l'humiliation d'Artevelde; son cœur gonflé de joie battait vivement, ses yeux rayonnaient, et il était tellement troublé par le sentiment du bonheur qu'il éprouvait, qu'en ce moment il oubliait et lui-même et son ambition pour ne songer qu'à la colère, au dépit et à la honte que devait ressentir le capitaine général.

Bientôt les échevins atteignirent la rue du Haut-Escaut, où Artevelde, avec ses hommes, cernait étroitement la demeure de messire Van Steenbeke.

Le premier échevin s'avança vers le capitaine général et lui montra, avec une visible tristesse, le parchemin sur lequel était inscrit l'ordre du banc des échevins. Il déclara en même temps que lui-même avait imaginé cette mesure et l'avait proposée comme un moyen suprême d'éviter une sanglante insurrection et de ravir aux partisans de la France une victoire certaine; et, de plus, qu'il avait obéi à la nécessité, pour se sauver lui-même et le capitaine général avec tous ses amis, d'une mort violente.

Artevelde, un peu surpris d'abord d'un ordre si inattendu, détacha son épée de sa ceinture et la tendit au premier échevin. Il aperçut maître Van Lens, qui se tenait tout tremblant devant lui et dit :

— Et c'est vous, mon bon ami, qui allez me conduire au *steen* de Gérard le Diable? Merci de ce que le courage de remplir ce triste et fraternel devoir ne vous manque pas!

Ghelnoot lança un regard de flamme à Artevelde, et, transporté de rage, parut vouloir lui adresser une question.

— Non, non, répondit le capitaine général en lui saisissant la main. On m'a accusé de tyrannie; calme-toi, mon ami; ne donne à mes amis aucune apparence de droit. La loi ordonne, je suis son premier serviteur : je dois et je veux obéir!

Le capitaine de Saint-Nicolas se porta la main au front avec désespoir.

Sans attendre une nouvelle invitation, Artevelde alla se placer au milieu des compagnons des métiers armés, prêt à se laisser emmener au *steen* de Gérard le Diable (1).

En ce moment, le jeune Denis accourait précipitamment. Il venait d'apprendre chez lui l'ordre du banc des échevins; il était pâle de douleur, et son front était couvert de sueur. Comme il demeurait immobile et laissait errer son regard ému du capitaine général à la multitude, son œil tomba tout à coup sur un personnage dont les traits étaient contractés par une joie infernale et qui semblait jouir au fond de l'âme du malheur d'Artevelde, auquel il lançait de temps en temps un regard ironique et insultant. Le pauvre Liévin se détourna, profondément blessé et comme anéanti, et gagna l'autre côté de la rue, pour fuir cette sinistre apparition; il

(1) « Artevelde, s'inclinant devant les lois de la commune, recommanda au peuple d'obéir à ses magistrats. Puis il se rendit de bonne volonté. » E. Gens. *Histoire du comté de Flandre*, t. II, p. 132.

n'osait même plus regarder dans la direction d'Artevelde, dans la crainte que l'affreuse physionomie de son père ne retombât encore une fois sous ses yeux. Il s'appuya la tête contre le mur d'une maison et demeura là, sans conscience de ce qui se passait autour de lui.

Sur ces entrefaites, maître Jean Van Loven était occupé à sommer, au nom de la Ville, messire Van Steenbeke de sortir de sa demeure. Lorsque celui-ci eut vu par une meurtrière ce qui s'était passé, il ne fit aucune difficulté d'obéir, fit ôter la barre de la porte de son *steen* et l'ouvrit. Dès qu'il parut dans la rue, il fut appréhendé par le premier échevin et livré à une partie de la garde.

Messire Van Vaernewyck donna ordre d'emmener les deux prisonniers. Maître Ghelnoot partit avec le capitaine général dans la direction du Bas-Escaut, tandis que messire Van Steenbeke était conduit vers la rue Saint-Jean.

Le peuple se partagea en deux grandes troupes : chacune d'elles suivit un des prisonniers jusqu'à ce que les portes de la prison se fussent refermées sur eux.

XII

Quelques jours après, avant le lever du soleil, Liévin Denis était agenouillé derrière le mur du cimetière, devant la tombe de sa mère.

Le champ sacré du repos était triste et désert; pas une haleine de vent ne courbait les brins d'herbes; les abeilles voltigeaient paisiblement en chantant sur les fleurs dont les

calices brillaient sur les ossements de morts oubliés. Le plus profond silence régnait parmi les tombes, bien qu'en haut de la tour les corneilles échangeassent leur plaintif appel, et que sur la ville entière planât un bruit sourd et profond comme la rumeur d'un vaste essaim populaire.

La tête penchée et les yeux fixés machinalement sur la pierre tumulaire, Liévin était plongé dans une rêverie sombre et désespérée. Son âme, en proie à d'horribles tortures, l'avait conduit en ce lieu pour y prier et y chercher du soulagement aux souffrances qui le déchiraient; mais, succombant bientôt sous le poids de la douleur, il s'était laissé emporter par une rêverie qui lui fit oublier le lieu où il se trouvait.

Douze jours s'étaient écoulés depuis qu'on avait enfermé Artevelde dans le *steen* de Gérard le Diable. Durant tout ce temps, la vie du jeune homme avait été un martyre. Assis à côté de Veerle, il était condamné à voir couler ses larmes comme un torrent, et à entendre ses déchirantes lamentations, sans pouvoir apporter aucun soulagement à sa douleur. Il lui fallait la voir dévorée par la fièvre, et, le désespoir dans l'âme, contempler son pâle visage et ses yeux rougis par les larmes, sans que sa propre douleur lui laissât la force de la consoler autrement qu'en gémissant avec elle sur le coup terrible dont les frappait le sort.

Le corps brisé, l'âme navrée, il regagnait alors sa demeure, plein de soucis en songeant aux tortures qui l'y attendaient chaque fois. — Son père se réjouissait en sa présence de la chute du capitaine général, vomissait le poison de la calomnie sur le nom du héros, lui prédisait la persécution, la mort et l'infamie. Quelque lutte que le fils respectueux engageât contre sa conscience pour trouver une excuse à une telle méchanceté, quelque effort qu'il fît pour défendre et garder intact le sentiment d'amour qu'il portait à son

père, il n'y réussissait pas; la conviction d'une vérité impossible à méconnaître descendit dans son cœur comme un poison mortel. Hélas! son père, l'homme que son cœur lui disait de vénérer et d'aimer à côté de Dieu, sur la terre, cet homme était dévoré par les plus abjectes passions : la haine, l'envie, la soif de la vengeance semblaient les seuls mobiles de ses actions! Maintenant que le capitaine général était prisonnier et abandonné par la plupart de ses amis, le père de Liévin avait jeté le masque et se vantait d'avoir eu recours au mensonge, à la calomnie et à la diffamation pour précipiter Artevelde dans l'abîme, — et prendre sa place ensuite! Et il voulait faire participer son fils à cette infâme ingratitude, à cette odieuse trahison envers le grand citoyen. Il lui avait même conseillé d'abuser de l'amour de Veerle pour aider à écraser son père!

L'infortuné Liévin eût béni Dieu, s'il lui eût été donné de trouver même une ombre d'excuse à la conduite de son père! Mais il voyait chaque jour que le sentiment sacré de l'amour filial allait peut-être s'éteindre pour jamais dans son cœur profondément blessé!

C'était à cet horrible malheur qu'il pensait depuis une heure, les yeux distraitement fixés sur l'inscription de la tombe de sa mère. Peu à peu d'autres motifs encore de s'abandonner au désespoir se présentèrent à son esprit. Il se rappela les jours bienheureux de sa première jeunesse, alors que le doux amour de Veerle semait pour lui le sentier de la vie des plus brillantes fleurs, et inondait son âme de toutes les joies; alors que l'affection de son excellente mère le protégeait, comme un ciel toujours bleu, contre l'ouragan et contre la douleur; alors que rien encore ne lui avait revélé que son père pût faire le mal de propos délibéré; alors que l'ange de la poésie et de l'enthousiasme le conduisait par la main et donnait à tout, sur la terre, de magiques cou-

leurs et des voix consolantes. Puis, chassant ces riants souvenirs, il rechercha ce que la cruelle réalité lui avait laissé. Veerle dépérissait sous les étreintes de la douleur ; la calomnie et les persécutions l'avaient brisée, comme une pauvre fleur détachée de sa tige ; son amour ne lui avait apporté que chagrins et soucis. Quel que fût le sort d'Artevelde, sa vie resterait désormais sans consolation ; elle était condamnée à un éternel célibat, car jamais son père ne consentirait à son mariage. Déjà les plus belles années de la vie avaient disparu pour les deux amants : la vieillesse les trouverait séparés ; la mort viendrait peut-être poser sa faux entre eux avant que la bénédiction nuptiale eût récompensé tant de constance et d'aussi navrantes douleurs !

Le jour était enfin venu où le banc des échevins allait prononcer sa sentence entre le capitaine général et ses perfides ennemis. Liévin priait sur la tombe de sa mère, pour confier à Dieu ses anxiétés et implorer son aide pour le héros innocent. Mais, quelle que pût être la décision de la suprême sagesse, il ne restait en tout cas au jeune homme que deuil et infortune. Son père s'était ouvertement prononcé contre le capitaine général, et, comme il s'en vantait auprès de son fils, c'était lui qui avait été la tête et l'âme de l'émeute. Messire Van Steenbeke n'avait été qu'un instrument aveugle dans sa main ! C'est pourquoi, si Artevelde triomphait et si Veerle était sauvée par là des horribles angoisses qui menaçaient de la tuer, son père à lui serait arrêté comme coupable de haute trahison et monterait peut-être sur l'échafaud ! si, au contraire, son père réussissait, Artevelde serait banni ou mis à mort, — et Veerle en mourrait !

Pauvre Liévin ! Telles étaient les pensées qui traversèrent son esprit, tout le temps qu'il resta agenouillé sur l'herbe du cimetière. De temps en temps, une troupe de gens du peuple passait en courant et en poussant de grands cris, le

long du mur du cimetière; parfois une autre bande passait, étendard déployé, ou la rue de l'Eglise retentissait sous le pas régulier des gens des métiers en armes; mais rien ne pouvait arracher Liévin à ses sombres pensées.

Ce ne fut que lorsque quelques femmes entrèrent en causant dans le cimetière et allèrent s'agenouiller sur le banc devant le charnier, que leur présence lui rendit la conscience de sa situation, et qu'il se souvint que Veerle l'attendait pour aller remplir avec lui un triste devoir.

Il leva les yeux au ciel, poussa quelques exclamations étouffées, parmi lesquelles le mot : « Ma mère! ma mère! » se faisait entendre le plus distinctement, se leva et quitta le cimetière.

A peine avait-il dépassé le portail du temple, qu'à l'entrée de la rue de la Croix, il se vit retenu par une bande de jeunes gens qui, tout en criant à pleine voix : « Vive maître Jacques! vive le capitaine général! » entourèrent le jeune Denis en l'engageant à les accompagner.

— Viens, viens, dit Liévin Comyne en s'élançant en avant, il faut venir avec nous. Nous allons à la *Walpoort* recevoir les bonnes gens de Bruges. Les *Klauwaerts* (1) d'Ypres, de Termonde et de Courtrai sont arrivés tout à l'heure; ceux d'Audenaerde et de Dixmude sont en ville depuis hier; dans une demi-heure, les Alostois et les gens du pays de Waes seront avec nous; et bien d'autres encore! On a voulu fermer les portes, comme si les Flamands des autres parties du pays étaient ennemis de Gand; mais nous avons fait ouvrir la ville sur tous les points, à deux battants (2). Qu'on ose toucher maintenant à un seul cheveu de la tête de maître Jacques et on en verra plus de cinq cents partir

(1) Partisans de l'indépendance de la Flandre, de *Klaauw*, griffes du lion.
(2) *Chron.* de DESPARS, t. II, p. 366.

pour l'autre monde! Maudits léliards! il nous ont fait là un mauvais ragoût; mais ils le mangeront eux-mêmes, qu'il leur plaise ou non!

— Pour être juste, c'est son père qui devrait en recevoir le plus grand morceau! remarqua avec aigreur un compagnon.

— Qu'a de commun son père avec les léliards? demanda Liévin Comyne, qui vit combien le jeune Denis était douloureusement affecté. C'est messire Van Steenbeke et ses partisans fanatiques de la France qui sont coupables. Ils ont creusé la fosse; il faut qu'ils y soient précipités. Allons, Liévin, viens avec nous!

Le jeune Denis dit confidentiellement quelques mots au compagnon teinturier, et lui fit comprendre qu'il ne pouvait le suivre, parce qu'il devait aller rendre visite au capitaine général. Liévin Comyne lui serra affectueusement la main, se tourna vers ses hommes et s'écria :

— En avant! à la *Walpoort!* Vive maître Jacques, notre capitaine général!

La troupe disparut dans la rue Saint-Jean, et Liévin Denis se hâta de gagner la montagne de la Calandre. Il n'en était pas à vingt pas, qu'il aperçut, à une certaine distance, contre les maisons, un groupe de bourgeois qui paraissaient discuter avec une grande vivacité sur les affaires de la commune; il reconnut en même temps quelques personnes, et, entre autres, maître Calevoet, le doyen des tisseurs de coutil.

Les paroles de Liévin Comyne et l'arrivée des amis d'Artevelde de tous les points de la Flandre avaient jeté dans son âme un rayon d'espoir et l'avaient rendu désireux de recevoir d'autres citoyens la confirmation de la bonne nouvelle. Il s'approcha lentement du groupe, s'arrêta et prêta l'oreille.

Un homme corpulent, qu'à son langage on pouvait recon-

naître sur-le-champ pour un bourgeois, répondait avec vivacité à ce que venait de dire un Gantois.

— Oui, oui, je le répète, j'en ai honte pour la ville de Gand. Quelle ingratitude! C'est inouï! Un citoyen ose mettre sa vie dans la balance, quand la Flandre entière, épuisée par la famine, réduite au désespoir, est courbée sous le joug de l'étranger; grâce à son héroïque courage et à son génie, il brise les chaînes de sa patrie, il la fait jouir d'une prospérité inconnue jusque-là, il consume sa vie au milieu de durs labeurs et d'amers déboires, pour nous conserver les bienfaits dont nous lui sommes redevables... Et, au moment où son œuvre semble accomplie, la ville de Gand donne la main à ses lâches ennemis! aux léliards! Sous prétexte du droit, elle humilie l'homme qui l'a élevée en puissance au-dessus de toutes les autres villes flamandes et elle ose mettre sa vie et sa liberté en balance avec un Van Steenbeke, qui n'a jamais rien fait pour le pays! C'est une honte, dis-je, c'est une misérable lâcheté!

— Il a raison, dit un forgeron; il me semble que le conseil des échevins joue un jeu dangereux. Que les Français viennent, comme on dit qu'ils en ont l'intention, et nous en appellerons alors à maître Jacques; mais il sera trop tard! Et, si nous sentons la verge de l'étranger, dût-elle nous frapper jusqu'au sang, je dirai toujours : Nous l'avons mérité!

— Comment! s'écria Calevoet en s'adressant au Brugeois, Artevelde serait cause que Gand est élevée au-dessus de toutes les villes flamandes?

— Et comment en serait-il autrement? répondit le Brugeois. N'allez-vous pas croire peut-être, dans votre présomption, que la ville de Gand ait quelque droit de s'estimer plus haut que Bruges ou Ypres, qui sont aussi bien qu'elle membres du pays de Flandre? Si nous avons consenti pendant quelque temps à reconnaître Gand comme une espèce de

capitale, c'était uniquement parce que le libérateur du pays habitait dans ses murs, un homme qui, par son éminent courage civique et sa haute sagesse, était digne de montrer à la Flandre entière le chemin de la liberté et de la grandeur populaire. Mais cela va finir, compagnons! Plaise à Dieu que nous ne renonçions pas plus longtemps à nos droits, au profit d'une ville dont les habitants se laissent entraîner aveuglément à la plus odieuse lâcheté, et semblent tout prêts à mettre à mort celui qui s'est sacrifié pour le bonheur de tous!

— Continuez vos invectives, dit Calevoet; les Gantois se rient de vous et décideront tranquillement sur l'affaire, sans demander ce que Bruges ou Ypres en pensent. C'est vous qu'on peut accuser d'ingratitude; vous devriez nous bénir de ce que nous allons vous délivrer d'un tyran qui, depuis longtemps déjà, nous tient courbés sous son orgueil, et, dans son ambition, veut anéantir nos dernières libertés. D'ailleurs, toute votre éloquence et les clameurs des partisans du capitaine général n'empêcheront pas que, dans une couple d'heures, il ne soit banni du pays, et qui sait si le conseil des échevins ne lui fera pas expier sur l'échafaud son odieux despostisme?

— Que Dieu nous en garde, sinon il coulera bien du sang! s'écria le Brugeois en soupirant. Je sais que votre conseil échevinal a l'intention de condamner le capitaine général; mais, croyez-moi, tout ne sera pas fini par là : on joue ici avec le feu, de propos délibéré!

— Ah! ah! dit Calevoet en riant, c'est sans doute pour cela que la ville entière fourmille de Brugeois, de Termondois, d'Yprois et autres? Ils viennent pour défendre le capitaine général contre le conseil des échevins et le délivrer; mais il vous est aussi possible d'y faire quelque chose que de porter le beffroi sur votre dos. Voyez seulement les mé-

tiers se diriger vers la maison des échevins ; quand il y aura là quelques milliers de compagnons sous les armes, vous laisserez tout se passer sans souffler mot, ou bien peu d'entre vous s'en retourneront comme ils sont venus.

— Je ne sais, dit le forgeron en l'interrompant, pourquoi vous parlez comme si la sentence était déjà rendue ! Il y a cependant un échevin qui m'a dit que beaucoup de ses collègues ont changé d'idée.

— Et pourquoi ? demanda ironiquement Calevoet. Non, non, c'est le contraire qui arrive ! Maintenant que maître Artevelde est en prison, presque tous se sont tournés contre lui.

— Cette lâcheté leur fait beaucoup d'honneur ! murmura le Brugeois.

— Pourquoi ? reprit le forgeron. Parce que l'enquête a démontré que messire Van Steenbeke est un traître et qu'on a reconnu l'innocence de maître Jacques.

— Allez faire accroire cela à d'autres, répondit Calevoet ; je sais qu'on a eu recours à assez de ruses et de machinations pour tromper ou intimider les échevins ; maître Maes Van Vaernewych, aura aussi à rendre compte de cela, si toutefois il ne prend pas aujourd'hui le même chemin que le capitaine général. On a différé longtemps de prononcer la sentence, dans le but de donner aux partisans du tyran le temps d'accourir à Gand, et là, de faire impression par des cris et des clameurs passionnées, sur l'esprit des échevins ; mais si l'on croit que les Gantois ont peur de ce petit tapage, on se trompe. C'est justement parce qu'on veut faire violence à la commune, que les échevins prouveront, par un arrêt sévère, ce qu'ils sont et ce qu'ils osent !

— Nous verrons comment finira ce jeu aussi puéril qu'odieux, dit le Brugeois ; si la Flandre entière doit être mise à

feu et à sang pour venger le droit outragé par quelques audacieux calomniateurs, eh bien...

— Quelques calomniateurs! s'écria Calevoet; non pas! mais tout le peuple gantois; et, s'il pouvait arriver que le conseil des échevins fût assez lâche pour ne pas oser punir le capitaine général selon la mesure de ses crimes, les Gantois eux-mêmes se soulèveraient et donneraient à maître Artevelde la récompense qu'il mérite.

— Cela n'a-t-il pas duré assez longtemps? s'écria un boucher qui, les poings serrés et le visage menaçant, vint se dresser devant Calevoet. Le peuple gantois penserait comme vous! Non, le peuple gantois est pour maître Jacques: il sait ce qu'il a fait pour notre bonheur et pour la liberté du pays. Vous calomniez les Gantois, vous, et, quand il en sera temps, vous verrez qu'ils ne sont pas ingrats. Quant aux léliards et aux langues empoisonnées qui portent envie au capitaine général parce que, dans leur nullité, ils ne peuvent pas même atteindre à ses genoux et qu'il leur crève les yeux par sa vertu et sa grandeur! vous devriez vous cacher et vous sauver de honte. Vous osez parler avec mépris de maître Jacques! Qui êtes-vous donc? Qu'avez-vous jamais fait en votre vie? Vous avez calomnié et votre cœur a été rongé par l'envie, n'est-ce pas? Ah! ce n'est pas la première fois que je vous entends parler, doyen des tisseurs de coutil! Nous vous connaissons... votre tour viendra un jour.

Calevoet allait éclater en fureur contre le boucher; mais, tout à coup, un homme, arrivant au pas de course et tombant au milieu du groupe, dit tout hors d'haleine :

— Compagnons, savez-vous la nouvelle? Un messager de Tournai est arrivé à la maison des échevins. On dit que les Français ont paru sur nos frontières avec une puissante armée et veulent envahir notre pays. Ah! ah! pour le coup, on va mettre le capitaine général en liberté; car qui nous mè-

nerait au combat et saurait tenir tête aux Français si maître Jacques restait en prison ? C'est bien commeje vous le dis; allez au marché au beurre...

A ces mots, il quitta le groupe et se dirigea vers l'église Saint-Jean, sans doute pour porter la nouvelle plus loin.

— Puéril artifice! s'écria Calevoet. Ils s'imaginent que les échevins vont se laisser prendre à un piége aussi grossier! Et, quand cela serait vrai, n'avons-nous pas à Gand assez d'hommes courageux pour nous guider ? Qu'on mette le chef-doyen à notre tête, et nous ne nous apercevrons même pas de l'absence d'Artevelde.

— Maître Denis? dit le boucher d'un ton moqueur. De mieux en mieux! Depuis quand est-il devenu un foudre de guerre?

Dès que Liévin entendit le nom de son père et remarqua qu'un grand nombre de regards étaient fixés sur lui, il s'éloigna et poursuivit son chemin en réfléchissant à ce qu'il venait d'entendre. Quelques efforts qu'il fit pour se donner à lui-même quelque espoir de délivrance pour Artevelde, il devait cependant s'avouer au fond du cœur que rien n'était changé dans sa triste situation. Il remarqua bien, aux cris des gens des métiers, que l'immense majorité du peuple était dévouée au capitaine général et déplorait sa chute; il voyait bien avec joie que, de toutes les autres villes de Flandre, étaient accourues des bandes entières d'hommes, pour témoigner de leur attachement à maître Jacques; mais il savait aussi qu'au sein du conseil des échevins beaucoup de voix s'étaient prononcées contre le capitaine général, et que, si l'on en devait croire la rumeur publique, sa condamnation était presque infaillible. La nouvelle de l'arrivée des Français eût seule été de nature à jeter quelque lumière dans son esprit, parce qu'il eût pu s'attendre, avec raison, qu'on eût supplié Artevelde de tirer de nouveau son glaive puissant pour

la défense de la patrie. Cependant il courait, depuis quelques jours, tant de faux bruits favorables ou défavorables à Artevelde, qu'il n'osait ajouter foi à cette nouvelle.

Tout en rêvant, il atteignit la montagne de la Calandre et la demeure du capitaine général, où il entra.

Il trouva dame Artevelde et Veerle prêtes à sortir. Jacquemine, la servante, tenait déjà le petit Philippe (1) sur les bras. L'enfant dormait et était recouvert d'un voile de gaze.

Lorsque le jeune Denis parut dans la chambre, Veerle lui dit d'une voix triste :

— Ah ! ce n'est pas bien, Liévin, de vous faire attendre si longtemps ; si vous n'étiez un si bon ami pour nous, j'aurais presque cru que vous aviez oublié le pauvre prisonnier.

— Mais il n'est pas encore l'heure, Veerle ; votre impatience vous a trompée, répondit le jeune homme.

— Hélas ! dit Veerle en soupirant, il y a huit jours que vous nous conduisez à la prison ; pourquoi comptez-vous les heures au moment où l'on va décider de son sort ?

Liévin prit la main de la jeune fille et lui dit d'une voix caressante :

— Veerle, que votre tristesse ne vous rende pas injuste envers moi ; je me suis arrêté en chemin pour écouter si je n'apprendrais rien qui pût vous consoler.

— Vous paraissez content, Liévin ? dit Veerle avec une joyeuse précipitation. Dieu soit loué ! vous apportez de bonnes nouvelles ?

(1) Cet enfant, alors âgé de deux ans (il était né en 1340), est le célèbre Philippe Van Artevelde, qui, trente ans plus tard, se trouva à son tour à la tête des Flamands, et, l'épée au poing, mourut pour la Flandre à la bataille de Roosebeke.

« *Philippe Van Artevelde* était le plus jeune enfant du célèbre *Jacques Van Artevelde* ; il fut tenu sur les fonts baptismaux en 1340, dans l'église Saint-Jean, à Gand, par Philippine de Hainaut, reine d'Angleterre. » *Liste des Gantois illustres.* VAERNEWYCK.

— De bonnes nouvelles? répéta le jeune homme tout étourdi par la joie soudaine de sa bien-aimée. Je sais que la ville est pleine d'amis de votre père, qui s'y sont rendus de tous les points de la Flandre; je sais que le bruit court qu'une armée française a paru sur nos frontières et qu'il est question de mettre le capitaine général en liberté pour lui confier la défense du pays; mais ce n'est qu'un bruit...

— Et que dit-on du vote des échevins? demanda dame Artevelde.

Liévin, saisi par cette question, resta un instant sans savoir que répondre, et dit enfin :

— Je n'ai rien entendu sur le vote des échevins qui mérite attention... Certains disent que la majorité se prononcera en faveur du capitaine général, d'autres assurent le contraire.

Deux larmes s'échappèrent des yeux de la jeune fille, et elle détourna la tête pour cacher son émotion.

Liévin allait lui adresser quelques paroles de consolation, mais dame Artevelde dit :

— Veerle, mon enfant, rassemble tout le courage qui te reste; supporte ta douleur pendant quelques heures encore; ne donne pas aux ennemis de ton père le spectacle de ton désespoir. Allons, le prisonnier nous attend déjà depuis trop longtemps; l'heure de la réunion des échevins n'est pas loin.

Veerle essuya ses larmes, et, comme une patiente victime, vint se placer avec résignation à côté de Liévin, dont elle prit le bras pour soutien. Elle suivit sa mère.

Les deux femmes, en signe de deuil, étaient vêtues de velours et de soie de couleur sombre. Le visage de Veerle, plus blanc encore que sa cape, se détachait étrangement sur sa robe noire, et, bien qu'elle marchât la tête baissée et cachât presque entièrement ses traits, on les distinguait

néanmoins; les yeux de tous les passants s'attachaient sur elle avec une curiosité mêlée de compassion. Tout le monde, ou tout au moins ceux que n'aveuglait pas leur haine envers son père plaignaient le triste sort de cette fleur étiolée, qui, peu auparavant encore, brillait parmi les jeunes filles de Gand comme une rose éclatante, et était enviée par les plus belles. Maintenant, elle marchait d'un pas chancelant, consumée par les chagrins intérieurs, noircie par la calomnie, accablée d'anxiété et confuse comme une coupable qui n'ose ouvrir les yeux.

On pouvait lire sur les traits de dame Artevelde qu'une intime souffrance déchirait son cœur; mais elle, pourtant, ne courbait pas la tête. Sans aller avec hauteur au-devant des regards des passants, elle ne les évitait pas cependant, et s'avançait avec une fière résignation au milieu de la foule, comme une femme qui trouve dans l'entier sentiment de sa dignité la source d'un inébranlable courage. Quoi qu'elle vît ou entendît, — que cela la blessât ou la consolât, — son imposante physionomie ne laissait pas apercevoir la moindre émotion, et elle allait comme si elle eût été étrangère à ce qui se passait. Seulement, de temps en temps, elle jetait un regard plein d'inquiétude sur Jacquemine, qui la suivait avec l'enfant.

Chemin faisant, Liévin prodiguait à voix basse des consolations à Veerle et s'efforçait de lui inspirer l'espoir d'un dénouement imprévu; il regardait très-attentivement devant lui, pour éviter tous les rassemblements où il pouvait à quelque indice soupçonner des ennemis du capitaine général, et pour épargner ainsi aux deux femmes la peine d'entendre des paroles qui les eussent humiliées.

Il commençait à croire que ses craintes étaient sans fondement; car, bien que çà et là un méchant sourire fût adressé à la femme du capitaine général, cependant la

plupart des *poorters* s'inclinaient avec respect sur son passage.

Un peu en avant de la demeure de messire Van Steenbeke, dans la rue même du Haut-Escaut, se trouvait un rassemblement de gens des métiers, de ceux-là, sans aucun doute, qui avaient été achetés par l'argent des léliards; car à peine eurent-ils aperçu la famille du capitaine, qu'ils se mirent à crier de toute leur force :

— A bas le capitaine général ! à bas le tyran ! à bas le traître à son pays !

Non contents de ces clameurs, ils se portèrent au-devant de dame Artevelde, comme s'ils voulaient lui barrer le chemin; et un homme ivre, sortant du groupe, dit ironiquement:

— Eh bien, madame, voilà ce que c'est que de regarder les Gantois du haut de votre grandeur ! Les beaux temps sont passés : chacun son tour. Avez-vous fait vos préparatifs pour aller, avec maître Jacques, faire un voyage d'agrément pendant cinquante ans hors du pays de Flandre ? Le changement d'air ranimera votre pâle fille. Adieu, et bien du plaisir !

Liévin, frémissant de rage, avait porté la main à sa dague, et en eût assurément frappé le mauvais plaisant; mais dame Artevelde le saisit par le bras et lui dit à l'oreille des paroles si puissantes, qu'il ôta la main de son arme et dit d'une voix suppliante aux gens des métiers qui les entouraient :

— Au nom de Dieu, compagnons, respectez ces femmes. Quel aveuglement vous a frappés pour que vous preniez plaisir à voir souffrir des personnes qui ne peuvent se défendre de vos outrages ? Oh ! c'est une honte qui me fait rougir de mon nom de Gantois !

Sur ces entrefaites, dame Artevelde avait pris des bras de la servante son enfant endormi. Soit que la vue de cette ac-

tion, soit qu'un sentiment de honte eût fait reculer quelques-uns des gens des métiers devant la lâcheté d'une persécution contre des femmes sans défense, ils donnèrent raison à Liévin et voulurent écarter les autres du chemin; mais l'ivrogne continua ses méchantes plaisanteries et fit rire la plupart des auditeurs. Il eût été impossible à Liévin de résister plus longtemps à l'ardent désir de vengeance qui l'animait, si dame Artevelde ne lui eût fait comprendre qu'il ne pouvait l'abandonner au milieu de ces railleurs avec son enfant et Veerle malade, pour engager une lutte dans laquelle il succomberait certainement. Les supplications de sa bien-aimée, qui l'engageait en pleurant à rester calme, le retinrent aussi et lui firent enfin courber la tête, tout en grinçant des dents, comme un homme qui se sent accablé sous une inévitable fatalité.

Dame Artevelde et sa fille subissaient ces insultes, quand soudain une autre troupe de gens des métiers, déboucha de la rue Saint-Jean et s'approcha par curiosité des lèliards. A peine eurent-ils appris ce dont il s'agissait, qu'un robuste compagnon s'élança en avant et demanda à Liévin, en promenant sur les spectateurs des regards furieux :

— Qu'est-ce que cela? Ce chien de foulon ose insulter dame Artevelde?

— Ah! ami Comyne, dit Liévin en soupirant, délivre-nous donc de ces méchants railleurs! Ils font à la famille du capitaine général de sanglants affronts!

— Eloignez-vous d'ici, répondit précipitamment Comyne, je vais tordre le cou à quelques-uns de ces coquins... Et d'un!

A ces mots, il porta au visage du foulon un si violent coup de poing, que le sang lui jaillit du nez et qu'il tomba à la renverse au milieu de ses compagnons. Ceux-ci tombèrent sur Liévin Comyne en poussant des cris de vengeance; mais

il se défendit comme un lion jusqu'à ce que ses amis vinssent aussi prendre part à la lutte. Il s'engagea un combat général dans lequel on ne voyait pas briller de dagues et où l'on se contentait d'échanger de formidables coups de poing.

Sur ces entrefaites, Liévin Denis s'était hâté d'emmener les femmes. Tout émus, ils s'acheminèrent silencieusement vers la prison, et, comme celle-ci n'était pas fort éloignée, ils y arrivèrent au bout de quelques instants.

Le petit Philippe s'éveilla et se mit à rire en balbutiant, à la vue des costumes bigarrés des gens des métiers qui passaient au loin.

Avant d'approcher de la garde qui se trouvait sous les armes devant le *steen* de Gérard le Diable, dame Artevelde dit :

— Veerle, mon enfant, dissimule tes angoisses, je t'en supplie ; ne dis rien de cette insulte à ton père : cela l'affligerait plus que tout ce qu'il a pu souffrir jusqu'ici. Et vous aussi, Liévin, ne dites pas que ces gens égarés nous ont fait un pareil outrage.

Cette recommandation faite, dame Artevelde s'approcha de Pierre Van den Hovene, capitaine de la garde, et lui montra un morceau de parchemin revêtu du sceau de la ville. Il l'introduisit dans le *steen* et fit ouvrir devant elle toutes les portes, jusqu'à ce qu'elle fût entrée avec Veerle et Liévin dans la prison d'Artevelde, où maître Van den Hovene prit respectueusement congé d'elle, fit refermer la porte en dehors et regagna sa garde.

La pièce dans laquelle le capitaine général était retenu captif, avait vue par deux fenêtres sur le bas Escaut et recevait assez de lumière pour ne pas être considérée comme une prison. Un bon feu pétillait dans la vaste cheminée ; des tables et des chaises étaient disposées avec ordre sur le parquet, et toutes les commodités qu'on peut procurer à un pri-

sonnier, avaient été mises à la disposition d'Artevelde par les soins du premier échevin. Il lui avait été permis aussi de recevoir tous les jours sa famille et quelques amis intimes; ces derniers, sous prétexte de lui permettre de concerter sa défense avec ceux qui s'étaient offerts à lui servir d'interprètes. Sur la demande du premier échevin, il avait désigné le vieux Pierre Zoetaerde pour répliquer à ses accusateurs, et lui avait, par conséquent, communiqué tous les documents, notes et explications de nature à mettre en lumière son innocence. Cependant sa défense ne devait pas se borner là; le principal orateur qui devait parler en faveur du capitaine général devait être son fidèle ami, Maes Van Vaernewyck lui-même; et, pour donner d'autant plus de force à son éloquente parole, il devait, comme président, n'intervenir qu'après tous es autres orateurs. Tel était le plan de défense du capitaine général, imaginé par le premier échevin.

Au moment où sa famille entra dans sa prison, Artevelde, assis à une table, était occupé à écrire sur une feuille de parchemin; il paraissait absorbé par son travail, car il n'entendit pas la porte s'ouvrir, et se leva vivement, tout saisi, quand Veerle lui adressa de loin le doux nom de père.

Une radieuse expression de joie vint illuminer le visage du capitaine général, et il reçut sur son cœur sa fille bien-aimée, en appuyant sur ses deux joues un long baiser paternel. Puis il posa un baiser sur le front de sa femme, serra la main de Liévin avec l'émotion de la reconnaissance, et se hâta de disposer quelques siéges de façon à ce qu'il pût s'asseoir autour du feu entre sa femme et sa fille. Liévin s'assit auprès de Veerle en se tournant du côté du capitaine général.

Artevelde avait pris son jeune fils des bras de la servante et l'avait placé sur ses genoux en le couvrant de baisers et de caresses.

Dès son entrée, Veerle s'était mise à pleurer silencieusement, et, en ce moment encore, de grosses larmes coulaient sur ses joues, bien qu'elle tint les yeux fixés avec une joie visible sur le visage de son père.

C'est à elle qu'Artevelde adressa d'abord des paroles de consolation, tandis que le petit Philippe lui caressait le visage de ses petites mains.

— Toujours aussi triste, ma pauvre Veerle ! Je comprends : tu verses des larmes parce que tu m'aimes trop, n'est-ce pas ? Tu déplores le sort de ton père ? Merci, ma bien-aimée ; mais, pour l'amour de Dieu, chasse de ton âme l'inquiétude et le chagrin. Crois-moi, nous n'avons pas de raison de nous laisser aller à un tel désespoir sur ce qui s'est passé et sur ce qui peut se passer encore.

Veerle sourit au milieu de ses larmes et demanda avec une joyeuse surprise :

— Triompherez-vous donc de vos pervers ennemis, mon père ? Redeviendrez-vous capitaine général ? Ah ! s'il en était ainsi, je ferais bien certainement un pèlerinage à Notre-Dame des Tilleuls, et je suspendrais ma chaîne d'or au cou de son divin enfant.

— Je ne veux pas te tromper, ma chère enfant, répondit Artevelde ; il m'est impossible de conjecturer avec quelque certitude quelle sera la décision des échevins. Quelle que soit d'ailleurs la sentence, nous sommes toujours délivrés, et l'avenir nous promet encore d'heureux jours.

— Je ne vous comprends pas, mon père, dit Veerle.

— Suppose, répondit Artevelde, suppose qu'on me bannisse de ma patrie, Dieu peut permettre qu'il en soit ainsi, mon enfant.

— Hélas ! hélas ! dit la jeune fille en gémissant.

— Ah ! tu ne juges pas bien, Veerle, poursuivit Artevelde. Ce serait un bienfait qu'on nous accorderait. A quelle exis-

tence ne sommes-nous pas condamnés à Gand? Ton père est en voyage pendant des semaines entières; on ne lui laisse pas le temps d'oublier chaque mois, pendant quelques heures, les soucis du gouvernement dans la douce société de sa famille. Il lutte sans cesse contre la révolte et l'intrigue; il travaille sans relâche, comme un esclave condamné à un éternel labeur. Et, pour récompense, on souille son nom et on calomnie tout ce qui lui est cher, — tout, jusqu'à toi, ma bonne et innocente Veerle. Ce sort est-il si beau, qu'il faille se plaindre alors qu'on peut espérer qu'il va changer?

— Et l'opprobre donc, mon père! s'écria douloureusement Veerle, l'opprobre du bannissement!

— L'opprobre, mon enfant? dit Artevelde en souriant, qu'est-ce qui fait l'opprobre et la honte? C'est le sentiment qu'on est coupable, — le sentiment qu'on mérite le mépris et la haine de ses frères. Un pareil sentiment peut-il nous atteindre, nous qui savons que l'amour, le droit et le devoir sont les seuls astres qui aient éclairé notre route? Ah! si tu ne redoutes rien autre chose, mon enfant, bannis toute tristesse. Ni déshonneur ni honte ne toucheront jamais le cœur de ton père.

— Quitter Gand! aller vivre sur une terre étrangère! c'est pourtant une cruelle énumération de tant de travaux et de sacrifices! dit en soupirant dame Artevelde.

— C'est vrai, répondit Artevelde, il est pénible de devoir dire adieu à sa patrie quand on l'aime comme nous l'aimons; mais on peut puiser le bonheur à plus d'une source, si l'on se courbe avec résignation sous la volonté de Dieu. En ce moment, on est occupé à décider de mon sort; — remarquez-vous en moi quelque tristesse ou quelque crainte? Non, c'est de la joie plutôt qui remplit mon âme. Oh! depuis hier, j'ai rêvé pour nous tous un bonheur qu'une condamnation

seule peut donner. Ecoute, Veerle, et toi, ma bonne Catherine, nous irons habiter une belle maison de campagne aux environs de Bruxelles; délivré de tout souci politique, je serai tout le jour avec les miens; nous verrons notre petit Philippe folâtrer et grandir sous nos yeux; nous vivrons en paix; nous nous aimerons d'une affection que rien ne troublera, sous un doux et généreux soleil, au milieu des fleurs et des oiseaux. Nous aurons le jeu, la chasse, la promenade, la lecture, le chant, et nous remercierons Dieu de ce qu'il n'ait du moins pas fait ingrate sa belle nature. Là, la calomnie ne viendra plus nous chercher, car on n'aura rien à à nous envier; nos jours s'écouleront dans des jouissances pures et sans mélange; notre monde ne s'étendra pas au-delà du cercle dans lequel seront renfermés les êtres qui nous sont le plus chers; et, s'il nous faut parfois quitter le tranquille paradis de notre famille pour remplir un devoir sur la terre, que ce soit, Veerle, mon enfant, Catherine, ma fidèle amie, pour répandre par vos mains, dans les chaumières du voisinage, des secours qui soulagent les souffrances du prochain... Ainsi notre nom sera béni devant Dieu! C'est la seule gloire que je veuille encore ambitionner; c'est là le paradis que j'ai rêvé pour nous tous!

Artevelde avait esquissé ce tableau avec une sorte d'enthousiasme; sa belle voix si pénétrante avait pris son accent le plus persuasif et avait résonné comme les accords harmonieux d'une harpe, à l'oreille de sa femme et de sa fille. Toutes deux semblaient suspendues à ses lèvres; elles fixaient sur lui un regard brillant de joie, et, sous sa parole, leur cœur battait d'un doux espoir. Veerle, si sensible et si facile à émouvoir, se perdait surtout dans la contemplation de la vie bienheureuse qu'on lui promettait.

— Mon Dieu, mon Dieu! s'écria-t-elle, que ce que vous dites est beau, mon père! Je cultiverai des fleurs et j'aurai

des tourterelles! J'habillerai la sainte Vierge, je visiterai les malades, j'apprendrai à prier aux enfants pauvres et serai une mère pour tout ce qui souffrira autour de nous! Quand donc ce sera-t-il, mon père?

A cette question, elle jeta les yeux sur le jeune Denis, qui écoutait avec stupéfaction.

— Ah! malheureuse que je suis! s'écria-t-elle. Et Liévin?

— Je vous suivrai partout où vous irez, si cela m'est permis, dit le jeune homme.

Veerle, lui prenant la main avec émotion, lui dit :

— Ah! ce sera bien ainsi; nous serons tous heureux.

Cependant elle baissa la tête avec une certaine confusion, lorsque la rougeur que ses paroles firent monter au front de Liévin vint lui rappeler qu'il ne pouvait habiter la belle campagne avec elle.

Artevelde remarqua leur embarras et dit en souriant :

— Ne craignez rien à ce sujet; après ma condamnation, s'il est vrai que le sort me condamne au bannissement, maître Denis fera moins de difficulté pour consentir à votre mariage, mes enfants; les vœux de bien des gens qui jusqu'ici ne pouvaient être satisfaits, et étaient cause de profonds ressentiments, de haines ardentes peut-être, ces vœux seront accomplis après mon départ. Je sais, en tout cas, le moyen de faire disparaître tous les obstacles par l'intervention du duc de Brabant. C'est mon secret; mais, je vous en prie, tranquillisez-vous. Il en sera comme tu dis, Veerle; nous serons tous heureux et vivrons ensemble en paix à la campagne.

Les deux amants se regardèrent quelques instants en silence, puis se mirent à s'entretenir presque à voix basse, du bonheur qui leur était promis.

Cependant, dame Artevelde était tombée dans une profonde préoccupation; elle semblait contempler avec joie son

jeune fils, qui caressait les joues et les cheveux de son père et bégayait quelques mots qu'elle seule pouvait comprendre; mais son attention fut bientôt détournée par une pensée sérieuse, à laquelle elle n'échappa que lorsque son époux lui dit :

— Et toi, Catherine, tu ne dis rien de mon beau rêve ?

— J'y ai amèrement réfléchi, Jacques, répondit avec gravité dame Artevelde; mais il me semble que nous ferons bien de décider irrévocablement dès maintenant, la mise à exécution de ton heureux projet, quand même le banc des échevins, par un arrêt équitable, te rétablirait dans ton ancienne charge. Comme notre vie serait belle ! Nous demeurerions en Flandre !

— C'est impossible ! dit Artevelde avec un sentiment de tristesse.

— Mais qu'est-ce qui t'attache donc si tyranniquement aux affaires pnbliques ? Puisqu'on te dispute ton autorité et qu'on t'accable de calomnies, laisse à d'autres à savourer ce que contient la coupe de l'affection populaire. Vis aussi un peu pour nous, pour toi-même !

Comme si Artevelde se sentait ému par les paroles de sa femme, il se leva, déposa encore un baiser sur les lèvres de son enfant et le donna à Jacquemine. Puis il dit avec enthousiasme :

— Ce qui m'attache aux affaires publiques, Catherine ? Le devoir et l'honneur, l'amour de mon pays. Eh ! dans le paradis de la vie de famille, un noir nuage me poursuivrait toujours; je verrais notre Flandre bien-aimée livrée à la France, humiliée, opprimée; je verrais la famine décimer de nouveau mes frères, et l'éternel ennemi des peuples thiois ouvrir les griffes pour saisir et dévorer enfin sa proie, après trois cents ans de fraudes et d'intrigues. Si le banc des échevins me condamne à l'impuissance, si l'on me bannit

Digitized by Google

vers d'autres lieux, je partirai en gémissant en silence sur le sort réservé à notre sol natal; mais, en même temps, je trouverai des consolations dans la pensée que, jusqu'au dernier moment, j'ai fait tout ce que la Flandre peut exiger d'un Flamand; je vivrai avec la conviction que je ne suis cause en rien de la chute de ma race et que j'ai fait mon devoir. Mais que le banc des échevins me rende mon épée et invoque de nouveau mon aide pour détourner le danger qui nous menace... j'accepterai cette croix, je lutterai, je souffrirai; mais aussi je déjouerai les odieuses tentatives de nos ennemis, je sauverai la Flandre! Que la calomnie me poursuive, que le peuple me haïsse... peu importe! au-dessus du peuple qui naît, change, se transforme, s'élève et disparaît, il y a le sol de la patrie, — le sol qui, à côté des ossements de nos pères, renfermera les ossements de nos fils, — la patrie, qui seule subsiste éternellement! Non, non, Catherine! s'il y a du courage à déposer l'autorité et à renoncer au pouvoir, il y a lâcheté aussi à fuir sa destinée, quand elle nous impose de pesants devoirs. Jamais, non, jamais on ne dira que Jacques Van Artevelde ait reculé dans sa voie, ni qu'il ait refusé de tirer son épée contre les ennemis de la Flandre, parce qu'on lui promettait en récompense la calomnie et l'outrage! — La récompense! Elle est là, dans ma conscience, — la voix de Dieu, qui, seule sur la terre, peut me juger et me condamner!

En disant ces derniers mots, Artevelde se frappa la poitrine avec force; ses yeux rayonnaient d'une noble fierté; il y avait dans toute son attitude quelque chose de grand et d'imposant, dans sa parole une puissance qui surprit dame Artevelde et fit battre son cœur d'orgueil; car elle était femme à comprendre cette âme héroïque. Elle ne répondit pas, mais joignit les mains et leva les yeux au ciel, comme pour remercier Dieu du bonheur qu'il lui envoyait.

Artevelde s'approcha d'elle, et, séparant ses mains pour en saisir une, il dit :

— Et toi aussi, Catherine, toi, la vraie moitié de mon être, toi, qui, en tout temps, as attisé dans mon cœur l'amour de la patrie...

Un bruit à la porte de la prison l'interrompit. Sa femme, Veerle et Liévin se levèrent à la fois en poussant un cri de saisissement, et, tout tremblants, fixèrent les yeux sur la porte, dans la pensée qu'ils allaient apprendre le résultat de la réunion des échevins.

Ghelnoot Van Lens s'élança vivement dans la prison, et, après s'être assuré qu'on avait refermé la porte derrière lui, il dit d'une voix altérée, en s'adressant à Artevelde :

— Ce que j'ai à vous dire, capitaine général, sera court. Maître Zoetaerde est venu me trouver tout à l'heure, rue Haute-Porte. Il avait déjà plaidé votre cause pendant une heure; mais cela n'avait servi de rien. Maître Maes Van Vaernewyck avait commencé à son tour; mais il paraît qu'il n'y a rien à attendre non plus de cette tentative; vos ennemis sont nombreux et auront probablement la majorité. Vous serez condamné...

— Eh bien, soit, mon bon ami! dit Artevelde en l'interrompant.

— Comment, s'écria Ghelnoot, soit? Par les os de saint Liévin, il n'en sera pas ainsi! Comment! ces lâches léliards, cette infâme engeance, triompheraient de l'innocence, de maître Jacques, le libérateur de mon pays? Non, non; il y a en ville plus de trois mille hommes de tous les points de la Flandre; les Gantois eux-mêmes pâlissent d'indignation. Je n'oserais l'entreprendre sans votre permission; mais dites un mot, un seul mot, et les murs du *steen* de Gérard le Diable s'ouvriront pour vous donner la liberté; le peuple

écrasera vos infâmes ennemis dans sa colère... Parlez vite! Peut-être votre sentence est-elle déjà prononcée!

Artevelde saisit la main de Ghelnoot et répondit avec un calme sourire :

— Je vous remercie, Ghelnoot; mais je vous prie, je vous supplie de me donner encore une preuve d'amitié; laissez-moi respecter la loi jusqu'au bout. Si l'affection sans bornes que vous me portez ne vous aveuglait pas, vous ne croiriez pas que Jacques Van Artevelde soit capable de consentir à ce que des torrents de sang soient versés pour lui. Le mot que vous demandez, je ne le dirai point; au contraire, si vous mettiez votre projet à exécution, je dirais que vous avez déshonoré mon nom.

—Il le faut! s'écria Ghelnoot tout hors de lui.

— Jamais! répéta Artevelde avec l'accent d'une calme mais irrévocable résolution.

Ghelnoot trépignait de désespoir et se tordait convulsivement les membres.

— Mon Dieu, mon Dieu! s'écria-t-il.

Et, pâle et frémissant, il alla tout à coup au capitaine général, l'attira dans un angle éloigné de la prison et lui dit d'une voix étouffée :

— Ah! vous ne voulez pas dire ce mot que j'implore de vous? Et si votre femme, votre fille, votre fils Philippe devaient rester seuls en ce monde? si aujourd'hui même une tombe devait s'ouvrir entre vous et votre infortunée famille? si aujourd'hui même votre sang devait être répandu?

Le capitaine général mit la main sur l'épaule de Ghelnoot et murmura avec effroi à son oreille :

— Taisez-vous, taisez-vous!... qu'ils ne vous entendent pas! Hélas! qu'avez-vous dit?

— On veut votre tête... un échafaud... le bourreau!... Eh bien, il faut choisir entre un sang vil et un noble sang...

— Je ne puis le croire!

— Cela est, vous dis-je!

— Que la volonté de Dieu s'accomplisse; mon sang coulera si on le demande.

— Il est inexorable! Malheur! malheur! s'écria Ghelnoot d'une voix déchirante, en s'élançant dans un angle de la prison et en s'arrachant les cheveux avec une sorte de fureur.

Dame Artevelde, Veerle et Liévin, le sein palpitant, frémissaient d'angoisse et de terreur. Bien qu'ils ne pussent comprendre ce que Ghelnoot disait au capitaine général, ils remarquaient bien que le nouveau-venu avait apporté une sinistre nouvelle. Dès qu'Artevelde revint à eux, sa femme et sa fille se jetèrent à son cou, pleurant et sanglotant, et lui demandèrent ce qu'avait dit Ghelnoot; mais lui, tout égaré, ne répondit pas et fit signe à la servante de lui apporter son fils. Il contempla fixement l'enfant; deux larmes s'échappèrent de ses yeux et tombèrent sur le front du petit Philippe, comme si, avec elles, l'âme du père avait passé dans l'enfant. Puis il étreignit dans ses deux bras sa femme, sa fille et son ami, et resta immobile et muet.

Tout à coup Ghelnoot Van Lens bondit en avant et s'écria d'une voix déchirante en montrant du doigt la porte :

— Ecoutez, les voilà déjà! Capitaine général, maître Jacques, au nom de Dieu, décidez vous!

Artevelde leva la tête et entendit, en effet, un bruit sourd et lointain semblable à une multitude furieuse dont les flots venaient se briser au pied de sa prison. Il jeta encore une fois les yeux avec tristesse sur sa famille éplorée et sur son enfant, et dit :

— Ah! la tentation est forte; mais Artevelde restera cependant ce qu'il est!

— Mais que sera-t-il? s'écria Ghelnoot. Héros ou martyr?

— Martyr! répondit froidement Artevelde.

Ghelnoot, abattu, se laissa tomber sur un siége et se mit à pleurer amèrement, en murmurant avec un dernier effort :

—Hélas! le sacrifice est accompli!

A peine Ghelnoot était-il assis, que l'on entendit les cris et les hurlements de la foule éclater devant le *steen* de Gérard le Diable en clameurs formidables. La porte de la prison s'ouvrit violemment; Maes Van Vaernewyck, Pierre Zoetaerde et une dizaine d'autres échevins se précipitèrent vers le capitaine général, l'arrachèrent aux bras de sa famille et se jetèrent à son cou en l'accablant de félicitations.

— Mais, mes bons amis, demanda Artevelde, quelle nouvelle m'apportez-vous donc?

Le vieux Pierre Zoetaerde voulut parler; mais un torrent de larmes s'échappa de ses yeux et il ne put prononcer une parole.

—Hourra! hourra! s'écria Maes Van Vaernewyck à pleine voix. Van Steenbeke et quatre-vingts autres léliards sont bannis du pays. Maître Jacques, notre capitaine général est déclaré innocent, libre, respecté!

Jusque-là, dame Artevelde, Liévin et Ghelnoot, comme pétrifiés par la stupéfaction, étaient restés immobiles et muets sous le poids de l'angoisse; mais, quand ils entendirent le premier échevin proclamer l'innocence du capitaine général, ils bondirent comme si un coup violent les avait réveillés. Veerle et sa mère repoussèrent les échevins loin d'Artevelde et se jetèrent à son cou en s'y suspendant comme paralysées par la joie et l'émotion. Liévin, debout à côté du capitaine général, versait des larmes de joie. Quant à Ghelnoot, il était, pour ainsi dire, fou de joie ; il courait autour de la prison en poussant des cris de jubilation et de triomphe dont la puissance dominait tout autre bruit.

Ces transports de joie continuaient encore, lorsqu'on entendit soudain des centaines de voix retentir devant la porte

de la prison. Le peuple avait repoussé la garde du *steen*, et, comme un irrésistible torrent, s'était précipité à l'intérieur de la prison en criant :

— Nous voulons maître Jacques, notre capitaine général ! Vive Artevelde ! Maître Jacques ! maître Jacques !

Enfin un gros de gens des métiers força le geôlier à ouvrir la porte de la pièce où se trouvait Artevelde, et une nuée d'hommes, Liévin Comyne en tête, y pénétrèrent en poussant des cris enthousiastes. Ni ordres ni prières n'avaient d'empire sur ces compagnons ; ils devaient et voulaient avoir le capitaine général; car ils avaient juré dans la rue qu'ils l'amèneraient avec eux. Bien qu'Artevelde s'excusât et suppliât, il ne pût résister à la douce violence que lui faisait le peuple et fut conduit hors de la prison avec tous les échevins (1).

Ghelnoot et Liévin s'étaient chargés de conduire sur-le-champ les femmes à leur demeure.

Devant le *steen* de Gérard le Diable et dans toutes les rues avoisinantes, aussi loin que pouvait porter le regard, la foule pressée poussait des cris de triomphe. Cent étendards et drapeaux déployaient les insignes des *gilles* au-dessus de cette mer de têtes ; les toits, les fenêtres, les seuils, tout était chargé de gens du peuple en liesse.

Artevelde, la physionomie calme, s'avança, au bras du premier échevin, au milieu du torrent qui, de toutes les rues, se précipitait au-devant de lui et couvrait la ville entière des bruyants éclats de sa joie.

Bientôt le capitaine général atteignit sa demeure et y entra avec quelques amis.

(1) On va chercher le capitaine de Saint-Jean (Artevelde) ; on lui prête publiquement, et avec acclamation, un nouveau serment de fidélité et son pouvoir est rétabli dans toute sa force première. » LE GLAY, t. II, p. 465.

L'affluence populaire, les acclamations, les chants, se prolongèrent bien avant dans la nuit.

Ce jour-là, on ne prononça pas un seul mot contre Artevelde. Où donc étaient passés les calomniateurs et les jaloux?

Que devient la lâche envie quand elle reconnaît son impuissance? Comme le serpent, elle rampe dans l'ombre jusqu'à ce qu'un nouveau poison remplisse ses dents venimeuses.

XIII

La sentence des échevins, par laquelle messire Van Steenbeke et quatre-vingts d'entre les principaux léliards étaient bannis pour cinquante ans du pays de Flandre, fut immédiatement mise à exécution; Artevelde fut réintégré comme capitaine général dans son ancienne dignité et reprit les mêmes pouvoirs. Acclamé par la population de toute la Flandre, il se vit, par un retour du sort, investi d'une influence et d'une autorité auxquelles on ne pouvait plus assigner de limites. Il lui eût été facile en ce moment de faire punir ses perfides envieux et ses vils calomniateurs, qui n'étaient pas moins les ennemis de leur pays que de lui-même; mais il n'était pas dans son caractère de recourir à la force, aussi longtemps qu'il conservait l'espoir d'atteindre son but par une voie plus douce. Bien qu'il sût parfaitement la part que certains de ses envieux et de ses ennemis avaient prise à la révolte des léliards, il n'en laissa néanmoins rien voir dans le conseil des échevins, parce qu'il s'attendait à ce

que la chute de messire Van Steenbeke leur inspirerait assez de crainte pour les ramener à de meilleurs sentiments. Sa bonté l'aveuglait au point de lui faire croire que l'envie est une passion qui peut s'éteindre dans le cœur où elle a une fois pris racine; — que la calomnie peut être vaincue par la générosité et la vertu; — tandis que ce sont précisément la vertu, la générosité et la grandeur qui, seules, font surgir l'envie et la calomnie !

S'oubliant encore une fois lui-même pour travailler exclusivement au salut de sa patrie, il se mit à rechercher les moyens de diminuer sa propre puissance et de donner à la Flandre une organisation qui fondât enfin son existence sur des bases solides.

Il proposa de partager le pays en trois fédérations inséparables, à la tête de chacune desquelles serait placé un capitaine général investi de la même autorité qui lui était reconnue à lui-même à Gand. Bruges commanderait aux contrées nommées le Franc, l'Est, l'Ouest, le Nord, et aux communes qui en dépendent. Tout le quartier de l'Ouest avec le quartier de la Lys se trouverait sous le commandement d'Ypres, tandis que les quatre Métiers, le pays de Waes, Audenaerde et Courtrai seraient compris dans le territoire de la ville de Gand (1). Rien d'important, quant aux affaires communes du pays, ne pourrait être entrepris désormais sans l'assentiment des trois districts de la Flandre, de telle sorte néanmoins que, si deux d'entre eux décidaient en un sens, la troisième devrait se soumettre à cette décision, bien qu'elle fût contraire à son opinion particulière. En cas de guerre, chaque commune suivrait l'étendard de son district, dont le gouvernement resterait, d'ailleurs, responsable de l'exécution des lois, comme aussi il devrait fournir

(1) *Chronique de Despars*, t. II, p. 369.

le nombre d'hommes fixé et tout ce qui est nécessaire au service militaire. A la suite de cette organisation, les communes et les diverses parties du pays continueraient cependant de jouir de l'entière liberté de se gouverner d'après leurs privilèges et leurs usages propres, sans que les trois villes principales puissent jamais limiter cette liberté, sinon en temps de grand péril.

Cette proposition fut accueillie dans tout le pays avec une grande joie, et la Flandre se constitua ainsi en confédération. Bruges et Ypres reconnurent Artevelde comme chef suprême et le chargèrent de nommer lui-même les capitaines généraux des deux autres districts. Il choisit pour Bruges, Gilles Van Coudenbrouck, homme plein de sagesse et de modération, et, pour Ypres, le brave chevalier messire Jean Van Houtkerke (1).

Le magistrat de Gand ne subit pas d'autres changements que la nomination comme échevins de deux capitaines de paroisse, Pierre Van den Hovene et Guillaume Van Huse, lesquels furent remplacés comme capitaines de Saint-Michel et de Saint-Martin-Ackerghem, par Joseph Apare et Pierre Van Caudenhove (2).

Sur ces entrefaites, le comte Louis de Nevers revint en Flandre et s'y vit, comme de coutume, accueilli avec respect et joyeusement acclamé. De toutes parts, on fit des efforts pour le détacher du parti du roi de France et le rétablir dans la paisible jouissance de sa légitime autorité; mais, quelque peine qu'on se donnât pour arriver à ce résultat, tout fut inutile. Aussi bien, que pouvait-on espérer de Louis, depuis si longtemps égaré? N'avait-il pas laissé le roi de France attaquer sa propre sœur, Marguerite de Bretagne, la persé-

(1) *Chronique de Despars*, t. II, p. 366.
(2) *Comptes de la ville de Gand*, ann. 1342-43.

cuter, la précipiter dans d'affreux malheurs, sans oser ou sans vouloir lui venir en aide? n'avait-il pas méconnu la voix du sang, au bénéfice de la France? On pouvait croire que, si le prince restait si aveuglément attaché à Philippe de Valois, c'était uniquement par crainte de perdre ses comtés de Rethel et de Nevers, qui étaient situés en France; mais l'âme de Louis était trop noble pour se laisser guider par l'intérêt personnel. La véritable cause était que, depuis son enfance, il avait été nourri, à la cour de France, dans la pensée que la liberté du peuple était un but coupable à poursuivre, et que tout chevalier était tenu devant Dieu de combattre de toutes ses forces l'élévation des communes, comme une révolte contre la civilisation et contre le droit. Il avait, d'ailleurs, épousé la fille d'un roi de France, et cette circonstance contribua probablement à le faire persévérer avec obstination dans sa manière de voir antiflamande.

Pendant qu'Artevelde était capitaine général, le comte Louis s'était rendu maintes fois en Flandre, sans que jamais les habitants ni les magistrats lui eussent refusé l'hommage qui lui était dû; mais jamais il n'avait pu réussir dans ses exigences au profit de la France; il trouvait les communes si fermes et si inflexibles sur ce point, elles écartaient ses demandes avec tant de froideur, que, chaque fois, après un court séjour, il retournait en France sans avoir abouti. Plus d'une fois, Artevelde s'était rendu auprès de lui et avait eu recours à toute son éloquence pour faire comprendre au prince combien il serait puissant et aimé en Flandre s'il voulait accepter loyalement pour lui-même l'alliance avec l'Angleterre; il le supplia à différentes reprises de rendre à la Flandre son souverain légitime et lui promit, le cas échéant, de mettre toute son influence au service du prince; mais Louis resta inébranlable dans son attachement à Philippe de Valois. Il reconnut souvent, il est vrai, qu'Artevelde

était doué d'une force d'âme extraordinaire et que, pour un bourgeois, il possédait une science étonnante des affaires d'Etat; il voyait bien que le système du Sage Homme l'eût porté au comble de la puissance et de la richesse; mais tout cela ne suffisait pas pour le détacher des intérêts de la France. Il resta dévoué à l'étranger et déclara enfin qu'il préférerait renoncer à l'héritage de ses pères plutôt que de s'allier avec les ennemis du roi de France.

Après l'éclatante restauration de l'autorité et de l'influence d'Artevelde, les léliards et autres mécontents ne virent plus de moyen de combattre ouvertement le capitaine général. Beaucoup d'entre eux renoncèrent complétement à la lutte et finirent par se ranger peu à peu dans les rangs des amis de la prospérité et de l'indépendance de la Flandre; les autres se tinrent à l'ombre et dévorèrent leur ressentiment, en attendant que les événements leur donnassent l'occasion d'attaquer le capitaine général ouvertement avec quelque espoir de succès. Pendant ce temps, la calomnie ne cessait de mettre tout en œuvre contre Artevelde pour le compromettre comme homme et comme politique; mais ces tentatives étaient si visiblement empreintes du cachet de la peur et de la mauvaise foi, que, pour le moment, elles ne portèrent que de légères atteintes à l'influence du capitaine général.

Le découragement des mauvaises passions donna à la Flandre un long repos, durant lequel le développement de l'industrie et du commerce dépassa, pour ainsi dire, les limites du possible, et le plus grand bien-être se répandit jusque dans la plus humble chaumière de paysan (1).

Sans qu'on pût deviner quelle main cachée avait jeté de

(1) « Artevelde avoist assez bien et heureusement gouverné le pays de Flandre, lequel florissoit en toute sorte de commerce et de marchandyse et semblablement en toutes richesses et prospérité. » *Recherches sur la noblesse de Flandre*, Douai, 1630.

nouveau dans le peuple le brandon de la rivalité industrielle, une effrayante fermentation s'empara tout à coup des esprits dans différentes parties de la Flandre, à propos de la question restée indécise du tissage des draps, dont les grandes villes voulaient conserver le monopole (1).

Ainsi les habitants de Poperinghe avaient établi un grand nombre de métiers pour imiter le célèbre drap fin d'Ypres, et y avaient si bien réussi, qu'en peu de temps ils eussent peut-être surpassé les ouvriers yprois pour la perfection du travail. Le banc des échevins de la ville d'Ypres ordonna aux Poperinghois de respecter leurs priviléges et de détruire les nouveaux métiers; mais, sans égard à cette injonction, les bourgeois de Poperinghe coururent aux armes et se montrèrent prêts à défendre leur industrie contre toute entreprise violente. Sur ce, le banc des échevins d'Ypres fit marcher Poperinghe le capitaine général, messire Jean Van Houtkerke, avec une grande armée. Après quelques escarmouches sanglantes, les gens des deux villes rivales en vinrent aux mains dans un combat acharné. Le capitaine des Poperinghois fut tué avec un grand nombre des siens, et des troupes entières de prisonniers furent emmenées à Ypres. De plus, Langemark, Reninghelst et le château de Reninghe furent saccagés et incendiés par les Yprois (2)

Dans d'autres villes, de déplorables effusions résultèrent

(1) « Depuis un certain temps, le commerce et la fabrication des draps excitaient une rivalité séditieuse entre les principales villes du comté et celles d'un second ordre. » Ed. Le Glay, *Histoire des comtes de Flandre*, t. II, p. 463.

(2) « Anno Domini 1344, parce que ceux de Poperinghe faisoient du drap pareil au drap d'Ypres, ceux d'Ypres prirent un capitaine, et celui-ci alla avec une armée à Poperinghe... on s'y battit chaudement; Jacques Bels y fut lué et un grand nombre de Poperinghois furent faits prisonniers. » *Chronique de Jean de Dixmude*, Ypres 1839, p. 220.

aussi de ce sujet de dissension, qui continuait à maintenir dans toute la Flandre une sorte d'hostilité permanente entre les grandes et les petites communes. Les ennemis du capitaine général virent dans ces difficultés un moyen de l'attaquer d'une façon détournée, et se mirent à attiser partout un feu qui, selon leur espoir, devait bientôt éclater en une véritable guerre civile.

Artevelde réussit à faire comprendre à quelques villes leurs priviléges d'une façon plus large, et en même temps à inspirer aux communes secondaires le respect des priviléges existants; si bien que, pour le moment, si ce menaçant orage ne fut pas entièrement détourné, il fut néanmoins grandement apaisé. Cette circonstance rejeta pour quelque temps dans l'ombre les lèliards et les ennemis du Sage Homme.

Gérard Denis, rendu impuissant contre Artevelde par la décision du banc des échevins, et forcé de reconnaître au fond de son cœur qu'il lui faudrait peut-être renoncer pour longtemps à assouvir la soif de vengeance qui le dévorait, sur le terrain politique, était tombé dans le gouffre sans fond de l'envie. La flamme de la jalousie dévorait son cœur, consumait sa chair; il maigrit, ses yeux s'enfoncèrent dans leur orbite, une teinte jaune se répandit sur son visage, un sourire persistant et plein d'amertume contracta ses lèvres, tandis que sa voix prenait un ton aigre et sec.

Le chef-doyen quittait très-rarement sa demeure; durant des jours entiers, il restait assis auprès de la cheminée, la tête dans les mains, muet, le regard fixé dans les cendres, et cherchant quelque soulagement dans les plus sombres rêves de vengeance. S'il sortait parfois dans la rue, c'était pour tramer avec Muggelyn, et d'autres instruments secrets de sa haine, quelque machination contre le capitaine général et pour ourdir contre lui de viles calomnies.

Denis était d'une brusquerie extrême envers son fils Lié-

vin quand il lui adressait la parole, ce qui n'arrivait plus que très-rarement; et comme il repoussait brutalement le pauvre jeune homme chaque fois qu'il s'efforçait de le consoler, celui-ci finit par être saisi d'une sorte de crainte et se résigna à gémir en silence sur les souffrances de son père, desquelles il ne pouvait méconnaître la véritable cause. Il s'établit ainsi entre le père et le fils un muet éloignement, et ils vivaient dans la même demeure comme s'ils fussent devenus étrangers l'un à l'autre.

Une autre cause de chagrin assombrissait le front de Liévin. Veerle, durant la captivité de son père, avait supporté les angoisses et les inquiétudes continuelles avec une apparente force d'âme ; mais, après la délivrance d'Artevelde, elle était tombée plus qu'auparavant dans un état de langueur et d'affaissement tel, que, sur les instantes prières de sa tante et avec le consentement de Liévin lui-même, elle s'était retirée pour quelques mois au grand Béguinage, pour essayer si, en servant Dieu loin du monde, le repos et le calme dont on jouissait dans ce séjour ne lui rendraient pas sa santé perdue (1).

Liévin ne pouvait plus visiter sa bien-aimée Veerle qu'une fois par semaine, le dimanche, lorsqu'il allait passer l'après-dînée au Béguinage avec dame Artevelde ou le capitaine général. Parfois, quand il ne pouvait résister à la passion qui le poussait à se rapprocher de sa bien-aimée, il se rendait au Béguinage pour y entendre la messe. Il lui était permis ainsi de jeter un rapide regard sur Veerle, qui, la tête penchée, priait au fond de l'église, au milieu des autres béguines, et, à la fin de la messe, au moment où

(1) Les béguines ne s'engagent que pour un temps limité et peuvent quitter l'établissement pour rentrer dans le monde. Voir sur le béguinage qui a conservé jusqu'aujourd'hui son organisation la *Description de Gand*, par Steyaert, p. 69.

elle sortait, de surprendre un doux sourire sur ses lèvres.

Une après-dinée, au moment où Liévin allait sortir, selon sa coutume, pour aller errer et rêver au bord du bas Escaut, la porte de la rue s'ouvrit avec violence et son père apparut dans la chambre, le visage décomposé par la fureur. Il ferma les deux portes de la pièce, et, les yeux étincelants, marcha vers Liévin en le menaçant du poing :

— Ah ! dit-il, il est donc vrai que j'ai réchauffé un serpent dans mon sein ! C'est de mon propre fils que je devais recevoir le coup de mort. Si le chagrin me consume, si une tombe béante s'ouvre sous mes pieds, il fallait que ce fût toi, toi qui allumasses cette flamme dévorante dans mon sein, toi qui ouvrisses cette tombe devant moi ! Mais toi, du moins, ma vengeance peut t'atteindre et t'écraser ;... jusque sur mon lit de mort, ma bouche conservera assez de force pour maudire un fils dénaturé !...

Liévin bondit épouvanté de son siége et, tout tremblant, se rejeta en arrière. Les traits convulsivement crispés de son père ne le faisaient pas moins frémir que la terrible menace qui venait de frapper son oreille comme un coup de foudre. Il leva vers Denis des mains suppliantes et dit :

— O mon père ! on vous a trompé assurément ; je n'ai jamais rien fait qui justifie votre colère. Grâce ! grâce ! écoutez-moi avant de continuer !

— Hypocrite vipère ! reprit le chef-doyen, capable de vendre secrètement au tyran la tête de ton père, capable de le conduire à l'échafaud et de donner son sang en pâture à ses ennemis !

— Arrêtez ! arrêtez ! s'écria Liévin. Ce que vous dites est odieux. Même mon père n'a pas le droit de me faire un outrage aussi sanglant ! Celui qui vous a dit de telles choses est un misérable calomniateur !

A ces mots, Liévin avait relevé la tête. L'excès même de

l'injustice de son père l'avait tiré de son anxiété; il prit une attitude plus décidée et s'avança avec résolution vers son père en disant :

— Eh bien, si je suis coupable, condamnez-moi; mais auparavant dites-moi plus clairement de quel crime je me suis rendu coupable envers vous, et, si je puis vous prouver que l'on vous a induit en erreur, vous serez assez juste, je l'espère, pour lever la malédiction que vous venez de faire peser sur ma tête.

— Ah! ah! s'écria Denis, parce que ton père est malheureux et qu'il souffre, tu oses lui parler avec insolence et lui donner des leçons; mais nous allons voir, fils dénaturé! ce que tu peux dire pour te défendre de la plus infâme trahison. Connais-tu Jean Sporrelynck?

— Je le connais; il était mon ami avant qu'il se laissât entraîner dans une mauvaise voie.

— C'est suivre une mauvaise voie que m'aimer, n'est-ce pas? s'écria le chef-doyen avec un redoublement de colère. Me combattre et seconder le tyran, voilà la vertu selon toi! Me trahir et me vendre, comme tu l'as fait, c'est de l'héroïsme, c'est de l'amour de la patrie! Il y a longtemps déjà que cela s'est passé, et tu as pu te taire et dissimuler jusqu'aujourd'hui! Un hasard tout particulier devait me révéler ta perfidie! C'est donc toi qui as donné connaissance de notre projet au capitaine général, au moment où nous allions délivrer le peuple d'une odieuse servitude? Et tu as probablement dit aussi que ton père était le principal chef de la révolte? tu l'as trahi et l'as livré aux mains de son ennemi mortel; et lui, il m'a fait grâce... jusqu'à ce qu'il lui plaise de faire rouler ma tête sur l'échafaud!... Ah! cette pensée me brise le cœur et fait bouillonner mon sang dans mes veines! Quelle peine serait assez grande pour te faire

expier ton parricide? La mort? Non, la mort seule serait trop douce; tu as mérité ma malédiction!

Ah! au nom de Dieu, mon père, écoutez-moi! s'écria Liévin en l'interrompant. C'est vrai, j'ai surpris par hasard le secret de la conspiration dans la bouche de Jean Sporrelynck, et je l'ai révélé à maître Ghelnoot Van Lens, afin qu'il prit des mesures pour déjouer l'attentat projeté contre Artevelde et contre le salut de la Flandre; mais jamais le nom de mon père n'est tombé de mes lèvres, de façon à lui nuire. J'ai beaucoup entendu et vu, j'ai beaucoup souffert et enduré, et cependant je ne me suis jamais plaint de mon père ni à maître Artevelde, ni à Veerle, ni à qui que ce soit. Quelque effort que je fasse pour détourner mon attention de vos actes, je suis convaincu que vous vous égarez. Mais il ne m'appartient pas de juger mon père; je respecte son erreur. Mais que je prête les mains à la ruine de ma patrie! que je ne protége pas, lorsque je le puis, le héros dont tout le monde admire la grandeur et dont la généreuse bonté me remplit d'admiration! — je ne puis renier à ce point l'âme que Dieu m'a donnée. J'ai révélé la conspiration au capitaine de Saint-Nicolas, et je crois par là avoir rempli un devoir sacré; — mais vous, mon père, je vous ai toujours défendu, chaque fois qu'un soupçon s'est élevé contre vous. Pour de tels actes, bien qu'ils soient peut-être en opposition avec vos idées, vous ne pouvez cependant m'accabler de la terrible punition dont vous me menacez. C'est Dieu qui est le juge suprême; il casserait votre injuste arrêt!

Pendant que Liévin parlait ainsi d'un ton digne mais respectueux, le chef-doyen parcourait rapidement la chambre en tout sens et en murmurant, comme un homme qui veut échapper à une conviction qui lui pèse. Il se sentait profondément blessé par le langage calme de son fils, qui ne lui donnait pas l'occasion, comme il l'avait désiré, d'éclater en

reproches sanglants et en imprécations, et qui élevait vraiment Liévin au-dessus de son père, autant que la saine raison l'est au-dessus de la passion aveugle.

Après avoir parcouru la chambre pendant quelque temps sans mot dire, Gérard Denis s'arrêta devant son fils et lui dit d'un tout autre ton :

— Eh bien, la trahison est consommée, et, au besoin, je pourrais oublier cette mauvaise action; mais notre situation réciproque ne peut se prolonger telle qu'elle est. Mes amis me fuient et me craignent; je perds toute considération et toute influence, parce qu'on me soupçonne d'être disposé à me réconcilier avec Artevelde par ton intermédiaire...

— Ah! combien je remercierais Dieu si ce soupçon pouvait être fondé! s'écria Liévin avec élan.

— Moi, me réconcilier avec Artevelde! dit avec une amère ironie le chef-doyen, avec lui qui m'a dépouillé de mon droit, avec lui qui me tient courbé sous le poids de son orgueil ? J'arracherais plutôt mon cœur de ma poitrine pour le broyer sous mes pieds. Non, non, la lutte que j'ai engagée contre le tyran n'est pas terminée. Aussi longtemps qu'une goutte de sang me restera dans les veines, je saurai et je sentirai que je vis! La roue capricieuse du sort m'a donné le dessous; mais cette roue tourne toujours, et maintefois elle ramène en haut le plus faible. Qu'il craigne ce revirement! Il ressentira alors l'amertume du fiel qui depuis des années s'accumule dans ma poitrine; il rampera à mes pieds, demandera grâce en vain pour lui-même, pour tout ce qui lui est cher, pour tous ceux qui osaient l'estimer et l'aimer. J'anéantirai sa race, je ferai disparaître son nom de ce monde, ou plutôt je le livrerai à l'histoire chargé d'une infamie et d'un opprobre éternels... et, dût ma vengeance être assouvie dans un bain de sang, je serai impitoyable et

promènerai le glaive, comme une faux sanglante, sur la Flandre entière...

Liévin mit sa main tremblante sur la bouche de son père et coupa court aux imprécations de sa vengeance.

— Ah! ayez pitié de moi ! dit-il d'une voix suppliante; vos paroles me percent le cœur et me jettent dans une mortelle anxiété. Est-ce bien, mon père, vous qui parlez ainsi ? N'est-ce pas un mauvais esprit qui s'est placé entre nous deux et remplit cette chambre d'horribles blasphèmes ? Voyez, je tremble, je frémis, comme si votre voix avait évoqué sous mes yeux un démon du fond de l'abime. Ayez pitié de moi, ô mon père! laissez-moi croire que l'égarement vous a inspiré ce langage insensé; n'arrachez pas si cruellement de de mon pauvre cœur brisé le dernier sentiment d'affection! Je vous en supplie, délivrez-moi de l'affreuse pensée qui me torture! rétractez ce que vous avez dit!

— Rétracter? répéta Denis d'une voix sombre. Non, il n'y a pas place pour nous deux sur la terre : lui ou moi devons disparaître ! Tu sembles étonné de mon juste désir de vengeance ? Si tu savais ce que je souffre depuis des années, si tu sentais la cruelle morsure du ver qui ronge mon cœur, si le feu de l'enfer dévorait aussi ton cerveau, ô fils barbare, tu maudirais l'odieux tyran qui opprima ton malheureux père et le fait mourir. Toi aussi tu demanderais au ciel de voir couler son sang odieux, comme un sacrifice expiatoire pour le mal qu'il a fait à moi, à ses frères, à la patrie, — mais tu es aveugle, tu adores mon assassin..... Ah! tu pleures, Liévin, tu te repens de ton monstrueux attachement au plus infâme de tous les hommes...

— Hélas ! hélas ! où en suis-je venu ! dit en soupirant Liévin dont les yeux se remplirent de larmes. O mon père! pourquoi m'avoir forcé par la violence à vous juger ? pourquoi avoir ouvert votre cœur sous mes yeux ? Maintenant je

ne puis même plus, par une illusion volontaire, vous chercher une excuse. Faut-il donc que je remplisse le plus pénible de tous les devoirs? A cette heure solennelle, vous dirai-je la vérité?

— Vérité ou mensonge, parle, je te l'ordonne! s'écria Denis d'une voix provocante.

— Puisse Dieu envoyer dans votre âme un rayon de lumière! reprit Liévin ; puissiez-vous écouter patiemment ma parole hardie, mais respectueuse, et peut-être le calme reviendrait-il dans votre cœur torturé et le doux sentiment de l'amour filial dans le mien! Vous nourrissez contre maître Artevelde une haine ardente, vous vous en vantez. Cette passion, toujours coupable, peut trouver quelque excuse devant Dieu et devant l'humanité, quand l'insigne perversité de celui qui en est l'objet l'a fait naître et continue de l'alimenter, mais dites-moi donc, quel mal le capitaine-général vous a jamais fait? Son premier acte n'a-t-il pas été de vous rappeler de l'exil? Il sait que depuis cette époque, vous lui êtes hostile; il n'ignore pas que vous avez fait de sa chute le but de votre vie. Et cependant, — reconnaissez-le loyalement, mon père, — quand il lui est arrivé de punir, il vous a toujours épargné, — il vous a épargné quoiqu'il sût que vous ne cessiez de travailler à sa ruine. Et, pendant que vous le blâmiez, pendant que vous maudissiez son nom, jamais n'est venue sur ses lèvres une parole contre vous, ni même une plainte sur votre injustice. C'est par amour pour votre patrie que vous le haïssez, dites-vous? Qu'était la Flandre, lorsque sa main de géant l'a retirée de l'abîme de l'humiliation et de la misère? La famine moissonnait sans pitié nos frères épuisés; nous étions les esclaves abattus et découragés de l'étranger; le commerce, l'industrie, le bien-être, tous les dons départis par Dieu à notre généreux sol avaient été anéantis par l'injustice et l'oppression. Et main-

tenant la Flandre l'emporte en puissance, en liberté et en richesse sur tous les pays qui l'entourent; maintenant le linceul de plomb de l'influence française est à jamais soulevé et rejeté; l'abondance règne sur notre sol, et les nations de la terre vantent notre patrie comme le foyer de la civilisation et de la grandeur du peuple ! C'est là l'œuvre magnifique du Sage Homme;— et vous le haïriez au nom de la patrie elle-même? Ne craignez-vous donc pas, mon père, que des passions moins nobles ne se soient, sans que vous le sachiez, emparées de votre cœur? Je ne puis poursuivre; le respect me retient; mais croyez-moi, mon père, votre haine est sans motifs. Il y a quelque chose qui vous aveugle; peut-être est-ce un sentiment dont vous n'oseriez vous-même prononcer le nom sans rougir. Vous souffrez, dites-vous? Ah ! vous ne souffrez pas seul ! Si vous pouviez voir les tortures qui depuis si longtemps déchirent mon cœur; si vous pouviez mesurer l'immensité de la douleur que me cause l'égarement dans lequel vous persistez !... La vie sera-t-elle donc pour nous abreuvée, jusqu'à la fin, de fiel et d'amertume, alors qu'une seule parole de vous peut nous donner l'affection, le bonheur et la paix? Écoutez ma voix, mon père, sanctifiez votre âme par la pure flamme de la fraternité; chassez de votre cœur ces passions sans nom; permettez à votre fils d'être le lien d'une solennelle réconciliation entre vous et le Sage Homme. Allez à maître Artevelde, demandez-lui son amitié, il vous recevra les bras ouverts, comme un frère qui revient à lui !...

Gérard Denis, le visage sombre et contracté, avait écouté l'allocution de son fils. Cependant, à la fin, il avait donné à ses traits une expression affectée de calme, et il feignait de se laisser ramener à des sentiments plus modérés. Cependant jamais la haine et la colère n'avaient plus violemment embrasé son cœur. Dans le sinistre sourire qui contractait ses

lèvres, on pouvait voir le précurseur d'un redoublement de perversité. Il avait sans doute trouvé le moyen de punir cruellement son fils. Il alla à lui, lui prit la main avec une feinte affection, et dit d'une voix expressive :

— C'est vrai, Liévin, ce que la passion me faisait dire tout à l'heure, ne venait pas du cœur ; tes paroles toutes peu fondées et tout exagérées qu'elles sont, m'ont frappé. Tu ne connais pas bien ton père ; je me laisse facilement emporter, mais je suis incapable de pousser jusqu'aux mêmes limites, ma juste vengeance ; et, s'il arrivait que je triomphasse de mes ennemis, je serais assez généreux pour pardonner et oublier le mal qu'ils m'ont fait. Ce qui parfois m'entraîne en paroles hors des bornes de la modération, ce n'est pas un sentiment d'intérêt personnel, c'est l'indignation que m'inspirent les railleries dont tu es l'objet dans la maison même de ceux pour la prospérité desquels tu sacrifies tout, jusqu'à l'honneur et à la vie de ton père ! Tu ne m'as pas cru, quand je te disais que maître Ghelnoot Van Lens et Veerle étaient d'accord pour te faire servir de manteau à leurs coupables relations...

— Grâce ! grâce ! mon père, s'écria Liévin d'une voix altérée par la douleur et l'effroi. Ne brisez pas cette dernière fibre dans mon cœur ! laissez-moi fuir... ne me parlez plus ; vous me condamneriez au plus grand des forfaits ; je haïrais mon père, et je serais maudit par Dieu lui-même...

— Eh bien, dit Denis avec un sang-froid triomphant, sors et calme tes sens agités. Je ne veux pas t'en empêcher, car je sais parfaitement que dans très-peu de temps tu avoueras toi-même que maître Ghelnoot et Veerle te trompent outrageusement...

Liévin n'avait pas attendu la fin de ces paroles pour s'enfuir hors de la maison.

Il erra pendant quelque temps, comme pourchassé, dans

les rues, jusqu'à ce qu'enfin, sans le savoir, il se trouvât près du moulin à eau, et, les coudes appuyés sur la balustrade de pierre, il se mit à regarder distraitement l'éternel tourbillonnement des flots.

Plongé dans une sorte de sommeil de l'esprit, il resta une demi-heure environ, absorbé dans la contemplation de son malheureux sort, jusqu'à ce que la fatigue du cerveau le rendit incapable de rêver et le ramenât, plus calme, à la triste réalité. Il s'éloigna du bas Escaut et remonta la rue de Brabant.

Près du *steen* de Papeghem, il rencontra maître Ghelnoot Van Lens qui l'attira mystérieusement à l'écart. Il mit la main dans sa poche et, en tirant un parchemin, il le mit sous les yeux du jeune homme en lui demandant :

— Regarde bien cet écrit, Liévin. Le reconnais-tu?

— Il me semble être de la main du capitaine général, répondit Liévin; cependant il y a quelque chose d'extraordinaire que je ne puis préciser; peut-être l'écriture est-elle imitée!

— Peut-être? Mais regarde attentivement ces lettres; le capitaine général n'écrit assurément pas ainsi.

— En effet, dit Liévin, cette écriture est contrefaite; j'en suis tout-à-fait convaincu maintenant, et le sceau lui-même n'est pas une véritable empreinte; il est imité à la main.

— Eh bien, lis ce que cet écrit contient, Liévin.

Le jeune Denis lut et dit ensuite avec étonnement :

— Un ordre de maître Artevelde qui vous appelle sur-le-champ à Furnes et vous prie de garder le plus profond secret sur votre départ! Qu'est-ce qui peut être caché là-dessous ?

— Ah! toujours la même chose, Liévin, l'intrigue et la perversité. Je m'imagine qu'on a dressé une embuscade en quelque endroit de la route, pour m'assaillir à l'improviste

et me tuer, si c'est possible. On veut régler avec moi de cette façon le compte de l'insurrection avortée! Tu le vois, on me fait remettre cet ordre dans l'après-dînée, pour que je doive voyager la nuit, et on me demande le secret sur mon départ, afin que personne ne puisse soupçonner que des Gantois m'ont attaqué.

— Vous n'irez pas à Furnes, n'est-ce pas? demanda Liévin.

— C'est-à-dire, dit Ghelnoot en riant, je suis en train, depuis une demi-heure, de chercher un moyen de prendre les loups eux-mêmes au piége. C'est cependant un peu loin. Je vais parler de l'affaire à maître Maes Van Vaernewyck. Il me conseillera ce que j'ai à faire. En attendant, ne parle pas de cela; et, si tu ne me trouves pas à la maison ce soir, à huit heures, pense que je suis allé à la chasse à Furnes. Au revoir, je n'ai pas de temps à perdre, autrement il serait trop tard.

Liévin demeura encore un instant à la même place; mais il oublia bientôt ce que Ghelnoot lui avait dit, pour s'abandonner au vif chagrin et à la profonde terreur qui s'étaient emparés de lui depuis les anathèmes de son père. Poursuivi par les pensées les plus cruelles, il erra à pas lents par toute la ville, s'arrêtant çà et là sur les ponts pour voir couler l'eau, et se trouva vers le soir devant la porte du grand Béguinage, sans savoir comment il y était venu. La cloche de la tour sonnait pour le salut du soir, et un grand nombre de bourgeois et de femmes du voisinage entraient dans l'enceinte pour assister à l'office. A l'intérieur, sur la place, on voyait dans la demi-obscurité les béguines sortir de leurs demeures et se diriger vers l'église.

Liévin resta quelque temps immobile devant la porte, suivant du regard chaque béguine, tandis que son cœur battait vivement dans sa poitrine oppressée. Poussé par un irrésistible désir de voir Veerle et de trouver dans la con-

templation de sa bien-aimée soulagement et consolation, il entra enfin d'un pas hésitant dans l'enceinte et gagna l'église, où le salut était déjà commencé.

L'intérieur du temple était mystérieux, effrayant même, à cette heure. L'autel seul était éclairé par quelques cierges; mais dans la nef et les bas-côtés régnait une obscurité où l'on ne pouvait distinguer que des formes douteuses. Le long des deux murs se trouvaient les béguines, semblables à des statues, immobiles, muettes, disposées en rangs. Leur costume noir se fondait dans les ténèbres et échappait à l'œil, tandis que leur coiffure blanche restait seule visible, et semblait suspendue en l'air sans soutien. Cette coiffure formait, par ses plis saillants devant le visage, une impénétrable enveloppe, qui laissait difficilement deviner qu'une tête humaine y fût enfermée. Un imposant silence régnait dans l'église; seulement, de temps en temps, on entendait la voix murmurante du prêtre devant l'autel, ou une toux lointaine qui retentissait dans les ténèbres comme le croassement d'un oiseau de nuit.

Liévin, qui avait bien assisté le jour, mais jamais le soir, à l'office dans l'église du Béguinage, ne put s'empêcher de frissonner en apercevant cette réunion qui ressemblait à une assemblée de fantômes; et cependant l'émotion même que lui causait ce spectacle, détournait sans cesse ses yeux de l'autel, et il s'efforçait de percer du regard les coiffes, pour découvrir, si c'était possible, le pâle et doux visage de Veerle sous l'une d'elles. Chaque fois il détournait les yeux en frémissant, et il finit par être saisi d'une inexprimable inquiétude. Égaré par son imagination surexcitée, son œil donnait des formes à ce qu'il ne voyait pas; il s'imaginait distinguer sous les coiffes des crânes grimaçants, et, attribuant à ceux-ci un corps, il découvrait dans les ténèbres une foule de cadavres décharnés. Par degrés, il finit par

s'enfoncer tout à fait dans ce songe lugubre, se crut transporté dans le royaume des morts, et sentit sa poitrine se contracter, son cœur se serrer. S'il entendait çà et là une chaise qui craquait ou une respiration devenue perceptible pour ses sens excités, il tressaillait, comme si le cliquetis d'un squelette ou le gémissement d'une âme en peine eût frappé son oreille.

Tout à coup une mélodie céleste descendit d'en haut et se répandit dans le temple en accents lents et prolongés. C'étaient des voix d'anges ou de femmes dont le chant ravissant montait et s'abaissait en un chœur harmonieux, comme les calmes et douces émotions d'une âme de jeune fille.

Liévin, en extase, leva la tête et chercha du regard d'où venait la ravissante mélodie; mais les chanteuses demeurèrent invisibles pour son œil avide. Seulement un seul cierge, dont la lumière était renvoyée par un réflecteur, laissait deviner que le chant venait du fond du jubé et se répandait de là, comme des nuées d'encens, à travers la nef, jusque devant l'autel.

Si, au milieu du morne silence qui régnait peu auparavant, Liévin s'était cru transporté dans les demeures souterraines, en ce moment, son imagination impressionnable avait toute raison de lui faire croire que le ciel s'ouvrait aux âmes dans l'attente et les saluait par un chant de délivrance. Seulement, ici une bienheureuse réalité se mêlait à l'illusion magique. La plus douce de toutes les voix, celle qui envoyait à Dieu avec le plus de force ses mélodieux accents, et faisait pleuvoir ses notes argentines, comme d'étincelantes gouttes de rosée, — cette voix faisait tressaillir son cœur d'une céleste émotion et y versait à grands flots le baume des consolations. Il ne pouvait s'y méprendre; la

principale chanteuse de l'hymne sacrée, c'était sa bien-aimée Veerle !

Pendant longtemps, le visage illuminé par un radieux sourire, il plongea le regard dans le fond de l'église pour saisir chaque note à son origine et la suivre jusqu'à ce qu'elle s'éteignit remplacée par une autre ; longtemps il écouta ainsi, sans conscience de ce qui l'entourait et rêvant une félicité céleste durant laquelle il mariait sa voix à la voix de Veerle devant le trône de Dieu, — durant laquelle la même flamme d'un éternel amour unissait son âme à l'âme de sa sœur chérie... jusqu'à ce que le chant mourût tout à coup dans un long accord et cessât de se faire entendre (1).

Le jeune homme, ravi, demeura d'abord immobile ; il espérait toujours entendre de nouveaux accords descendre du haut du jubé ; et la mélodie sacrée résonnait encore si doucement dans sa mémoire, qu'il semblait la continuer dans une douce rêverie. Bientôt il s'agenouilla devant le banc de l'autel et se mit à adresser à Dieu une fervente prière, en le remerciant de ce qu'il l'eût conduit en ce lieu pour le sauver de l'abîme de désespoir où il allait se précipiter. Maintenant il sentait son âme soulagée ; il avait retrouvé de nouvelles forces pour supporter avec résignation l'immense douleur qui l'accablait ; il avait trouvé le soulagement et la consolation dans l'élan d'effusion de l'âme de sa bien-aimée vers le Seigneur.

Le service du soir était terminé : il examina pendant

(1) Ce tableau est peint d'après nature. Le 8 janvier 1848, lorsque j'étais à Gand pour y faire les études locales que nécessitait mon œuvre, M. Ed. Michiels, littérateur de mes amis, me conduisit au grand Béguinage, où j'assistai à un salut et y vis et ressentis ce que je viens de décrire. Depuis de longs siècles, les béguines qui habitent cette retraite, portent le même costume, obéissent aux mêmes réglements et suivent les mêmes usages. Le grand Béguinage, habité aujourd'hui par plus de six cents béguines, fut fondé en 1234, par Jeanne de Constantinople et sa sœur Marguerite.

quelque temps les béguines, qui toutes ôtaient leur coiffure, lui donnaient une nouvelle forme et la replaçaient sur leurs têtes comme un long voile pendant en arrière, sans cacher leurs visages cette fois. Cela fait, elles s'approchèrent tour à tour du bénitier, auprès duquel Liévin se trouvait, et franchirent successivement la porte de l'église.

Enfin le jeune homme vit Veerle s'avancer à son tour vers lui; elle s'approcha, la rougeur de l'émotion sur le front, et lui jeta un doux et pénétrant regard en prenant de l'eau bénite.

— Ah! Veerle, que vous chantez bien! dit Liévin d'une voix émue : mon cœur bat encore d'attendrissement...

La jeune fille baissa la tête et dit d'une voix presque inintelligible :

— A dimanche, Liévin; venez un peu plus tôt.

En disant ces mots, elle sortit du temple, se repentant déjà de l'infraction qu'elle venait de commettre à la règle du béguinage, en adressant la parole à un homme, dans l'église même.

Le jeune homme la suivit du regard, aussi longtemps qu'il le pouvait; mais, dans l'obscurité complète qui s'était faite au dehors, il ne put plus découvrir que quelques ombres noires, qui disparaissaient tour à tour dans différentes directions, derrière les angles des petites maisons.

Aussitôt après la sortie de Liévin, la béguine chargée de l'office de sacristain avait fermé la porte de l'église et se préparait à aller aussi fermer la porte d'entrée du Béguinage. Elle avertit le jeune homme qu'il devait quitter l'établissement et l'accompagna jusqu'à la porte... lorsque tout à coup, à l'extrémité opposée de la place, un cri sinistre retentit, et cinq ou six béguines accoururent vers l'église en poussant des cris d'alarme. La sacristine y répondit par de plus hautes lamentations encore; car elle ne doutait pas

qu'un affreux malheur ne fût arrivé, pour que l'éternel repos qui régnait la nuit dans le Béguinage fût troublé par un tel désordre. Sans savoir quel danger pouvait menacer soit elle-même, soit ses compagnes, elle courut au-devant d'elles, suivie de Liévin. La première qui la reconnut s'écria en levant les mains au ciel :

— Que Dieu nous protége, sœur Begge! Hélas! hélas! quelle profanation! quel malheur!

— Ciel! vous me faites mourir! Qu'y a-t-il donc? demanda sœur Begge avec une anxiété croissante.

— Ah! s'écria la première, nous arrivions avec notre vieille sœur Artevelde à notre demeure, et nous allions ouvrir la porte, quand tout à coup sœur Veerle a été arrachée d'au milieu de nous et enlevée par une échelle sur le mur. Elle se défendait et poussait des cris à fendre le cœur; mais il y avait beaucoup d'hommes; l'échelle a disparu par-dessus le mur... Nous sommes accourues... Oh! pauvre malheureuse enfant... entre les mains de brigands! Que va-t-il lui arriver?

Liévin n'attendit pas la fin de ces exclamations; un cri perçant s'échappa de sa poitrine; il tira sa dague, et, saisissant de l'autre main le bras de la béguine, il s'écria vivement :

— Venez! venez! montrez-moi l'endroit... que je la délivre! Vous n'osez pas? Mon Dieu! que faire?

— Je vais avec vous, dit une autre qui prit l'avance et l'eut bientôt conduit devant le mur où s'était commis le rapt.

Liévin y trouva un grand nombre de béguines qui se lamentaient sur le sort de leur malheureuse sœur; mais il n'y avait plus trace ni de Veerle ni des ravisseurs. Tout, au delà du mur, était noir et muet comme la tombe.

Emporté par une rage fébrile et en proie au plus profond désespoir, le jeune Denis s'enfuit hors du Béguinage, cou-

rut de l'autre côté du mur et écouta attentivement s'il n'entendait aucun bruit; il chercha aussi à percer les ténèbres du regard; mais tous ses efforts furent vains. Le cœur brisé et les yeux pleins de larmes, il revint au Béguinage, où il trouva beaucoup de gens accourus du voisinage à la nouvelle de l'enlèvement.

Peu après, Ghelnoot Van Lens accourut aussi avec d'autres amis d'Artevelde. Ils se partagèrent la tâche d'explorer le Rabot, les remparts de la ville, et même la campagne. Ils ne découvrirent rien qui pût faire deviner par où on avait emmené la pauvre Veerle.

Le soleil, à son lever, trouva Liévin arrosant de ses larmes le chemin, en dehors de la *Walpoort* (1), et presque anéanti par la lassitude et le désespoir.

XIV

A l'angle de la rue *Wacistege*, au bord de la Lys, était une vieille maison appartenant à Gérard Denis et qui, depuis quelque temps, était restée inhabitée, probablement à cause de son isolement. Elle était séparée de tous côtés des autres maisons, auxquelles elle ne se trouvait rattachée, avec le terrain qui en dépendait, que par de hautes murailles d'enceinte. La Lys en baignait les murs, et durant la saison des pluies, comme le cours de la rivière était plus rapide, on

(1) Aujourd'hui la *Porte de Bruges*.

pouvait entendre jusque dans les appartements intérieurs, le grondement des flots.

Trois ou quatre jours après l'enlèvement de l'infortunée Veerle, le roi des ribauds se trouvait dans une chambre spacieuse, au premier étage de cette maison. Une petite lampe portative répandait une lueur douteuse sur la table à côté de laquelle Muggelyn était assis. Pour empêcher plus sûrement que les curieux ou les espions ne remarquassent que quelqu'un habitait cette demeure déserte, on avait tendu derrière les volets de bois des fenêtres de longs morceaux de tapis déchirés, et, bien que le temps fût assez froid, il n'y avait pas de feu dans la chambre; mais un large réchaud plein de charbons ardents, brûlait sous le manteau de la cheminée.

Dans un coin, sur le parquet nu, quelques vieux morceaux de tapis amoncelés formaient un mauvais lit de camp.

Sur la table, à côté d'une cruche de vin, d'un verre et de nombreuses pièces de monnaie, se trouvaient un grand masque noir et une dague.

Le roi des ribauds ne portait pas son costume habituel; tel qu'il était en ce moment, on l'eût difficilement reconnu au premier coup d'œil; et, à coup sûr, ce n'était pas sans motif qu'il s'était accoutré d'une façon si extraordinaire.

Dans la solitude et la nuit, tandis qu'un morne silence régnait autour de lui et sur la ville entière, Muggelyn se livrait à une étrange occupation. Il jetait sans relâche des dés, parlait et s'agitait avec autant d'animation que s'il eût eu vis-à-vis de lui un invisible partenaire. Toutefois il ne s'agissait ici de rien de surnaturel; le roi des ribauds, afin de donner à sa passion pour les dés, au moins une apparence de satisfaction, avait provoqué sa main gauche à jouer contre sa main droite; il avait donné à chacune d'elles la moitié de son argent; puis, considérant sa main droite comme lui-

même, il jouait avec une profonde préoccupation et avec colère contre sa main gauche, qui lui avait déjà gagné presque tout ce qu'il possédait.

— On a bien raison, s'écria-t-il, de dire que le diable est du côté gauche, car si tu ne hantes pas le diable, je ne le connais pas !

Tout à coup Muggelyn entendit dans la chambre un bruit singulier, pareil au pénible soupir qui s'échappe d'une poitrine oppressée. Vraisemblablement ce n'était qu'un coup de vent dans la cheminée ou le gémissement d'une fenêtre mal fermée; cependant le roi des ribauds pâlit et promena les yeux avec anxiété tout autour de la chambre. Après avoir écouté pendant quelque temps avec une grande attention, il dit en grommelant :

— C'est étonnant : depuis que j'ai rêvé que je voyais ma mère debout devant mon lit, j'ai peur des revenants et des esprits ! Il y a dans mon corps je ne sais quoi, qui se prend de soi-même à trembler quand je suis seul, vers minuit, dans une chambre obscure. J'avais bien besoin aussi d'aller parler du diable ! Mais, à parler franc, qu'est-ce que le maudit pourrait faire de moi ? Je ne vaux assurément pas la peine qu'il se dérange de son chemin pour si peu... Ce n'était rien : un hibou ou un chat peut-être qui cherche société... Eh bien, je joue quitte ou double en trois coups ! Oses-tu risquer l'affaire ? Oui ? — Attention ! je commence ! — Quatorze ! — Dix ! — Ne maudirait-on pas le jeu ? Comme l'hôte du *Cerf*, sous le beffroi, maugréerait et enragerait si je perds et me vois obligé de le payer de nouveau en monnaie de singe ! Allons, allons, ne te presse pas, nous avons tout le temps. Le dernier coup ! — Ah ! trois six ! Cela fait bien en tout quarante-deux. Joue un peu contre cela ! Quoi ? tu oses dire que je mouille les dés ? que je te trompe ? Je ne sais ce qui m'empêche de te tordre le cou, séance tenante. Mais tu en serais

trop heureux, car le jeu ne continuerait pas et tu as certainement perdu. Ah! tu avoues que les choses se sont passées loyalement ? A toi! — Comment! dix-huit! Que le diable..... Ah! sept et neuf seulement! A moi, l'enjeu! Tu as perdu, camarade!

Il mit en poche avec joie les deux tas d'argent et dit en levant la cruche au-dessus du verre :

— Allons! je veux te faire boire un bon coup!

Une sorte de surprise et de dépit contracta le visage de Muggelyn, quand il remarqua qu'il ne restait plus de vin que pour remplir le verre à moitié. Il but ce reste lentement, jeta un mélancolique regard sur la cruche et se dit à lui-même :

— Vide! Je m'ennuie horriblement ici. Déjà trois nuits! Et où en sommes-nous avec ce coup manqué? L'affaire était mal emmanchée, quoiqu'il faille avoir l'âme du chef-doyen pour trouver des choses pareilles. Si cela eût réussi, cela eût porté un fameux coup au capitaine-général. La jeune fille n'était pas difficile à enlever; elle ne pèse pas plus qu'une plume et est tombée en pamoison avec beaucoup de bonne volonté; mais là n'était pas la difficulté. Il nous fallait aussi maître Ghelnoot Van Lens, pour faire croire qu'il l'avait enlevée avec son consentement. Sur ces entrefaites, la calomnie aurait fait son chemin, et, après les avoir tenus cachés pendant quelques semaines dans la West-Flandre, on les eût abandonnés tous deux dans un lieu écarté. De cette façon, ils seraient sans doute revenus ensemble. Il est vrai qu'ils auraient pris le ciel et la terre à témoin de leur innocence; mais effacez donc les souillures de la calomnie quand elle s'est attachée à vous, ne fût-ce que pendant quelques jours! Serait-il vrai que la langue de la vipère distille le poison le plus violent? Il me semble que la langue de l'homme tue avec plus de certitude. Le capitaine général qui met

dessus tout le sentiment de l'honneur, aurait douté de la vertu de sa fille et de son meilleur ami. Voilà le but qu'il fallait atteindre ! Je comprends dans quel désespoir cela l'eût jeté et quelle horrible douleur cela lui eût causé ; mais ce que je comprends mieux encore, c'est que moi, vaurien, ivrogne et joueur, je ne suis pas assez méchant pour tramer de pareils complots. En vérité, quand j'y pense, je commence à croire que j'ai encore un bon cœur; car, je le dis tout net, je ne voudrais pas être dans la peau de maître Denis. Si celui-là ne rôtit pas un jour au plus profond de l'enfer, j'ai encore quelque chance d'arriver au paradis, quoique cela me semble fort douteux pour le moment. Qui sait ? Avec tout cela je suis pourtant curieux de savoir ce qu'on fera de la jeune fille et je m'étonne que le chef-doyen n'ait pas encore trouvé quelque nouvelle méchanceté pour se débarrasser de ce lourd paquet. Si c'était une autre, il y a longtemps que je lui aurais donné le coup de grâce et l'aurais fait retrouver sur le pavé de quelque rue ; mais je ne sais quel étrange sentiment de faiblesse s'empare de moi quand je la vois. Sa voix est si douce, si caressante ! Elle parle si bien, sans colère ; elle a de si belles paroles, que je ne me sens vraiment pas la force de faire du mal au pauvre agneau. Elle doit être protégée par quelque secret; car moi, qui ne savais pas qu'un homme pût jamais respecter une femme, je n'approche de cette jeune fille sans défense qu'avec une sorte de crainte et de respect... Pourquoi faut-il aussi que le chef-doyen exerce sa vengeance sur une femme? — Sur la fiancée de son propre fils ? Parce qu'il n'est pas capitaine général et ne le sera jamais ? Cela irait drôlement à Gand, si ce diable incarné y était maître! Je ne comprends pas comment maître Artevelde, qui doit cependant connaître la haine du chef-doyen et peut-être ses entreprises contre lui, n'a pas déjà écrasé la tête à ce serpent. Il le pourrait ce-

pendant d'un signe la main! Oui, mais, Muggelyn, que deviendraient alors les livres de gros et la cruche de vin et le bienheureux jeu de dés? Maudit argent! Que dis-je là? Allons, allons! je tombe de sommeil à songer à ces choses sérieuses... Il doit être minuit depuis longtemps; je vais aller me fourrer dans mon nid jusqu'à demain; aussi bien la jeune fille n'a-t-elle besoin de rien. Si seulement je puis dormir! J'ai bu terriblement peu; ou ce trompeur met-il peut-être de l'eau dans son vin, de peur que je ne m'oublie et que je ne mette ses forfaits au jour?

En disant ces derniers mots, Muggelyn se leva de table et se laissa choir tout vêtu sur son lit de camp.

Il essayait de fermer les yeux pour s'endormir, lorsque tout à coup un bruit retentit dans le vestibule du rez-de-chaussée.

— Qu'est-ce que cela peut être? grommela le roi des ribauds en bondissant sur son siége. Aurait-on découvert l'endroit où les loups ont emporté l'agneau? Alors je n'ai rien de mieux à faire que de descendre sous la voûte de la Lys et de gagner à la nage le pont de l'Écluse.

Sur ces entrefaites, prêtant attentivement l'oreille, il entendit, cette fois plus distinctement, qu'on avait frappé trois coups légers à la porte extérieure.

— Le chef-doyen! s'écria-t-il avec surprise... qui revient après-minuit? Cela ne peut annoncer rien de bon. Allons! je vais ouvrir, il apporte peut-être une nouvelle cruche.

Il prit la lampe, descendit l'escalier et ouvrit la porte en disant d'une voix étouffée à Gérard Denis :

— Ah çà, maître, ce n'est pas bien à vous de venir m'éveiller aussi tard : je rêvais justement que nous partions ensemble pour l'enfer, et le voyage était singulièrement étrange, je vous l'assure...

Le chef-doyen ferma la porte avec précipitation, et, sans

répondre, tandis que Muggelyn lui portait la lampe au visage et s'écriait avec surprise :

— Vous tremblez, maître! La sueur découle de votre front! Auriez-vous rencontré en chemin l'esprit de votre femme? C'est égal : je n'ai pas encore vu le diable; mais maintenant je le vois.

— Tais-toi, sur ta vie, tais-toi! hurla Denis avec un frémissement de rage.

Il saisit le roi des ribauds par le bras et le força, malgré ses railleries, à monter l'escalier avec lui. Arrivé dans la chambre, il se laissa tomber sur un siége et dit avec le plus grand trouble :

— Muggelyn, nous sommes perdus si la jeune fille demeure ici jusqu'au matin! Un habitant de Marienland a déclaré au premier échevin que le soir de l'enlèvement il avait vu une barque dans laquelle se trouvaient quelques hommes silencieux, descendre la Lieve et que, dans l'obscurité, il avait aperçu quelque chose de fort blanc au milieu de la barque. On a supposé là-dessus que l'objet blanc était la coiffe de la béguine. On donne en ce moment à tous les dizainiers de service l'ordre de fouiller du haut en bas, au point du jour, toutes les maisons situées au bord de la Lieve et de la Lys; et vous pensez bien qu'on ne passera pas celle-ci. Si l'on découvre la jeune fille, l'échafaud nous attend; le rapt est puni de la décapitation, tu le sais!

— Oui, je n'ai pas envie de mourir si haut. Voyez à vous sauver vous-même; quant à moi, je regagne mon gîte de la *Walpoort* (1) ; et, si l'on trouve la jeune fille, tant mieux!

— Comment, tant mieux! s'écria Denis avec rage. Dans une maison qui m'appartient? où je suis entré et d'où je suis

(1) Aujourd'hui la *Porte de Bruges*.

sorti si souvent depuis trois jours ? Tu veux me livrer sans pitié au bourreau, ingrat !

— Ingrat ? grommela Muggelyn, comme si un petit coquin pouvait devoir de la reconnaissance à un grand coquin ! Mais, voyons, — vous seriez bien capable de me trahir, si l'on mettait la main sur vous. Vous ne voulez pas qu'on trouve la jeune fille ici ? Eh bien, mettez-la dans la rue et laissez-la courir où il lui plaira.

— Pour l'amour de Dieu, Muggelyn, cesse de plaisanter, le danger est plus grand que tu ne le penses.

— Je ne plaisante pas.

— Et la jeune fille ne reconnaîtra-t-elle pas le chemin qu'elle a suivi ? Ne désignera-t-elle pas la maison où on l'a tenue enfermée ?

— Je ne le crois pas, chef-doyen ; j'entends qu'il faut lui bander les yeux et l'empêcher de crier. On pourrait alors la transporter dans un autre quartier de la ville et la planter là.

— Mais, mal avisé que tu es, si la garde de nuit ou même un seul bourgeois te rencontre, nous sommes trahis !

— C'est vrai ! Dites donc, vous, ce qu'il faut faire ?

Le chef-doyen se rapprocha davantage du roi des ribauds, qui était assis non loin de lui, et, lui prenant la main, il dit :

— Ah ! Muggelyn, es-tu arrivé à l'âge que tu as sans savoir qu'un médecin prudent a recours au fer, dès que les moyens ordinaires sont devenus impuissants à guérir une blessure dangereuse ? Ne trouverait-on pas dans ton cœur courageux assez d'énergie pour te résoudre au seul acte qui puisse nous sauver ? Serait-ce bien la première fois que ta dague te débarrasserait d'un témoin importun ?

Muggelyn regarda fixement le chef-doyen dans les yeux avec stupéfaction et dit en souriant à demi :

— Vous pensez sans doute que j'ai appris le latin pour comprendre cet obscur galimatias ? Vous voulez de nou-

veau atteindre votre but par les voies détournées, maître; mais, si vous ne vous y prenez pas mieux, vous pouvez continuer jusqu'à demain; je ne vous en comprendrai pas davantage.

Un frisson d'impatience et de colère fit tressaillir Gérard Denis; mais il se contint et reprit :

— Un secret n'est jamais plus fidèlement gardé, Muggelyn, que lorsqu'il est enfoui sous la pierre d'une tombe. Les morts seuls sont muets pour l'éternité!

— Mais, maître, qu'est-ce que notre position a de commun avec les morts? Vous croyez-vous déjà sans tête? Je n'en suis pas encore là. Tant qu'on est en vie, on a chance de continuer de vivre.

— Misérable hypocrite, murmura le chef-doyen, tu ne veux pas me comprendre. Même en cet instant suprême, tu ne peux t'empêcher de railler. Eh bien, je vais te parler net : il faut tuer la jeune fille!

— Comment? Que dites-vous? s'écria le roi des ribauds; tuer la jeune fille!

Il voulut se lever, mais Denis le maintint avec force sur son siége et poursuivit :

— Il faut la tuer, te dis-je; puis porter son cadavre jusqu'au pont de *Liefkens*, y attacher une pierre et le jeter dans la Lys!

Cette fois, Muggelyn arracha son bras de la main crispée du chef-doyen, bondit, et se dressa, saisi d'horreur.

— Jamais! jamais! s'écria-t-il.

— Ah! ah! dit Denis avec une amère ironie, c'est ce que nous verrons. Ta puérile indignation me surprendrait, si je ne savais combien de meurtres tu as déjà sur la conscience. C'est de l'argent, beaucoup d'argent qu'il te faut, n'est-ce pas? Tu sens que l'occasion est bonne pour m'extorquer de

nouveau un petit trésor. Ne crains rien, je t'en donnerai un grand.

Ces derniers mots parurent faire une profonde impression sur l'esprit de Muggelyn : on eût dit qu'ils lui inspiraient une soudaine terreur et lui enlevaient toute son énergie; il alla se rasseoir et dit d'un ton grave :

— Maître, maître, vous savez très-bien par où la séduction peut me prendre; mais, à vous parler avec une pleine confiance, je vous prie de garder votre argent cette fois; ne me forcez pas à commettre une action qui pour la première fois de ma vie me fait frémir à l'idée du sang répandu et me rappelle qu'il nous faudra un jour rendre compte là-haut.

Denis jeta un dédaigneux regard sur Muggelyn et dit :

— Lâche! si j'eusse su plus tôt que tu étais aussi couard, je t'eusse laissé de côté avec mépris et j'eusse confié le soin de ma vengeance à un homme plus déterminé.

— Si vous êtes si courageux, vous, que ne la tuez-vous vous-même? s'écria le roi des ribauds avec colère. Vous qui avez si soif du sang du capitaine général et des siens, versez-le vous-même, ou ne parlez plus de lâche et de couard. C'est vous qui êtes un lâche!

— A chacun sa tâche, Muggelyn; à moi de te combler de richesses et d'aisance, à toi d'être l'exécuteur de mes désirs. C'est bien là notre convention... Et je ne comprends pas que tu puisses avoir l'idée de lui laisser la vie. Tu penses que ce masque te rend suffisamment méconnaissable? Et ta voix donc? ne pourra-t-elle la reconnaître?

— Elle ne m'a jamais entendu parler, sinon dans ce maudit repaire, s'écria le ribaud, comment voulez-vous donc qu'elle devine qui je suis?

— Et plus tard, si elle te rencontre et que ta voix frappe son oreille? Cela peut arriver... En tout cas, cette discussion a déjà duré trop longtemps; le temps me manque pour

écouter l'apologie de ta vertu; tu oublies que nous jouons avec notre vie. Eh bien, il faut choisir : vingt livres de récompense ou le glaive du bourreau; car si tu ne fais pas ma volonté cette nuit, je te ferai accuser moi-même par les gens qui t'ont prêté aide. Ils ne me connaissent point, mais je les connais bien, moi! Tu sais, par ta propre expérience, ce qu'on peut obtenir avec de l'argent. Quant à moi, mes mesures sont prises pour échapper à la justice et faire tout retomber sur toi. Et me fallût-il payer un gaillard plus résolu que toi, pour te fermer la bouche d'un coup de dague, je ne reculerais pas, tu le sais!

— C'est l'enfer qui vous a couvé! s'écria Muggelyn avec tristesse. Je ne vaux pas grand'chose à coup sûr; mais malheur à qui se trouve en contact avec vous! Adieu sa pauvre âme! Si vous étiez un envoyé de Satan lui-même, vous ne pourriez mieux remplir votre devoir.

— Je te conseille fort de me faire un sermon! dit Denis avec un dédaigneux sourire; le temps est bien choisi pour cela et tu pourras le répéter d'autant mieux sur l'échafaud! J'ai honte de ta faiblesse; et vraiment, Muggelyn, je ne te reconnais plus dans l'impuissant enfant que je vois devant moi. Es-tu donc tellement changé, qu'un monceau d'argent comme vingt livres, n'ait plus de pouvoir sur ton âme? L'envie de devenir meilleur t'a-t-elle pris peut-être? Ce serait bien le cas de dire que le diable s'est fait ermite. Pauvre Muggelyn, j'ai vraiment pitié de toi!

— Vingt livres! C'est une somme énorme! dit Muggelyn en soupirant. Et quand recevrai-je ce trésor?

— Dès demain, répondit le chef-doyen avec une joie visible; dès cette nuit, si tu hâtes et fais la chose bravement et prudemment.

— Je ne sais ce qui me prend; croyez-moi, maître, je tremble quand je pense à ce meurtre.

— Eh bien, écoute, je ne te donne pas seulement vingt livres, mais je te promets encore une pension annuelle de pareille somme, et m'engage à t'assurer à jamais une existence digne d'envie. Folie que tes craintes, Muggelyn ; tu les vaincras facilement. Sinon l'échafaud, la mort par le glaive du bourreau ou par une dague payée... Tu peux faire librement ton choix. Eh bien, qu'en dis-tu? N'hésite pas davantage ; ces puériles lenteurs accroissent inutilement le danger et me pèsent lourdement. Encore un instant, et je pars en t'abandonnant à ton sort.

— Il était écrit dans l'enfer, murmura Muggelyn, que vous me plongeriez dans cet abîme de perversité. Soit! je la tuerai et j'irai jeter son cadavre dans la Lys, près du pont de Liefkens, comme vous l'avez dit!

— Ainsi je puis compter que dans une heure il ne restera plus trace de sa présence dans cette maison... et que la mort gardera son secret?

— Je le fais avec répugnance et horreur, je le déclare encore, répondit Muggelyn, mais retournez tranquillement chez vous; je vous promets que le cadavre de la jeune fille sera bientôt enseveli au fond de la Lys; je tiendrai ma parole, vous me connaissez!

— Oh! je le savais bien! dit le chef-doyen avec joie. Ce sont de sottes idées qui te passent parfois par la tête; au fond, tu es bien l'homme le plus déterminé que je connaisse. Ainsi, Muggelyn, hâte-toi, et de la prudence! Charge le cadavre avec une bonne pierre; fais disparaître soigneusement les taches de sang avant de partir d'ici, et remets tout dans l'état où cela était avant l'enlèvement. Je n'ai pas besoin de te dire que ta propre vie en dépend. Hâte-toi ; j'attendrai pour te recevoir chez moi. Garde ta lumière, je fermerai la porte.

A ces mots, il pressa la main du ribaud, quitta la chambre et disparut d'un pas rapide dans le corridor.

Le roi des ribauds resta un instant muet, le regard fixe et arrêté devant lui; peu à peu un farouche sourire se dessina sur son visage et il se dit à lui-même :

— En vérité, le chef-doyen a raison : c'est une sottise. Puisque cela doit être, je n'y puis rien. Elle ou nous devons mourir, — ainsi c'est une légitime défense de ma vie, — et puis le sang d'une femme est-il plus précieux que celui d'un homme? Allons, plus tôt ce sera fait, plus tôt ce sera oublié!

A ces mots, il prit sa dague sur la table, et, s'agenouillant sous la cheminée, il se mit à en aiguiser la pointe sur les briques du parquet, tout en poursuivant le cours de ses réflexions :

— Il est bien inutile, murmura-t-il, de tant affiler ma dague... un seul coup, et elle ne bougera plus; — cependant une dague bien aiguisée ne fait pas tant de mal. Pourquoi la faire souffrir inutilement?

Il essaya bientôt sur sa main la pointe de l'arme meurtrière et dit en s'approchant de la table :

— Une véritable aiguille! Mettrai-je encore ce gênant masque? Pourquoi pas? Je ne veux pas qu'elle me reconnaisse avant de mourir. Cela m'ôterait peut-être toute résolution. Allons, et marchons doucement; elle dort probablement; il vaut mieux que je lui porte le coup sans l'éveiller; elle ne sentira rien... un sommeil sans fin! C'est la mort la plus douce...

Puis, s'étant noué le masque sur le visage, il sortit presque sans bruit de la chambre, la dague dans une main et la lampe dans l'autre. Arrivé au rez-de-chaussée, il traversa deux ou trois pièces, jusqu'à ce qu'enfin il ouvrit une porte mystérieuse et descendit par un escalier de pierre, à une

certaine profondeur dans le sol. Il ouvrit alors avec la plus grande précaution la porte d'un cachot et y entra sur la pointe des pieds, en dirigeant la lumière de la lampe sur la prisonnière et en tenant sa dague prête pour lui donner le coup mortel. Cependant le spectacle qui s'offrit à sa vue l'arrêta soudain et lui fit cacher sa dague derrière son dos.

Veerle était agenouillée sur sa couche de paille et, les mains jointes, adressait à Dieu une fervente prière : une expression de sereine consolation, sinon de joie, animait son visage, dont la pâleur se détachait encore sur sa coiffure blanche. A l'apparition du roi des ribauds, elle avait laissé tomber ses bras, et, dirigeant les yeux vers lui avec un doux et mélancolique sourire, elle l'avait regardé comme si elle se réjouissait de sa venue.

— Ah! mon ami, dit-elle, j'ai prié pour vous!

— Pour moi? s'écria le ribaud avec surprise : pour moi? Et pourquoi?

— Je remerciais Dieu de ce que, dans mon malheur, il m'eût donné un bon homme pour geôlier, répondit-elle d'une voix pleine de douceur : je vois bien que, qui que vous soyez, vous n'avez pas un cœur méchant. Ne m'avez-vous pas traitée avec compassion? ne m'avez-vous pas respectée dans mon infortune? Ah! je le sens, vous êtes un instrument dans la main de mes persécuteurs; mais je vous suis reconnaissante de la protection que vous avez accordée à une malheureuse jeune fille. C'est une bonne action pour laquelle j'ai appelé sur vous la bénédiction du ciel.

Muggelyn fut ému à ces paroles; il pencha la tête, resta muet et plongé dans une profonde préoccupation.

— Vous êtes triste? demanda Veerle avec intérêt; vous est-il arrivé quelque chose qui vous fasse de la peine, mon ami?

Le ribaud ne lui répondit pas. Il cherchait à s'inspirer

l'énergie nécessaire pour accomplir sa terrible mission et à se donner la conviction qu'il n'y avait pas à revenir sur la résolution prise, quelque vives que fussent les émotions, nouvelles pour lui, qu'éveillait dans son cœur le langage affectueux de la jeune fille. Après une lutte assez longue, il dompta tout sentiment de crainte et de pitié, et dit d'un ton qui fit frémir la jeune fille et en lui montrant sa dague étincelante :

— Jeune fille, je suis venu pour vous tuer! Vous pouvez dire tout ce que vous voudrez; les belles paroles n'y feront rien. Ainsi, si vous êtes vraiment reconnaissante envers moi, livrez-vous au coup de mort avec résignation; présentez-moi votre sein; je vous ferai peu souffrir.

— Me tuer! s'écria Veerle en s'enfuyant dans le coin le plus éloigné de la cave; ah! ce n'est pas possible!

— Il le faut! grommela le ribaud d'une voix sinistre. Si vous avez encore quelque chose à dire au ciel, faites-le vite; car je n'ai pas beaucoup de temps à perdre.

— Hélas! hélas! s'écria Veerle en sanglotant et en rampant sur les genoux au-devant du meurtrier qui s'approchait, vous n'avez donc jamais connu votre mère, pour pouvoir tuer de sang-froid une innocente femme?

— Ma mère? Elle est morte depuis longtemps, dit le ribaud en retirant sa dague. — La voilà qui va parler de ma mère! c'est comme si elle avait le don de me mettre à la torture. Mais il est trop tard pour reculer!

— Ah! le nom de votre mère retient votre main, dit Veerle d'une voix pleine d'espoir; vous aimez son souvenir! Vous ne pouvez être un scélérat, un assassin!

— Il vous faut mourir pourtant! dit le ribaud du ton d'une froide et irrévocable sentence.

— Non! non! s'écria la jeune fille, l'âme de votre mère

me protége. Ah! je vous en conjure par son doux amour pour vous, par sa mémoire, ayez pitié de moi!

Le ribaud ne répondit pas, et resta immobile, mais il tremblait visiblement.

— Grâce! grâce! Oh! mon ami, laissez-moi vivre! Vous tueriez en même temps ma mère, mon père... Pourquoi verser mon sang? Je n'ai jamais fait de mal à personne au au monde... Dieu nous voit aussi dans ce cachot : il est le vengeur de l'innocence. Voyez, j'embrasse vos genoux, je suis à vos pieds... Non, non, vous ne le ferez pas...

Muggelyn sentit tout son courage faiblir. Il lui semblait, en effet, voir flotter devant la jeune fille cette même ombre insaisissable de sa mère, qui une fois lui était apparue en rêve, auprès de son lit. Tandis que Veerle, en proie à une muette angoisse, étreignait ses genoux de ses deux bras et baignait ses pieds de larmes abondantes, une vive lutte s'engageait chez le ribaud entre son esprit et son cœur.

Enfin il entra dans une sorte de fureur et, se révoltant contre les émotions inconnues qui le dominaient, il résolut de mettre promptement fin à la situation critique dans laquelle il se trouvait. Il poussa un cri rauque, saisit la jeune fille par la tête et voulut la renverser en arrière pour la tuer, en lui portant un seul coup dans la poitrine; mais elle, frissonnante et glacée de terreur, échappa à ses mains et courut au lit de camp, d'où elle étendit vers lui, comme un espoir de salut, la petite croix suspendue à sa ceinture. En voyant le ribaud s'avancer vers elle, la dague haute et les yeux étincelants, elle poussa un cri suprême de désespoir :

— Mon père, ma mère, Liévin, adieu! Et elle tomba en arrière sur la paille, immobile comme une statue.

Le ribaud porta la lampe au-dessus d'elle et murmura :

— Si elle était morte! C'est bien possible; on dirait qu'elle a voulu m'épargner un meurtre.

Il souleva le corps de terre et le laissa retomber comme une masse de plomb. En ne remarquant pas le moindre mouvement, il dit avec joie :

— Elle a vraiment eu la bonté de mourir ! Dormirait-elle peut-être ? Alors elle ne paraît pas avoir envie de se réveiller d'ici à longtemps. Faisons le reste maintenant : allons jeter le corps dans la Lys. Voilà une affaire faite et vingt livres gagnées !

En parlant ainsi il avait chargé la jeune fille sur son épaule et il monta, au milieu de l'obscurité la plus épaisse, l'escalier de pierre jusque dans le corridor, d'où il sortit par une porte de derrière et descendit quelques nouvelles marches qui le conduisirent sous la voûte où coulait lentement l'eau. Il déposa son fardeau sur l'escalier, et, ayant trouvé une grosse pierre sous la voûte, il attira de la main une barque près du bord et plaça dedans la jeune fille, dans l'intention de descendre lui-même avec elle le courant de la rivière.

Tout à coup il entendit dans une maison qui se trouvait de l'autre côté de la rivière, un bruit de voix humaines et il crut même apercevoir dans les ténèbres une tête qui se penchait par une fenêtre au-dessus de l'eau.

Dans cette situation, le ribaud se mit à trembler d'anxiété et attendit, indécis, que le bruit cessât de se faire entendre. Il ne savait que faire. S'il descendait la Lys avec la jeune fille, on pouvait facilement le surprendre : Il n'y avait pas songé une seule fois auparavant, et, maintenant que Gérard Denis lui avait inspiré une si grande terreur de l'échafaud, il ne se sentait nulle envie de s'exposer imprudemment, dans un moment où l'on avait considérablement augmenté les gardes de nuit.

Enfin il crut avoir résolu la difficulté et se dit à lui-même d'une voix sourde :

— Je crois que cette fille m'a ensorcelé! En vérité, Muggelyn, tu perds la tête. Y a-t-il rien de plus simple? Je pousse la barque au milieu de la rivière : elle descendra bien la Lys toute seule. Je l'attends près du pont d'Amour et m'y laisse glisser par les poteaux; là, caché sous le pont, je lui lie la pierre autour des reins... et, si on me découvre, j'aurai même le mérite d'un homme qui risque sa vie pour sauver quelqu'un. Le hasard peut m'avoir conduit là comme le premier venu. Ah! voilà une bonne idée. A tout à l'heure, ma fille!

Il poussa du pied la barque dans la rivière, et, sans la suivre des yeux, il courut sur-le-champ vers la cave, où il prit la lampe pour remonter à sa chambre. Là, il jeta son masque, endossa à la hâte son costume de ribaud et quitta la maison.

D'un pas circonspect, il traversa le marché au fil et la rue d'Or pour aller attendre la barque. En approchant de la Lys, il vit dans le lointain, se détacher, sur le ciel moins sombre, une ombre noire comme celle d'une personne qui eût été sur le pont d'Amour même. Le ribaud se serra contre les maisons et se glissa, comme un renard aux aguets, jusqu'au pré d'Amour, où s'élevait non loin du pont un bâtiment isolé, à l'abri duquel il se mit à épier le promeneur nocturne.

Le personnage mystérieux qui, à cette heure solitaire, regardait l'eau du haut du pont, bien qu'il ne se montrât à peine dans l'obscurité que quelques rides brillantes à la surface de la rivière, — était Liévin Denis, qui, poursuivi par une inexprimable douleur, et fuyant le sommeil, était venu demander à la fraîcheur de la nuit quelque soulagement et quelque distraction. Sous le ciel sombre, aussi bien que dans la maison de son père, il était sans cesse plongé dans de sinistres rêves, qui lui montraient sa pauvre Veerle luttant contre le déshonneur et la mort, et, à son dernier soupir,

prononçant encore son nom comme un suprême secours. Il voyait son cadavre sanglant et mutilé, gisant devant lui dans les ténèbres, et pleurant des larmes de désespoir et de rage. Depuis l'enlèvement de la jeune fille, il avait, en compagnie de Ghelnoot Van Lens et de Liévin Comyne, parcouru jour et nuit, en tous sens, les rues de la ville et fait des perquisitions dans la campagne et les communes environnantes; toutes ses recherches avaient été inutiles.

L'infortuné Liévin venait de parcourir encore une partie de la ville et se trouvait depuis une demi-heure sur le pont d'Amour, immobile, sans but, les yeux tournés vers la porte de Saint-Georges (1).

Tout à coup il fut tiré de sa profonde rêverie par le choc d'un objet qui se heurtait contre les poteaux du pont. En regardant avec plus d'attention dans l'eau, il aperçut bientôt une barque qui descendait lentement le courant sous ses yeux. A peine eut-il reconnu dans la coiffure blanche de Veerle, la forme de celle des béguines, qu'il poussa un cri, et que, tout tremblant d'émotion, il courut au pré d'Amour en passant devant le ribaud. Là, au bord de la Lys, il regarda un instant et avec anxiété, les bras étendus vers la barque, comme pour l'attirer à lui. Bientôt il se laissa glisser dans l'eau et se mit à nager de toutes ses forces, jusqu'à ce qu'il atteignit la barque. Il l'entraîna avec effort en nageant jusqu'au bord, sortit de la rivière, et traîna sur l'herbe de la prairie le corps inanimé. Malgré l'obscurité de la nuit, à peine eut-il, de la main et des yeux, reconnu sa bien-aimée, qu'il s'affaissa à côté d'elle, en proie au plus violent désespoir, et, versant un torrent de larmes, il posait de temps en temps ses lèvres brûlantes sur le front glacé de la jeune fille, en sanglotant :

(1) Démolie en 1577.

— Veerle ! Veerle ! lui disait-il, ma bonne sœur, entends-moi ! C'est moi, ton ami, ton fiancé ! éveille-toi, ma bien-aimée ! Ah ! encore un regard de tes yeux, encore un son de ta voix... et nous allons ensemble auprès de Dieu. Hélas ! hélas ! morte ! elle est morte !

Dans son désespoir, il s'arrachait les cheveux et semblait vouloir se déchirer le sein. Bientôt il s'écria de nouveau, comme un homme qui a pris une résolution extrême :

— Veerle, Veerle, vivre sans toi ? Non, non, le coup qui t'a frappée a aussi brisé mon cœur. Monde, infâme et misérable monde, adieu !

A ces mots il posa ses lèvres sur la bouche de la jeune fille et y appuya un long baiser d'adieu.

Sous cet ardent baiser un frisson parcourut le corps de la jeune fille.

— Elle vit ! elle vit ! s'écria Liévin transporté de joie, et il leva les mains au ciel. Béni soyez-vous, ô mon Dieu ! elle vit encore !

Et, plaçant avec une énergie fébrile la jeune fille sur son épaule, il traversa le pré d'Amour en courant et en poussant de joyeuses exclamations, comme s'il eût ravi à l'ennemi un inestimable trésor.

Dès que le jeune homme triomphant eut disparu avec son cher fardeau au delà du pont de l'Arbrisseau, le roi des ribauds quitta sa retraite et se glissa le long du bord de la Lys jusqu'à ce qu'il trouvât un peu plus loin la barque arrêtée par une saillie du terrain. Il la tira lentement par la corde le long du pré d'Amour, jusqu'aux environs du pont ; là, il entra dans l'embarcation et se mit à remonter le courant avec prudence.

Sur ces entrefaites, il murmurait en lui-même :

— Aq çà ! Muggelyn, mon ami, rêves-tu ou le diable se mêle-t-il vraiment de l'affaire ? Tu viens de te laisser joli-

ment attraper. Une autre fois tu ne te fieras plus autant à l'évanouissement des femmes. Elles font la morte comme si elles l'avaient appris. La jeune fille a eu soin aussi de ressusciter juste quand il en était temps... Mais qui est-ce qui peut avoir envoyé le fils du chef-doyen au pré d'Amour? On dirait qu'ils se sont concertés pour me faire tomber dans le piége... Mais tout va encore pour le mieux ; et puisque la jeune fille vit, je souhaite qu'elle vive longtemps; cela m'importe peu, et je suis content de ne pas avoir versé son sang. Jusqu'à mon lit de mort, ce regret m'aurait poursuivi sans cesse. Maintenant, quand j'aurai ramené la barque à sa place et tout rangé ou mis de côté dans le coupe-gorge de maître Denis, — je suis curieux de savoir comment on pourrait découvrir quelque chose. Le chef-doyen doit être content du résultat et me donnera tout à l'heure les vingt livres. Mais si le coquin me refusait la récompense maintenant? Ah! alors ce serait mon tour de le menacer et de le faire trembler. Non, non, il se hâtera de me satisfaire, car il a aussi peu que Muggelyn envie de faire connaissance de près avec le bourreau... et, sur ma parole, je me sens capable de trahir le scélérat, et de le faire monter à l'échafaud, dussé-je moi-même lui tenir compagnie!...

En disant ces mots, le roi des ribauds atteignait la maison isolée et disparaissait sous la sombre voûte.

XV

Quelques jours plus tard, Artevelde était auprès du lit de sa fille malade. Il fixait son regard attristé sur le pâle visage

de la jeune fille endormie et tenait une de ses mains dans les siennes. Il était là, immobile, muet, dans la crainte que le moindre bruit n'éveillât son enfant souffrante ; il pensait à elle, il pensait à lui-même et aux péripéties de sa triste destinée.

Il y avait quelques années qu'à la prière du peuple, il avait quitté la vie privée et sacrifié son propre repos pour délivrer sa patrie et se dévouer à sa prospérité. Dieu avait béni ses efforts ; il avait donné à la Flandre une parfaite unité, conclu un traité de commerce et de commune défense avec le Brabant et le Hainaut, porté l'industrie au comble de la prospérité, arraché pour jamais le pays à l'autorité de la France et à sa funeste influence, humilié et rempli de respect pour la race thioise les ennemis de la Flandre. Il faisait d'énergiques efforts pour regagner les villes de Lille, Douai et Orchies, afin de former une confédération générale de tous les peuples bas-allemands, et se flattait de l'espoir que Gand, sa ville natale, deviendrait la capitale de ce puissant royaume thiois. Il avait consacré sa vie à l'exécution de ces projets grandioses ; pour eux il avait oublié sa famille, amoindri sa fortune et accepté l'amer calice de douleur... Et maintenant, en récompense de tant de sacrifices, de tant de dangers et de souffrances, il ne trouvait que la persécution, la calomnie et la haine ! On avait osé méditer jusqu'au meurtre de sa malheureuse enfant, avec l'espoir d'empoisonner sa vie par cette lâche et odieuse vengeance ! De tout ce qui lui était cher, rien n'était resté sans souillure : femme, fille, amis, la calomnie avait tout attaqué. Lui-même était en butte aux soupçons les plus odieux, à la défiance la plus malveillante.

Quel serait, à la fin, le résultat de sa difficile et laborieuse carrière ? A ce moment de sa triste rêverie, les terribles paroles de Louis de Nevers semblèrent retentir à son oreille, comme une prophétie. Le prince lui avait dit au commen-

cement de ses patriotiques tentatives : « Le sort vous place à la tête d'une multitude remuante et séditieuse, jusqu'au jour où ce même peuple vous trainera dans la boue et vous déchirera, comme des chiens furieux ; n'est-ce pas la destinée ordinaire des idoles du peuple?

Son âme, assaillie par toutes ces pensées, qui étaient autant d'amers souvenirs et de tristes perspectives, tomba un instant dans la faiblesse du désespoir, et le capitaine général ne repoussa pas d'abord l'idée qu'il achèterait la paix et peut-être la vie par le sacrifice des charges et du pouvoir qu'il tenait de la ville de Gand. Mais à cette pensée, le Sage Homme releva la tête; un éclair d'indignation jaillit de ses yeux ; il lui semblait voir, dans l'avenir, sa patrie prosternée aux pieds de la France, la liberté anéantie, l'industrie paralysée, la misère régnant en souveraine, la guerre civile, et la Flandre, séparée de tous ses alliés, humiliée et opprimée luttant avec désespoir contre son incorporation définitive au pays qui depuis des siècles la guettait comme une proie ! Ce spectacle l'effraya, et se relevant fièrement : Non, dit-il, cela ne sera pas! Il retrempa sa virile énergie dans la conviction que rien ne pouvait le détourner de sa destinée et qu'il devait la remplir jusqu'au bout,—quoi qu'il arrivât, — dût son sang et celui de sa famille sceller la puissance et la grandeur de son pays... Il accomplirait son œuvre ! Dieu et la postérité seraient ses juges!

Cependant Artevelde portait de temps en temps sur Veerle un regard plein de tendresse et de pitié, lorsque sa femme entra dans la chambre et lui dit à voix basse que le premier échevin était venu pour lui parler. Le capitaine général se leva et se rendit dans l'arrière-salle, où l'attendait messire Maes Van Vaernewyck.

— Eh bien, dit-il en serrant la main de son ami, est-on sur la trace des assassins ?

— Pas le moins du monde, capitaine général, répondit le premier échevin avec découragement, toutes les recherches demeurent sans résultat. Peut-être ne saura-t-on jamais qui a commis ce lâche attentat.

— Et vous croyez vraiment qu'on n'a eu d'autre but que de remplir mon cœur de douleur ?

— Je le crois ; et ce qui me confirme dans cette présomption, c'est que, dès le lendemain de l'enlèvement, le bruit courait parmi le peuple que maître Ghelnoot Van Lens ne serait pas demeuré étranger au crime. C'est toujours le même système, capitaine général : vous combattre par toutes sortes de moyens odieux ; calomnier et souiller quiconque vous est attaché par les liens du sang ou de l'amitié ! Mais permettez-moi pour un instant de vous parler de choses très-graves qui ont assez d'importance pour mériter que vous y prêtiez attention sur-le-champ, même au milieu de votre tristesse. Nos gens arrivent d'Audenaerde et amènent Persemier et ses complices prisonniers à Gand. Les autres léliards ont été défaits dans un combat par les bourgeois d'Audenaerde (1). Selon les déclarations de quelques-uns des prisonniers, cette attaque nocturne aurait eu pour but de s'emparer par trahison d'une place forte, afin d'avoir un centre pour réveiller l'esprit de révolte et la guerre civile. Il paraît, selon leur dire, que l'on a formé en France un nouveau plan pour ravir sa liberté à la Flandre et la replacer sous l'influence de l'étranger. Le comte lui-même ferait cette fois tous ses efforts, fût-ce même à main armée, pour contraindre les Flamands à s'allier avec la France contre l'Angleterre. Et il faut bien qu'il y ait du vrai dans toutes ces tristes prédictions ; car j'ai reçu secrètement avis qu'à Termonde il se forme une conjuration dans le but de livrer la

(1) Voir *Comptes de la ville de Gand*, ann. 1343-44.

ville par trahison aux léliards, d'appeler le comte dans ses murs, et, sous son commandement, d'entreprendre la guerre contre Gand. Si les ennemis de l'indépendance de la Flandre pouvaient parvenir à s'emparer d'une ville aussi forte que Termonde, le danger serait grand, capitaine général (1).

Artevelde réfléchit quelques instants; puis :

— Le plus grand danger qui nous menace, dit-il, ne vient pas du côté des léliards, messire Maes; toute notre sollicitude doit se porter sur l'extinction des dissensions que soulève le monopole de la tisseranderie. Si la Flandre devait succomber, ce serait sous le poids de cette question insoluble. J'ai l'espoir qu'avec l'aide de Dieu nous vaincrons aussi sur ce point, quelque ardeur que mettent les léliards à attiser la discorde. Que notre comte se déclare ouvertement et à main armée contre les communes de Flandre, je ne le crois pas; lorsque j'ai été reçu dernièrement par lui à Courtrai, il m'a bien dit qu'il préférerait renoncer à la couronne de Flandre, plutôt que de se liguer jamais avec les ennemis de la France, mais dans son mécontentement, il garde une attitude passive, et j'ai cru comprendre qu'il resterait inactif jusqu'à la fin de la guerre entre Philippe de Valois et Edouard d'Angleterre.

— Vain espoir! dit le premier échevin en l'interrompant : lors du dernier traité entre la France et l'Angleterre, nous avons demandé et obtenu que notre comte fût reconnu comme souverain indépendant, investi de la puissance royale, et ne fût plus désormais obligé de rendre hommage à personne sur la terre. Comment a-t-on récompensé cette preuve de notre sollicitude pour la gloire et la grandeur de notre souverain? En prêtant les mains à notre asservisse-

(1) « Au même temps la ville de Tenremonde était en opposition violente avec Gand, Bruges et Ypres qui voulaient lui imposer la nouvelle obligation de fabriquer des draps moins larges que de coutume et d'une moindre qualité. » Le Glay. *Histoire du comté de Flandre*, 11, 407; Despars, 11, 373.

ment! N'oublicz pas, ami Jacques, qu'il a laissé persécuter et opprimer par le roi de France sa propre sœur, l'héroïque Marguerite, sans courir à son secours! Oseriez-vous tenir pour certain, en présence d'une aussi inconcevable faiblesse, que le comte ne soit pas capable de suivre jusqu'à la dernière extrémité les conseils de Philippe de Valois ? Non, non, je redoute fort sa venue cette fois, et j'ai le secret pressentiment qu'un grand danger nous menace. Et ce qui m'inspire irrésistiblement ce sentiment, c'est l'audace avec laquelle toutes les mauvaises passions relèvent la tête et lancent de nouveau d'infâmes calomnies contre vous. Ils se préparent à une lutte décisive, c'est impossible à méconnaître. Il faut trouver des moyens pour les rendre impuissants et conjurer le mal; car, sur ma parole, cela va trop loin. Si vous saviez comme, à Gand, on excite les esprits contre vous par les plus odieuses accusations!

— Que voulez-vous faire, maître Maes, contre des calomniateurs inconnus ? demanda Artevelde : la diffamation est comme une ombre qu'on voit et dont on sent la présence, mais qu'on ne peut saisir. Poursuivre son chemin la tête haute et laisser faire.

— Laisser faire! répéta messire Van Vaernewyck; non, non, il faut, coûte que coûte, mettre fin à ces perverses machinations, non-seulement pour votre propre repos, capitaine général, mais encore pour le salut de la Flandre dont vous êtes le plus ferme soutien. Je comprends votre calme et votre sang-froid : vous ne savez pas jusqu'à quel point la calomnie à Gand a déjà dépouillé votre nom de l'auréole qui l'entourait, — de la confiance qui vous est nécessaire pour protéger la patrie contre ses nombreux ennemis. Vos amis les plus sincères commencent eux-mêmes à douter si vous êtes digne d'être à la tête de la Flandre, — et si vous méritez l'estime publique! Je souffre de devoir vous faire cette

révélation; la conviction de votre loyauté et de votre dévouement sans bornes au bien-être général est un bandeau qui vous aveugle; je dois l'arracher avant qu'il soit trop tard.

— Mes amis, dit Artevelde avec surprise, me connaissent-ils donc si peu, qu'il leur faille apprendre de mes ennemis ce que je suis ?

— Hélas ! c'est une honte pour l'humanité, dit le premier échevin en soupirant; mais le mal semble si conforme à notre faible nature, que la plus ridicule accusation lancée contre le plus digne citoyen est immédiatement crue et propagée, tandis qu'un éloge mérité est reçu avec répugnance et bientôt oublié. Ce qui m'a effrayé, capitaine général, c'est que mon propre neveu, Jean Van den Hovene, qui a secondé en ami dévoué toutes vos tentatives, vient de se plaindre à moi de votre conduite et de votre orgueil sans bornes, comme il dit.

—De l'orgueil! de l'orgueil! s'écria Artevelde avec impatience. Que veulent-ils donc? Que le capitaine général de Gand passe sa vie dans les tavernes ? qu'il boive, chante et joue aux dés comme un homme qui ne sait comment passer son temps?

— Non, ce n'est pas cela, poursuivit le premier échevin; on a dit à Jean Van den Hovene,—et, d'après lui, il le tient de personnes de la loyauté desquelles il ne peut douter, — on lui a dit que vous avez fait au comte, à Courtrai, un outrage sanglant, et que vous lui avez juré que jamais il ne commanderait en Flandre, aussi longtemps que vous vivriez.

— Comment! quel méchant propos est-ce là ? Le comte, lorsque j'ai pris congé de lui, m'a serré la main et m'a remercié des preuves de bonne volonté que je lui avais données!

— Ce n'est pas à moi, maître Jacques, qu'il faut dire cela. Nos efforts auprès du prince ne sont-ils pas la conséquence

d'une décision du conseil des échevins, et ne faisons-nous pas tout ce qui est possible pour faire revenir le comte en Flandre en ami du peuple ? Mais il suffit que cette calomnie soit répandue dans la multitude pour que cela lui donne toute l'apparence d'une vérité. Comment serait-il possible maintenant d'arracher le soupçon et la défiance de milliers d'esprits, puisqu'on ne sait où se trouvent ces sentiments et qu'on ne les découvre ordinairement que chez des personnes qui nous sont hostiles et ont même intérêt à ajouter foi aux plus odieuses accusations ? Ce n'est pourtant pas encore là le pire ; ceux qui haïssent le comte assurent que vous avez secrètement accepté la charge de maréchal de Flandre et que vous avez le dessein de livrer le pays à la France pour vous venger de l'audace du peuple qui ne veut pas vous obéir aveuglément. L'une de ces accusations est précisément le contraire de l'autre, et cependant elles sont crues toutes deux, chacune par une portion différente de citoyens. Dans le petit peuple on répand de plus en plus le bruit que vous avez envoyé de grands trésors en Angleterre. Cet argent proviendrait des revenus du comte que vous retenez. Il est assez connu que les communes remettent les revenus du prince, en vertu de son consentement écrit, entre les mains de messire Simon Van Halé (1) ; mais une fausseté aussi évidente n'empêche pas cette lâche accusation de trouver créance dans les rangs les plus intimes du peuple. D'autres disent encore que vous volez la commune ; la calomnie va même si loin dans son inconcevable audace, qu'on vous dépeint comme un ivrogne, comme un homme qui s'enivre pour ainsi dire chaque jour et mène une vie scandaleuse et déshonorante. Je tais ce qu'on ose dire sur votre famille ; mon cœur d'ami s'y refuse.

(1) *Chronique de Despars*, t. II, p. 373.

— C'est affreux ! s'écria le capitaine général transporté de colère. Et c'est Jacques Van Artevelde que l'on ose outrager ainsi ! C'est de moi que l'on croit d'aussi basses turpitudes ! N'ai-je donc rien fait en ma vie, pour que l'homme le plus infime ose souiller mon nom, sans égard, sans respect, sinon pour moi, du moins pour mes actions ?

— Vos grandes actions, votre génie, votre sagesse sont les seules causes de la persécution que les envieux suscitent contre vous, capitaine général. Rapetissez-vous, perdez les dons supérieurs que Dieu vous a départis plus généreusement qu'aux autres, descendez et mettez-vous au niveau de vos contradicteurs, — ils vous caresseront et vous défendront alors.

— Un honnête homme, reprit Artevelde, n'a qu'une arme pour se défendre contre la calomnie : le mépris ! Je me sens impuissant à lutter autrement contre ces misérables. Dieu m'a créé pour remporter de plus hauts triomphes par le glaive et par l'intelligence. Et, quand je serais disposé à tenter d'exterminer cette race de vipères, je ne le pourrais pas ; la bouche est ici l'arme qui lance des flèches qui se multiplient dans leur vol. — Si mes ennemis parlent beaucoup contre moi, pourquoi mes amis ne défendent-ils pas mon nom avec la même énergie ?

— Des amis ? répondit messire Van Vaernewyck avec un triste sourire. Les amis sont toujours faibles et lents ; faites-en des ennemis, et vous verrez avec quelle énergie, quelle ardente activité le sentiment de la haine se développera en eux.

— La nature humaine est une effrayante énigme, murmura Artevelde.

— Un ami qui nous reste dans le malheur est sans doute un précieux trésor, mais celui qui résiste à la pierre de touche de la calomnie, celui-là a un cœur plus pur que l'or le

plus pur, reprit le premier échevin. Ne vous y trompez pas, maître Jacques, ceux-là sont rares; et fussent-ils même nombreux, ils ne seraient pas encore forts contre vos persécuteurs. L'amitié ne défend jamais si haut ni si résolûment que la calomnie accuse.

— Laissons ce triste sujet, dit Artevelde en l'interrompant; je prévois que vous avez autre chose à me dire; sinon, vous qui êtes mon plus fidèle ami, vous n'auriez pas si complaisamment déroulé devant moi les perversités de mes ennemis. La mission ou le dessein qui vous amène doit être grave, messire Maes; vos précautions le font présumer du moins.

— En effet, vous l'avez deviné, répondit messire Van Vaernewyck avec émotion, je remplis un pénible devoir. Peut-être vais-je faire saigner votre cœur; mais Jacques, mon ami, nous pouvons le dire en présence de Dieu, jamais nous n'avons reculé devant un sacrifice qui pouvait être utile à la patrie. Aujourd'hui encore, dussions-nous nous humilier et nous abaisser, dussions-nous sacrifier nous-mêmes notre propre dignité, — si le bien général l'exige, nous le ferons. Nous le ferons, n'est-ce pas?

— Expliquez-vous plus clairement, messire Maes, dit Artevelde; s'humilier? s'abaisser? Quel fatal sacrifice voulez-vous donc demander à mon amour pour mon pays?

— Ecoutez-moi avec calme, capitaine général. Durant votre absence, il s'est élevé entre les tisserands et les foulons un différend dont vous ne connaissez point tout le danger. Les foulons excités demandent quatre gros d'augmentation de salaire pour chaque pièce de drap foulée; on attise les passions des gens des métiers, et l'on jette dans leur esprit l'idée qu'il faut qu'ils obtiennent l'augmentation demandée, fût-ce par la force. D'un autre côté, Gérard Denis tient dans les réunions des tisserands des discours dans lesquels,

de propos délibéré, il insulte et provoque les foulons. Cela paraît un coup monté pour diviser les habitants de Gand en deux partis furieux et faire surgir entre eux une sanglante collision. Ce doit être infailliblement là le but de ces nouvelles intrigues; car ma bienveillante intervention elle-même est repoussée avec colère. S'appuyant sur leurs priviléges légaux, les tisserands refusent de laisser la collace des doyens délibérer sur la demande des foulons, et contestent au banc des échevins le droit de s'occuper du différend. Les foulons, tout aussi inflexibles, rejettent tout bon conseil et se laissent emporter par la violence et le désir de la vengeance. Jusqu'ici il n'y a encore eu que des combats isolés dans les tavernes; mais, croyez-moi, quelque minime que cette question paraisse en elle-même, pour Gand c'est un volcan qui couve et ne tardera pas à faire explosion, si un grand sacrifice de notre part ne conjure pas le danger.

— J'ai examiné cette question, dit Artevelde; je reconnais qu'elle est grave et difficile à décider de manière à satisfaire tout le monde. Dès demain, je m'en occuperai; je persuaderai facilement aux deux métiers de faire chacun quelque concession et de terminer le différend à l'amiable. Les tisserands et les foulons me sont attachés de longue date et écouteront volontiers mes conseils.

— Hélas! je regrette, ami Jacques, de devoir vous dire que vous vous trompez. Là aussi la calomnie vous a prévenu : les tisserands croient que vous soutiendrez les foulons dans leurs exigences; les foulons, au contraire, sont convaincus que vous viendrez en aide aux tisserands, pour écraser, comme ils disent, le pauvre peuple des foulons. N'oubliez pas que depuis des centaines d'années la haine la plus ardente règne entre les deux métiers et que, lorsqu'il s'agit des intérêts ou de la rivalité d'associations, les passions sont d'autant plus aveugles et plus indomptables

Digitized by Google

qu'elles invoquent comme excuse et comme motif la défense d'un principe ou d'une chose commune. Non, mon ami, ne méconnaissez pas plus longtemps votre situation. Votre influence est sans limites sur la Flandre entière, de même que la confiance que le peuple met en votre héroïque courage et en votre haute sagesse; mais à Gand votre force est brisée et votre nom a perdu sa magique puissance. Cependant, si un grand danger venait menacer la patrie et que Gand vous manquât ou se tournât contre vous, — que pourriez-vous faire? La Flandre succomberait!

— Comment! s'écria Artevelde avec indignation, voudriez-vous me faire croire, ami Maes, que le peuple gantois me hait? Je sais que quelques méchantes gens me calomnient; mais je ne veux pas faire à mes concitoyens l'injure de penser qu'ils me retireront injustement leur confiance.

— Cest vrai, capitaine général, si vous partagiez la bourgeoisie gantoise en six parties, vous en trouveriez cinq qui vous sont attachées du fond du cœur; la sixième seule vous déteste et souhaite votre chute. Ceux qui vous aiment sont des gens paisibles qui jouissent avec calme et une sorte de distraction des fruits de vos efforts; le parti qui vous est hostile renferme dans son sein tout ce qui est ambitieux, jaloux, impatient ou méchant, et a, comme ressorts de son irrésistible force, les passions les plus ardentes qui puissent s'élever dans le cœur de l'homme. Les bonnes gens s'endorment dans leur satisfaction; les méchants veillent et sont sans cesse surexcités par les puissants aiguillons de leurs désirs inassouvis et d'une jalousie toujours en éveil... Et le moyen de changer tout cela et d'améliorer cet état de choses, n'est-ce pas? — Vos ennemis reconnaissent comme chef et comme guide maître Gérard Denis; dans tous leurs discours ils indiquent le chef-doyen comme l'homme qui comprend le mieux les intérêts de la commune. Je suis con-

vaincu que Denis est pour beaucoup dans les calomnies qui s'acharnent contre vous, quoique je ne sache pas jusqu'à quel point il prend part aux menées agressives de nos ennemis. Il ne cache à personne la haine que, depuis des années, il nourrit contre vous. Tout le monde et ses partisans eux-mêmes reconnaissent qu'il est dévoré par la jalousie et l'ambition. Eh bien, capitaine général, il faut assouvir cette ambition, revêtir le chef-doyen d'un pouvoir, lui donner une part dans le gouvernement de la commune et par conséquent dans la responsabilité de conserver ce qui sera confié à ses soins. Par là nous attirons ses amis à nous, et nous paralysons en tout cas pour longtemps les fauteurs de troubles.

Le capitaine général regarda messire Van Vaernewyck avec étonnement, et lui dit :

— Avez-vous bien mûrement médité ce projet, ami Maes? Parce que le loup vous menace du dehors, voulez-vous l'introduire dans la bergerie? Je doute que cela soit bien prudent. Si le chef-doyen apporte avec lui sa haine dans le gouvernement de la commune, ne devra-t-il pas à notre timide condescendance le pouvoir de mettre à exécution ses pernicieux desseins ?

— Je le sais, capitaine général; cela aussi offre du danger; le plus grand péril doit être conjuré par celui qui est moindre. La fatalité nous commande; nous ne pouvons échapper à sa loi inexorable.

— Soit! dit Artevelde. Cela m'attriste profondément; mais je ne veux m'opposer à rien de ce qui peut être utile à la Flandre. Mais comment lui donnerez-vous une part dans le gouvernement de la commune? Il ne peut être échevin.

— C'est vrai, et de plus il ne se tiendrait pas pour satisfait de la charge d'échevin; son ambition va plus loin. Mon pro-

Digitized by Google

jet est d'en faire votre collègue et de lui donner, comme à vous, le droit de commander en ville.

Un étrange sourire plein d'un amer découragement contracta les traits du capitaine général. Il dit en secouant la tête :

— Je serais chaque jour en relation et en dissentiment avec maître Denis ! Je perdrais mon temps dans des querelles insignifiantes ! Eh bien, soit ! je subirai cette humiliation ; mais le banc des échevins consentira-t-il à une aussi criante association ?

— Sans aucun doute, capitaine général, ceux de ses membres qui nous sont dévoués suivront nos conseils ; les autres donneront leurs voix avec joie à l'élévation du chef-doyen. Ce qu'il faut éviter dans cette affaire, c'est de laisser à nos ennemis le moyen de faire passer la nomination de maître Denis pour une marque d'hostilité contre vous. De cette résolution extraordinaire et inattendue, on pourrait conclure facilement que le banc des échevins n'a plus confiance en vous, puisqu'il met votre ennemi à côté de vous. Pour éviter ce danger, il faut que l'idée émane de vous, pour que chacun voie dans cette apparente réconciliation une preuve de votre condescendance et de votre générosité. Qui sait si dans cet acte vous ne trouverez pas le moyen de vous faire du chef-doyen un loyal ami ? En tout cas, il ne faut pas qu'il lui soit permis de pouvoir penser que son élévation ait une autre cause que votre volonté. C'est pourquoi, capitaine général, quelque profondément que ma proposition puisse vous blesser, je dis : — Vous seul pouvez parler à maître Denis de cette affaire ; il faut que vous alliez le trouver et l'engagiez à consentir à une réconciliation à laquelle le salut de la Flandre est fatalement lié ! Trouvez assez de courage pour soutenir cette misérable lutte, mon pauvre ami ; il y a aussi de l'héroïsme à accepter le calice de l'humiliation ; — et, si

le sacrifice est cruel, n'oubliez pas que vous le faites sur l'autel de la patrie. Donnez au sol qui vous a vu naître, donnez à l'indépendance de la Flandre cette preuve suprême de votre amour!

— Impossible! jamais! s'écria Artevelde en se levant indigné. Comment! je m'abaisserais jusqu'à flatter le chef-doyen, jusqu'à le prier, le supplier!

— Vous le ferez, maître Jacques, dit messire Van Vaernewyck avec tristesse, mais avec une calme fermeté. Votre noble cœur se soulève avec horreur à cette pensée; mais votre grandeur d'âme vous montrera dans cette reconciliation une autre face, et vous pourrez pardonner à maître Denis bien des bassesses, si à ce pardon le salut de la Flandre est attaché.

Artevelde étendit la main et, avec un sourire plein d'amertume et d'ironie, désigna la chambre où reposait sa fille.

— Je vous comprends, dit le premier échevin en baissant la tête, comme s'il eût été vaincu.

— Eh bien, dit Artevelde, je ferai ce que vous demandez de moi; je le ferai, si vous osez déclarer devant Dieu qu'il est resté étranger à cet affreux forfait.

— Je renoncerai à ma prière si vous osez déclarer devant Dieu qu'il en est coupable, répondit messire Van Vaernewyck.

—C'est vrai, je ne sais rien, s'écria Artevelde au désespoir; mais le sentiment qui remplit mon cœur paternel, la flamme de la haine qui, pour la première fois de ma vie, consume mon cœur, ne serait-ce pas un rayon de lumière d'en haut, une vérité?

— Il est possible, dit le premier échevin, que par ses excitations maître Denis soit la cause principale des attaques dirigées contre vous; mais je ne crois pas qu'il puisse prendre une part directe à un crime aussi odieux. D'ailleurs, ami

Jacques, nous avons beau nous révolter contre la destinée, nul ne peut lui échapper. Si vous ne consentez pas à ce que je vous propose, elle se réalisera d'elle-même : vos longs voyages à travers la Flandre ne vous ont pas permis de suivre le changement qui s'est opéré dans les esprits à Gand. Je vous le répète : il faut que cela soit !

Artevelde fit en silence plusieurs pas dans la chambre, puis, la physionomie plus calme, il alla s'asseoir auprès du premier échevin et lui dit avec gravité :

— Mais, messire Maes, vous avez oublié qu'il y a encore un moyen d'échapper à cette humiliation et peut-être de faire cesser toute discussion. Je parais être devenu un obstacle à la paix; mes ennemis gagnent en force et en audace; moi, au contraire, je me sens abattu, écrasé sous le poids du gouvernement ; mon âme a soif de repos et de solitude. Eh bien, comme ami, comme frère, je vous en prie, facilitez-moi l'abandon des affaires publiques; laissez-moi renoncer aux charges et emplois que le peuple m'a confiés. Permettez-moi, à moi et à ma famille, de jouir au moins de cette dernière partie de ma vie.

— Vous vous appelez Jacques Van Artevelde, répondit le premier échevin en secouant la tête d'un air de dénégation; l'indépendance, l'industrie, les libertés publiques de la Flandre sont renfermées dans ce nom. Lorsque Dieu, dans sa sainte volonté, a prononcé notre émancipation, il a pris votre vie pour en faire la colonne de la grandeur de la Flandre. Si vous voulez une part de votre vie pour vous, redemandez-la à Dieu qui vous a fait une destinée de sauveur et de martyr.

A ces solennelles paroles du premier échevin, Artevelde pencha profondément la tête sur sa poitrine, comme un homme qui s'affaisse sous le poids d'une inexorable sentence.

Messire Van Vaernewyck poursuivit avec une énergie croissante et avec une vive émotion :

— Jacques Van Artevelde a rejeté la croix de ses épaules; — Gérard Denis est capitaine général du pays de Flandre! Dès ce moment, les propres amis du chef-doyen se tournent contre lui ; car l'envie poursuit toujours celui qui occupe une position élevée. Les gens pacifiques qui maintenant ont retrouvé de l'énergie, parce qu'il s'agit d'attaquer et non de défendre, se soulèvent contre le nouveau chef. Celui-ci se voit abandonné et demande à la violence et à la vengeance ce qui lui manque en génie. La guerre civile enflamme toutes les parties de la Flandre; nulle volonté qui guide, nulle autorité qui contraigne, nul héroïsme qui sauve; désordre et anarchie en tout, dans les esprits et dans les choses. Alors vient la France ! Elle envoie notre comte comme instrument de ses desseins; Termonde reçoit les léliards : le mécontentement général grossit l'armée des ennemis de la liberté. Dans chaque ville se forment deux partis, qui engagent entre eux une lutte sanglante et oublient l'étranger pour perdre dans de stupides querelles leur temps et leur courage. On est bientôt lassé, paralysé, épuisé : et quand le cri : Flandre au lion ! retentit comme un cri de détresse dans la Flandre énervée, pas une voix ne répond à l'appel suprême de la patrie. On accepte de nouveau les fers de la France; la grandeur de la Flandre est devenue un songe, — un songe qui laisse bien quelques traces dans l'esprit, mais dont le souvenir s'évanouit lentement comme une vaine illusion... Ah! voyez là-bas cet homme qui, la tête penchée, erre seul sans les arbres. Il se déchire la poitrine avec désespoir et arrose son chemin de larmes. Pourquoi cette douleur, ce désespoir? Hélas! il voit de loin sa chère Flandre humiliée, agenouillée devant la France, la liberté de ses frères changée en servitude, la misère rongeant comme un chancre le peuple fla-

mand, la fédération thioise rompue : labeur, génie, héroïsme, souffrances, tout a été inutile! tout est perdu! Et de l'œuvre gigantesque de cet homme, il ne reste rien! rien qu'un stérile souvenir! Cet homme, c'est Jacques Van Artevelde; Dieu lui criait : Marche! marche! et lui s'est soustrait à sa destinée, a abandonné l'édifice de la grandeur de sa patrie avant que la clef de voûte fût placée...

Artevelde, la main sur les yeux, resta muet, même quand messire Van Vaernewyck eut fini de parler, des larmes silencieuses coulaient sur les joues du capitaine général et il tremblait visiblement. Le premier échevin respecta sa douleur pendant quelques instants, après quoi il lui prit la main et dit :

— Jacques, vous souvient-il encore qu'aux jours de la famine et de la servitude, nous avons juré, la main sur la croix, de ne nous reposer que lorsque la Flandre serait en pleine possession de son droit et de son indépendance? Vous souvenez-vous que nous avons promis, en présence de Dieu, de tout sacrifier pour la patrie... tout... tout?

— Non! non! s'écria Artevelde en se redressant avec fierté et en essuyant les larmes qui mouillaient ses yeux, la sinistre prédiction que vous venez de faire ne se réalisera pas! Je pourrais voir impassiblement mon pays réduit en esclavage.... et vivre? Je suis décidé! je ferai ce que vous demandez; je dois sacrifier ma dignité d'homme, mes sentiments de père; remettre aux mains de mon ennemi l'arme qui me tuera peut-être! — Pour la Flandre! pour la Flandre! Cette pensée sanctifie jusqu'à l'humiliation!

Le premier échevin se jeta avec émotion au cou du capitaine général et dit en lui donnant un fraternel baiser :

— Ah! je n'osais l'espérer, Jacques; mais votre âme est plus grande encore que je ne le croyais.

Tandis qu'Artevelde, dominé par une profonde préoccu-

pation, restait sans parole, messire Van Vaernewyck continua :

— Maintenant, maître Jacques, pardonnez-moi les moyens auxquels j'ai eu recours pour triompher de la fierté de votre âme. Moi aussi, j'obéis à l'irrésistible pression des événements et souffre de remplir mon devoir. A peine ma triste mission est-elle achevée ici, que je dois me rendre à la hâte au conseil des échevins, pour y lutter contre les misérables entreprises des méchants. Courage et confiance, ami ; un jour nous reverrons la carrière s'ouvrir plus consolante devant nous, et nous nous rappellerons avec orgueil ce que nous avons fait pour notre chère Flandre, ce que nous avons sacrifié pour sa gloire et sa grandeur !

Artevelde dit encore quelques paroles affectueuses pour assurer au premier échevin que sa résolution était bien prise et qu'il avait l'intention de la mettre à exécution le plus tôt possible. Messire Van Vaernewyck ne tarda pas à le quitter pour se rendre au conseil des échevins.

Le Sage Homme demeura longtemps, les bras croisés sur la poitrine, le regard fixé sur le sol, plongé dans une profonde préoccupation. En sortant de cette sombre rêverie, il se dirigea à pas lents, et comme sans conscience de ce qu'il faisait, vers la chambre où reposait sa fille, et s'assit silencieusement à son chevet en posant doucement sa main sur celle de la jeune fille et en contemplant avec tristesse son pâle visage. Puis, un sourire d'espérance se dessina sur ses traits, et ses yeux parurent briller sous l'impression de la joie. En effet, son cœur paternel avait été remué par une pensée soudaine, et peut-être ne déplorait-il déjà plus que la fatalité le forçât à une humiliante démarche. S'il réussissait à décider le chef-doyen à renoncer à ses sentiments de haine et d'inimitié, le mariage entre Veerle et Liévin serait le prix de la réconciliation. Sa fille, fortifiée par ce bonheur

imprévu, guérirait et retrouverait des jours heureux; sa femme serait heureuse du bonheur de son enfant; et Liévin, le bon Liévin recevrait la récompense de sa fidélité si rudement éprouvée !

Ce rêve consolant s'empara fortement de son esprit et le domina. Il quitta de nouveau la chambre et regagna l'arrière-salle. Il s'enveloppa dans son manteau, mit son chaperon, dit quelques mots à sa femme, et sortit sur la place de la Calandre, se dirigeant du côté de l'église Saint-Jean.

Déjà la disposition de son esprit était singulièrement adoucie par ses dernières réflexions, et l'idée d'aller trouver Gérard Denis lui faisait moins mal. Chemin faisant, l'espoir s'accrut encore en lui ; bientôt il ne ressentit plus de haine pour celui qui lui portait une si mortelle envie; le désir de gagner l'amitié de Denis était le seul sentiment qui restât dans son cœur. Cependant lorsque la demeure du chef-doyen frappa ses yeux, sa prévoyance le mit en garde et lui recommanda la prudence en lui rappelant le caractère de l'homme qu'il allait visiter. Le capitaine général reprit la pleine conscience de sa situation; son visage regagna son expression de dignité habituelle ; une sorte de fierté anima son regard et il entra d'un pas ferme dans le magasin du chef-doyen, en disant au domestique qu'il désirait parler à maître Denis.

Le domestique, stupéfait d'étonnement, s'inclina et ouvrit en balbutiant une porte qui donnait accès dans la chambre où se trouvait son maître.

Lorsqu'Artevelde parut, Gérard Denis était assis sous la cheminée, le dos tourné à la porte ; son fils Liévin était dans un coin, assis à un pupitre, et le premier remarqua l'entrée de maître Jacques. Saisi d'étonnement, il laissa tomber à terre le parchemin qu'il tenait à la main et s'écria involontairement :

— Dieu ! le capitaine général ici !

A cette exclamation, Gérard Denis se leva vivement et lança un regard irrité à celui qui venait d'entrer; mais lorsque le calme regard d'Artevelde se fixa sur lui et que ce noble et imposant visage lui sourit, il reçut une irrésistible impression. Au soudain changement qui s'opéra dans ses traits, on eût dit que le respect et la confusion le rendaient tout interdit. Mais le chef-doyen redevenant aussitôt maître de lui-même donna aussi, lui, à sa physionomie une expression indifférente, bien que son cœur battît violemment sous le feu des plus haineuses passions.

— Cela vous étonne sans doute de me voir ici, maître Denis? dit Artevelde. Ce que j'ai à vous dire doit être bien important pour m'avoir décidé à cette démarche, n'est-ce pas? Je désire être seul avec vous : veuillez, je vous prie, m'accorder quelques instants d'entretien.

Le chef-doyen fit un signe à son fils, qui se leva pour quitter la chambre; mais en passant il dit à Artevelde :

— Et Veerle ?

— Elle va mieux, répondit Artevelde en lui pressant la main.

Liévin ayant franchi la porte du magasin, le capitaine général dit à maître Denis, en s'asseyant à quelque distance de lui :

— Chef-doyen, je viens vous prier de m'écouter avec patience; vous jugerez ensuite en toute liberté de ce que je vais vous proposer.

— Allons ! allons ! ces détours sont inutiles, répliqua Denis avec brusquerie. Voyons ce que vous avez à me dire!

Artevelde sentit le rouge de la colère lui monter au front, mais il comprima ce mouvement et dit à Denis, qui le regardait avec une sorte d'ironie :

— Chef-doyen, nous nous connaissons l'un l'autre depuis très-longtemps; il y a même eu un temps où notre vif dé-

sir de donner la liberté à la Flandre a fait de nous, sinon de vrais amis, du moins des combattants pour une même cause. Depuis lors ont surgi entre nous des sentiments et des passions dont je ne veux pas m'occuper.

— Vous faites bien, dit le chef-doyen en l'interrompant, car vous n'êtes sans doute pas venu ici pour me faire votre confession !

Artevelde frissonna, il se tut un instant, puis reprit sur un ton qui trahissait une certaine impatience :

— Maître Denis, les léliards lèvent partout la tête ; ils multiplient leurs agressions, ils attirent dans toutes les communes le feu dévorant des discordes civiles. La France, aidée par nos divisions, se prépare à tomber sur la Flandre avec un irrésistible élan. Si ceux qui ont de l'influence sur le peuple, si ceux qui aiment leur patrie ne se donnent pas la main en ce moment suprême, l'indépendance et la liberté de la Flandre sont à jamais perdues. C'est un triste spectacle que celui que nous donnons à notre ville natale. Désirez-vous que la France nous étouffe de nouveau sous son influence? Non ! Demandez-vous que nous abandonnions l'alliance avec l'Angleterre et que nous donnions par là le coup de mort à l'industrie sur notre sol ? Non ! Souhaitez-vous que notre comte revienne comme instrument de l'étranger, comme chef de l'armée de nos ennemis, comme un émissaire chargé de détruire nos libertés et nos droits ?

— Le comte ? Que me parlez-vous du comte ? dit Denis d'un ton railleur : si celui-là revient jamais, ce ne sera pas de mon consentement.

— Il peut y avoir quelque différence dans notre manière de voir respective, poursuivit Artevelde; cependant, au fond, vous voulez ce que je veux : l'émancipation, l'indépendance, la puissance et le bien-être de la Flandre. N'est-ce donc pas une inexplicable folie que de nous affaiblir l'un

l'autre par la haine, et de donner au peuple l'exemple de la discorde? N'est-ce pas une folie que de perdre notre temps et nos forces en de puériles querelles, à la grande joie de nos ennemis, tandis que l'orage s'amasse sur notre tête, orage qui doit nous emporter tous, aussi bien que l'objet pour lequel nous luttons?

— Ah! ah! s'écria Denis avec un sourire de triomphe, je m'y attendais! Aussi longtemps qu'on a pensé pouvoir me méconnaître impunément, on m'a laissé de côté. Maintenant on voit que beaucoup ouvrent les yeux et que le peuple se tourne vers moi, et l'on veut me séduire pour me décider à renoncer à mon influence ou à l'employer à sauver ceux qui m'ont dédaigné. Mais Gérard Denis n'est pas un enfant, capitaine général! Ce qu'il a en tête, il l'exécutera, que ceux qui s'estiment au-dessus de tous les autres et qui ont eu la prétention de porter à eux seuls la terre sur leurs épaules, s'y opposent ou non. Et si la Flandre se trouve en péril, il se trouvera encore des hommes pour la défendre et la venger avec plus de courage et de résolution peut-être. Ah! ah! capitaine général, on reconnaît donc que Gérard Denis est aussi quelque chose à Gand?

Artevelde répondit avec une froideur pleine de dignité:

— Chef-doyen, je ne suis venu ici ni pour chercher querelle, ni pour accuser, ni pour séduire. Je ne veux pas prendre garde à ce qu'il pourrait y avoir d'insultant pour moi dans vos paroles. Je dois avouer que votre influence à Gand est assez considérable pour me faire un devoir de désirer que vous coopériez avec moi à l'œuvre du bien général. Quelles que soient les causes de cette influence, quels que soient les sentiments qui nous éloignent l'un de l'autre, je suis forcé de remplir auprès de vous une mission qu'explique le danger de la patrie. Cela vous surprendra probablement, mais je viens vous proposer d'être mon collègue, de proté-

ger avec moi le gouvernement de la commune et de siéger comme conseiller à côté de moi dans le conseil des échevins. Comme ma charge de capitaine général fait que je suis presque toujours en voyage, l'administration de Gand vous sera presque exclusivement confiée.

Gérard Denis regarda un instant Artevelde avec surprise et incrédulité. Puis, sans répondre, il détourna la tête et se mit à réfléchir. Bientôt, un sourire parut sur son visage, sombre expression d'une joie féroce, comme celle du tigre qui va s'élancer sur sa proie.

Le capitaine général ne le remarqua pas et continua :

— Si, dans l'accomplissement de nos devoirs communs, nous pouvions trouver des raisons de laisser pénétrer peu à peu dans nos cœurs des sentiments d'estime ou d'amitié l'un pour l'autre, ce serait un grand bonheur pour Gand et pour la Flandre. Je doute néanmoins qu'une intime et sincère réconciliation entre nous soit possible d'abord, et il n'est pas nécessaire que nous le niions. Soyons du moins amis, aux yeux du peuple, afin que notre exemple aide au rétablissement de la paix publique et pousse les esprits à renoncer à la haine et à la discorde. Quant à nous, nous trouverons dans la grandeur de notre mission la force de comprimer les passions qui nous éloignent l'un de l'autre, si toutefois ces passions persistent. Eh bien, chef-doyen, dites-moi si à ces conditions vous voulez prendre part à la grande œuvre de la régénération de la Flandre ? Jugez en pleine liberté, décidez selon votre propre inspiration ; car si votre association avec moi comme collègue devait être une source de nouvelles haines et de nouvelles divisions, il vaudrait mieux la repousser ,comme le plus grand danger qui pût menacer notre liberté.

Avant que le chef-doyen se retournât vers Artevelde, le

perfide sourire avait disparu de son visage et il demanda d'un ton moins mécontent :

— Me faites-vous cette offre sincèrement ?

— Je n'ai jamais dissimulé, répondit Artevelde.

— Mais le banc des échevins consentirat-il ?

— Il est composé de vos amis et des miens. Les miens ne s'opposeront pas à une mesure favorable au rétablissement de la paix dans le pays; les vôtres seront heureux de vous voir à la tête de la commune.

— Eh bien, capitaine général, j'accepte votre proposition, dit Denis.

— Maintenant, je vous demanderai aussi, chef-doyen, si vous acceptez loyalement et sincèrement.

— En toute sincérité.

— Puis-je espérer que vous vous efforcerez d'oublier que vous m'avez haï, et toujours combattu ?

— Cela dépendra de vous, maître Jacques; si je rencontre en vous un homme vraiment disposé à laisser à chacun ce qui lui appartient, l'hostilité ne sera ni causée ni entretenue par moi. Je vous offre même dès maintenant, comme collègue, toute mon amitié. Vous voyez que je ne crains pas de faire le premier pas vers la réconciliation.

A ces mots, il tendit avec un sourire franc la main au capitaine général, qui l'accepta et la serra cordialement.

— Ainsi nous sommes amis? dit Denis.

— Je prie Dieu que nous puissions le rester toujours, répondit Artevelde. Après un instant de silence, il dit avec plus d'abandon :

— J'ai encore une demande particulière à vous faire, maître Denis.

— Je prévois ce dont vous allez parler, remarqua Denis en riant.

— Probablement, reprit le capitaine général. Nos enfants

s'aiment depuis plusieurs années déjà. L'inimitié qui régnait entre nous les a fait souffrir horriblement. Il est plus que temps que nous mettions fin à leurs chagrins et que nous leur donnions la récompense d'une constance que rien au monde n'a pu ébranler, ni conseils, ni ordres, ni calomnies, ni malheurs. Si nous sommes vraiment amis, l'obstacle qui séparait nos enfants disparaît de lui-même. Je désire vivement que notre réconciliation soit scellée par un lien de famille. Consentez à ce que le mariage de votre fils avec ma fille soit célébré le plus tôt possible. Le peuple gantois y verra une preuve éclatante de notre bonne intelligence.

— Je ne sais pas, répondit Gérard Denis, mais j'aurais bien voulu que vous ne m'eussiez pas encore demandé cela. Je suis père, capitaine général, et je dois sauvegarder l'honneur de mon fils, même de l'apparence d'une souillure.

— Que voulez-vous dire ? s'écria Artevelde dont le regard s'enflamma soudain.

— Ne vous emportez pas pour cela, capitaine-général, répondit Denis en souriant, mon intention n'était pas de vous blesser ; mais vous savez ce que le monde dit toujours d'une fille qui a été enlevée. Liévin m'a raconté l'aventure; et c'est bien malheureux pour la pauvre Veerle ; mais qui peut aller impunément contre le courant de l'opinion publique ?

— Vous refusez donc de laisser nos enfants se marier ? Et c'est une telle raison que vous me donnez ? Qu'est donc devenue l'amitié que vous m'offriez ?

Le chef-doyen feignit de réfléchir un instant, puis :

— Allons, je veux passer par-dessus tout, bien que ce soit un grand sacrifice. Je consens au mariage !

— Est-ce une parole donnée, maître Denis ?

— Le monde dira et pensera ce qu'il voudra ; ma réso-

lution est prise et vous pouvez être certain que je tiendrai ma parole.

A quand la célébration du mariage ?

— Ah ! vous êtes mieux à même de le savoir que moi. Veerle est dangereusement malade ; je le remarquerais assez à la tristesse de Liévin, quand même il ne s'en plaindrait pas sans cesse au ciel et à la terre.

— La bonne nouvelle lui rendra la santé, maître Denis. C'est donc dit : dès que Veerle sera rétablie, nous avons le mariage ?

— Vous aurez assurément assez de temps, capitaine général, pour mettre auparavant le banc des échevins en demeure de se prononcer sur votre proposition.

— Avant huit jours vous serez mon collègue, chef-doyen. Et maintenant puisque, dès ce moment, nos efforts communs doivent tendre à calmer les esprits et à faire cesser toute division, je vous prierai d'agir aussitôt que possible pour terminer à l'amiable le différend entre les tisserands et les foulons.

— A l'amiable ! comment l'entendez-vous ? s'écria Gérard Denis. Voulez-vous donc que les tisserands se soumettent aux exigences mal fondées des foulons ?

— Non, chef-doyen, je reconnais que les foulons n'ont pas le droit d'exiger, en s'appuyant sur la violence et la menace, un salaire plus élevé que celui qui leur a été accordé il y a longtemps, conformément aux décisions des *vinders* (1) ; mais je ne crois pas non plus que le salaire soit une chose tellement immuable qu'on doive, dans un temps de prospérité comme celui-ci, continuer de refuser aux ouvriers une part équitable dans les bénéfices.

(1) Sorte d'arbitres chargés de prononcer sur les différends entre les gens des métiers et les maîtres, et de régler les relations réciproques des membres des corps de métiers.

— Et qui a supporté toutes les pertes pendant la stagnation du commerce et de l'industrie ? Sont-ce les foulons ? Non, ce sont les tisserands, qui ne pouvaient vendre leurs draps et s'en allaient se ruinant, tandis que les foulons n'y perdaient rien !

— N'y perdaient-ils donc pas leur unique propriété, le travail ? La famine ne les a-t-elle pas moissonnés par centaines, chef-doyen ? Je ne veux pas dire que le métier des tisserands doive satisfaire complétement aux exigences outrées des foulons : cela serait aussi dangereux qu'un refus formel. Il y a dans cette question un grand péril pour Gand et pour la Flandre ; il faut des deux côtés faire un sacrifice pour arriver à la réconciliation. Voilà comment je comprends l'affaire et je vous conseille, si vous voulez rendre un grand service à votre pays, d'engager votre métier à la condescendance. Sur ce pied-là, il est extrêmement facile de terminer pacifiquement cette menaçante querelle.

— Eh bien, j'essayerai, dit Denis ; heureusement que mon influence sur les tisserands est grande, sinon il serait inutile de toucher cette corde-là ; ils sont trop irrités contre les foulons.

— Faites un énergique effort, chef-doyen, et vous remporterez une belle victoire ; moi, de mon côté, je verrai à ramener les doyens et les *vinders* des foulons à des sentiments plus modérés. Avant de vous quitter, je désire annoncer à votre fils la bonne nouvelle, et si vous n'avez rien à y redire, m'en retourner chez moi avec lui.

Le chef-doyen sortit de la chambre et appela son fils. Puis il revint à Artevelde, et, lui prenant la main :

— Ainsi, dit-il, nous sommes bons amis ! Ce qui est dit reste dit... en toute loyauté.

Liévin entrait en ce moment dans la chambre ; mais lorsqu'il surprit son père et le capitaine général, la main dans

la main, et qu'il vit briller un sourire sur les deux visages, il s'arrêta soudain, comme frappé d'un coup imprévu.

— Eh bien ! eh bien ! dit son père d'un ton d'affectueuse plaisanterie, qu'est-ce qui t'étonne si fort, Liévin ? Le capitaine général est devenu mon ami, tu le vois !

— Serait-il vrai, mon Dieu ? s'écria Liévin en joignant les mains. Et vous, mon père, vous ?

— Je suis son ami aussi, répondit Denis.

— Merci ! merci ! s'écria le jeune homme en sautant au cou du chef-doyen. Merci ! vous me rendez un père ; la plus belle et la plus sainte affection de mon cœur se rallume avec une nouvelle ardeur. Que ce jour soit béni parmi tous les jours de ma vie !

Il quitta son père, dirigea son regard humide de larmes sur le capitaine général et leur prit la main en tremblant. Artevelde le regarda avec émotion.

— Liévin, tu viens avec moi porter à Veerle malade une consolante nouvelle. Ton père consent à ton mariage et désire qu'il soit conclu le plus tôt possible ; c'est une parole donnée.

Le jeune homme regarda son père avec incrédulité.

— C'est vrai, dit le chef-doyen. Tu vois bien que nous sommes devenus bons amis.

Une vive émotion s'empara de Liévin ; il ne trouva pas la force de parler et laissa tomber la tête sur le sein de son père en versant des larmes de joie et de reconnaissance.

— Liévin, dit Artevelde, laisserons-nous la pauvre Veerle attendre plus longtemps la bonne nouvelle ?

— Oh ! non ! non ! s'écria le jeune homme en cherchant à dominer son émotion, venez ! venez !

Et, se tournant vers son père, il lui dit en le regardant affectueusement :

— Mon père, je reviendrai bientôt vous remercier comme

convient de ce bienfait inattendu, et prier Dieu de vous bénir. Mais c'est Veerle, Veerle qu'il faut d'abord consoler et réjouir!

Artevelde, après avoir échangé un salut amical avec le chef-doyen, suivit l'impatient Liévin et quitta la maison.

Gérard Denis les suivit un instant du regard, puis rentra dans la chambre, qu'il se mit à parcourir de long en large, en souriant avec orgueil, et se disant à lui-même :

— Ah! ah! croit-on me prendre dans d'aussi sots piéges? Quand on me croyait faible, on me regardait fièrement du haut de sa grandeur; aujourd'hui qu'on ne peut plus méconnaître ma puissance, on veut me séduire à force de fausseté. On vient m'offrir son amitié pour me détacher de ceux qui me sont dévoués... Et l'on croit que je suis assez mal avisé pour accepter ainsi l'annihilation de mon influence, pour laisser échapper ainsi le pouvoir suprême qui me sourit et pour renoncer à ma vengeance au moment où je suis assez fort pour inspirer de la terreur et punir? Non, non, point de faiblesse; je veux le voir ramper devant moi, le fouler aux pieds, commander seul! Ah! Jacques Van Artevelde, tu as cru qu'il suffirait d'avoir du génie et d'avoir fait de grandes actions pour être éternellement porté sur le pavois par le peuple? Erreur! A mon tour! Déjà le pressentiment de ta chute t'aveugle. Qu'est devenue ta sagesse? qu'as-tu fait de ta haute intelligence? Tu viens te livrer entre mes mains avec l'imprudence d'un enfant; — tu vas partager ton pouvoir avec moi? Et tu crois qu'il y a place pour nous deux à la maison des échevins de Gand? C'est ce que nous verrons! Je dois, dis-tu, engager les tisserands à la modération? Raillerie! cette querelle te fait trembler; tu prévois que c'est un feu qui te dévorera. Et je jetterais de l'eau sur la flamme qui menace de consumer mon ennemi! Qui crois-tu donc que je sois? Non, non, tu tomberas, tu

seras écrasé et tu tendras les mains vers moi pour implorer grâce! Alors tu connaîtras Gérard Denis; alors il te fera boire goutte par goutte le fiel que tu as amoncelé dans son cœur. Ah! ah! Jacques, plus de moyen de m'échapper; tu as signé ta propre sentence! Et maintenant ne perdons pas de temps; il y a des hommes qui doivent prendre part avec moi à l'œuvre de la vengeance!

A ces mots, il prit à la hâte son manteau, son chapeau et sortit la face contractée par un infernal sourire.

XVI

La majorité du banc des échevins avait accepté avec joie la proposition d'Artevelde concernant la nomination de Denis comme son collègue dans le gouvernement de Gand. Bien que chacun sentît que cette nomination pouvait recéler un grand péril, on avait passé par-dessus toutes les considérations, dans l'espoir que, par là, une véritable réconciliation s'opérerait entre les deux partis qui divisaient la ville.

Cependant le banc des échevins ne tarda pas de s'apercevoir de la déplorable imprudence qu'il s'était laissé conseiller par la force des circonstances. A peine le chef-doyen avait-il assisté à quelques-unes de ses séances, qu'il commença à montrer ce qu'on pouvait attendre de sa présence dans le conseil. Tout en lui, — actions, paroles, gestes, — tout respirait la passion, la violence et la haine. Afin de satisfaire son impatiente ambition, de faire parler de lui et de

paraître homme d'initiative, il faisait sans cesse des propositions qui tendaient à tout changer dans l'administration de la commune; il s'élevait, dans des discours emphatiques et creux, contre des abus imaginaires qu'il voulait voir remplacés par des impossibilités ou une injuste contrainte. Il s'efforçait de compenser par un flux de paroles, la raison et l'expérience qui lui manquaient en comparaison des autres magistrats; il parlait toujours et ne laissait à personne l'occasion d'exprimer librement son opinion. Quand un échevin indépendant s'enhardissait jusqu'à lui prouver en pleine assemblée le mauvais côté de ses projets ou le peu de fondement de ses raisons, il éclatait en invectives personnelles et il ne se passait pour ainsi dire pas de jours où il n'insultât quelques-uns des magistrats.

Ainsi le conseil des échevins lui-même était devenu une scène de querelles et de divisions sans fin. Il est très-vrai que la majorité rejetait presque toujours les propositions de Denis comme menaçant le salut et l'union de la commune; mais lui, se voyant soutenu par une minorité exaltée, et sachant bien que l'état des esprits dans la ville rendait le conseil des échevins impuissant, poursuivait impudemment les tentatives qui tendaient évidemment à conquérir à son bénéfice une sorte de despotisme fondé sur la violence. En même temps, ses partisans répandaient toutes sortes de faux bruits sur ce qui se passait ou se disait dans le conseil des échevins, de sorte que bientôt quelques-uns des magistrats les plus paisibles commencèrent à ne plus assister aux séances, sous prétexte de maladie ou de tout autre motif.

Jamais la haine contre Artevelde n'avait été plus ardente dans l'âme du chef-doyen qu'alors qu'il lui fallait presque continuellement se trouver en contact avec lui. Quand Denis faisait au conseil quelque proposition inconsidérée et voulait, en faisant appel à la passion et à la colère, forcer l'ap-

probation des échevins, il suffisait qu'Artevelde dît quelques paroles pour déjouer ses efforts et faire rejeter la proposition par la majorité. Bien que le capitaine général s'exprimât toujours avec modération et ne dit jamais rien qui pût blesser le chef-doyen, celui-ci se sentait néanmoins écrasé sous la comparaison qu'il était forcé de faire entre son insuffisance et le vaste génie d'Artevelde. L'inaltérable sang-froid du capitaine général portait au comble la rage de Denis, quoiqu'il éclatât parfois en allusions offensantes et en invectives provocatrices pour attirer Artevelde sur le terrain d'une discussion acerbe et irritée, il n'y réussissait jamais : le Sage Homme le rappelait chaque fois avec urbanité au sentiment de la dignité de l'assemblée et à la modération. L'irrésistible influence de la parole du capitaine général était comme un couvercle de plomb qui s'abaissait toujours sur les ardentes passions de Denis et les empêchait d'éclater librement. Cette contrainte remplissait le cœur du chef-doyen de la plus violente animosité contre Artevelde ; il ne pouvait le voir sans que le rouge de la colère lui montât au visage ; il ne pouvait entendre sa voix sans que le sang bouillonnât dans ses veines. Le chef-doyen qualifiait la modération du capitaine général de fausseté et d'hypocrisie; l'influence de sa parole de contrainte et de tyrannie; la majorité du banc des échevins de conspiration d'hommes ambitieux qui l'opprimaient. Il savait ainsi, par ses partisans, se faire passer aux yeux d'une partie du peuple pour une victime de l'ambition d'Artevelde, et accusait le capitaine général et ses amis d'obéir justement aux mêmes passions et d'avoir les mêmes vues qu'il sentait qu'on pouvait lui reprocher à bon droit à lui-même.

Grâce à ces divisions, tout pouvoir légal était anéanti à Gand. Bien qu'Artevelde, appuyé par la majorité du banc des échevins, fût encore la véritable tête de la commune, il ré-

gnait parmi le peuple une telle indifférence ou tant de mauvaise volonté, qu'il était devenu presque impossible de prendre une mesure bonne et salutaire. Chacun avait le pressentiment qu'il allait se faire un grand changement à Gand; beaucoup prévoyaient de terribles événemonts; tous voyaient avec une douloureuse appréhension le désordre et la désorganisation qui s'annonçaient par des symptômes impossibles à méconnaître (1).

Artevelde, rendu impuissant par les mille obstacles qui surgissaient à chaque pas autour de lui, ne savait plus quelle résolution prendre pour préserver sa ville natale d'une désastreuse révolution. Il voyait cette révolution approcher à vue d'œil; mais toute direction, tout gouvernement était déjà devenu si impossible à Gand, que l'autorité devait se borner à espérer que le temps amènerait un changement heureux et à éviter tout, même les moyens de coërcition les plus légitimes pour ne donner à la révolte aucun prétexte d'éclater.

Quant au mariage de Liévin et de Veerle, Denis n'avait pas retiré sa parole et il en parlait même souvent comme d'une affaire sérieusement résolue et qui devait rester en dehors de ses démêlés avec le capitain général. Veerle était bien encore très-souffrante, mais sa santé revenait assez vite pour faire espérer un prochain rétablissement. Les deux amants vivaient donc dans un doux espoir et oubliaient pour ainsi dire ce qui se passait en dehors du cercle de leur affection, pour se renfermer tout à fait dans la belle et douce perspective qui s'ouvrait devant eux.

La nomination de Denis comme collègue d'Artevelde avait

(1) « Qui fut cause, à raison que justice esloit au dict pays du tout bannie et abolie, que plusieurs partialitez et divisions naissoyent journellement au pays de Flandre. » OUDEGHERST, *Annales de Flandre*, t. II, p. 338.

d'abord eu pour conséquence une sorte de trêve dans la querelle des tisserands et des foulons; — non pas que les foulons y vissent un avantage ou une satisfaction; au contraire, l'élévation du doyen de la tisseranderie était une nouvelle humiliation pour les autres métiers; mais les tisserands s'étaient montrés en apparence disposés à la conciliation et avaient consenti à ouvrir des négociations sur l'augmentation du salaire. Mais dans les réunions les deux métiers restèrent si inflexibles dans leurs prétentions, que les plaidoieries réciproques en faveur de leurs intérêts respectifs, ne firent qu'exciter la scission qui existait entre eux.

Gérard Denis qui, au bout de quelques mois, se tint pour convaincu qu'il n'arriverait jamais par la voie de la légalité à réunir dans ses mains toute l'autorité à Gand, avait, depuis quelque temps, attisé de nouveau la haine entre les deux métiers et fait rompre brusquement les négociations. Il savait qu'Artevelde s'était voué entièrement à l'aplanissement de ce menaçant démêlé, et y vit un moyen de vengeance contre le capitaine général. Cependant ce n'était pas l'unique motif qui dictât sa conduite : il avait formé le projet de s'appuyer exclusivement sur la puissante corporation des tisserands, et en flattant l'orgueil de ses nombreux membres, de faire d'eux tous des partisans à lui dévoués. S'il parvenait à atteindre ce but, il pourrait se considérer comme le maître à Gand et lâcher la bride à son ambition et à sa soif de vengeance. Il y réussit parfaitement; car tandis qu'Artevelde ne donnait tout à fait raison à personne et exhortait chacun à se montrer conciliant, et par conséquent soulevait ainsi toutes les passions contre lui, — Denis s'écriait partout et sur tous les tons que les foulons n'avaient pas le moindre droit dans leurs exigences, et que ce serait une lâcheté que de consentir à la moindre augmentation de salaire; en même temps il proclamait emphatiquement que la tisseranderie

était le premier métier de Gand et avait droit à la suprématie sur tous les autres.

Au fond, cette dernière assertion était une vérité : la tisseranderie comptait dans son sein tous les marchands de drap, plus vingt-sept métiers qui avaient directement pour objet la préparation de la laine ou le tissage du drap. Depuis la renaissance de l'industrie, tous les produits de la tisseranderie avaient haussé de prix considérablement, et ce métier était devenu extrêmement riche. De plus, il avait, de par la loi et la coutume, la préséance sur les deux autres membres de la commune, savoir sur les foulons et les petits métiers, et son doyen était de plein droit chef-doyen de Gand.

En des temps plus calmes, personne n'eût eu la pensée de contester la suprématie morale de la tisseranderie, sinon çà et là quelque vieux foulon qui se rappelait avec dépit que jadis la foulonnerie avait été à la tête des métiers (1); mais comme les esprits étaient tout disposés par une longue excitation à prendre feu au moindre frottement, rien n'était plus dangereux que les insultantes fanfaronnades de Denis et de ses partisans. Les orgueilleuses provocations des tisserands et leurs hâbleries à propos de leur puissance et de leur primauté de rang avaient enfin tellement échauffé les esprits des autres métiers, que les quatre-vingts corporations des petits métiers se rangèrent du côté des foulons et se mirent à crier aussi haut que ceux-ci, que l'augmentation de salaire réclamée devait être obtenue de gré ou de force.

Ce renfort inattendu porta les foulons au dernier degré d'audace, non pas tant à cause du concours des corporations elles-mêmes, que parce qu'ils recevaient pour chefs,

(1) De 1325 à 1335, la foulonnerie est toujours nommée avant la tisseranderie dans les Comptes de la ville.

Jean Bake, doyen des petits métiers et ses trois fils. Jusque-là, les foulons, malgré toutes les excitations, ne s'étaient pas encore laissés aller à des actes de violence, parce que leur doyen Seger Boele reculait devant l'effusion du sang. Jean Bake, au contraire, était connu par toute la ville comme un homme des plus exaltés et des plus robustes, et, bien qu'il fût doyen des forgerons et des petits métiers, il ne craignait pas de recourir à sa force de lion pour décider à coups de poing entre lui et ses adversaires. Ses trois fils étaient également redoutés de tous leurs compagnons comme les plus grands batailleurs de toute la ville.

Grâce à l'excitation de ces hommes et des continuelles provocations des tisserands, la haine entre les deux partis en vint à un tel point d'animosité, que, presque chaque jour, des luttes sanglantes s'engageaient dans les tavernes et que l'on en vint à s'assommer littéralement par jalousie.

Cet état de choses attristait grandement Artevelde, il se multipliait, pour ainsi dire, lui-même et travaillait jour et nuit, sans trêve ni repos, pour sauver sa ville natale du danger qui la menaçait et déjouer en même temps les agressions des léliards dans les autres parties de la Flandre. Tant que les petits métiers étaient restés en dehors de la querelle, il avait pu, grâce à l'aide de la bourgeoisie moyenne, conserver encore assez d'influence pour empêcher un choc décisif entre les tisserands et les foulons; mais maintenant que le troisième membre de la commune s'était déclaré avec rage contre les tisserands, disparaissait la dernière apparence de pouvoir que l'autorité communale avait conservée. En effet, tous les *poorters* de Gand, sans exception, faisaient partie de l'un des métiers, soit qu'ils fussent eux-mêmes négociants ou ouvriers, soit que, pour jouir des priviléges des métiers, ils se fussent fait inscrire dans l'un ou l'autre. La même haine enflammait tous les habitants : chacun se croyait obligé de

défendre son métier avec passion et personne ne voulait écouter la voix des magistrats.

Enfin, les choses allèrent si loin, qu'on commençait à parler ouvertement en ville d'une émeute prochaine des foulons, qui ne menaçaient de rien moins que de piller toutes les maisons des tisserands et de massacrer quiconque oserait leur faire résistance. Déjà on voyait les foulons et les membres des petits métiers courir en armes dans les rues ; et Jean Bake avait même annoncé, au dire de quelques *poorters*, que la sanglante entreprise serait tentée le lendemain.

Comme dernier moyen d'empêcher l'effusion du sang, au moins pour ce jour-là, et si c'était possible, terminer le différend, Artevelde fit proclamer par le sonneur de trompe de la ville, que les doyens de tous les métiers se réuniraient le lendemain à neuf heures du matin, à la Maison-Haute, sur le marché du Vendredi, pour délibérer et prendre une décision définitive sur la querelle pendante.

Cette annonce, qui promettait une solution de la question, ôta tout motif à un conflit immédiat; on différa donc toute entreprise violente, bien que chaque métier se préparât à tirer vengeance de ses adversaires si la décision à intervenir n'abondait pas dans son sens.

Le lendemain était une belle journée de mai ; le tiède soleil de printemps répandait à flots dans les rues sa bienfaisante lumière ; l'air, comme s'il se fût chargé dans la campagne d'effluves balsamiques, élargissait la poitrine ; tout était plein de lumière et de vie, tout resplendissait, aussi bien le ciel bleu là-haut que la nature riante ici-bas ; on eût dit que ce jour serein et radieux ne pouvait éclairer que le bonheur et la joie. Hélas ! à Gand cependant les jeunes rayons du printemps éclairaient une foule agitée qui, la haine et la jalousie au cœur, la colère et la soif de la vengeance dans l'âme, semblait annoncer, comme un volcan qui

couve, la plus formidable explosion des passions populaires.

Toute la ville était agitée d'un sinistre pressentiment ; sur tous les visages on pouvait lire l'anxiété ou la fureur. Les gens des métiers, maîtres et compagnons, l'œil sombre et fixé sur le sol, se hâtaient vers le marché du Vendredi, en se montrant le poing de loin ou en s'excitant mutuellement à ne pas céder. Des vieillards mêmes, tout décrépits, et déjà courbés vers la tombe, traînaient péniblement leurs membres paralysés vers le lieu de rassemblement où l'on allait décider de la dignité de leur métier ; dans leurs yeux éteints brillait encore une étincelle; on eût dit que la haine avait rassemblé pour ce jour-là tout ce qui leur restait de vie.

Sur ses entrefaites, les femmes et les jeunes filles, pâles et tremblantes, se rassemblaient en groupes devant les portes, et se lamentaient sur le malheur qui menaçait la commune; ou bien elles prenaient part à la querelle, et s'adressaient les plus insultantes provocations. Dans les quartiers pauvres, il y avait même des femmes qui suivaient leurs maris au marché du Vendredi et criaient plus haut qu'eux encore, que pour venger l'honneur du métier, elles ne craindraient pas de courir même au-devant de la mort.

Le marché du Vendredi offrait un étrange aspect quelque temps avant l'heure de la réunion. Cette vaste place était couverte de groupes considérables de gens des métiers, entre lesquels des passages libres semblaient ménagés à dessein. La multitude, fourmillante et divisée comme elle l'était, ressemblait dans son ensemble à un nombre infini de petites îles, au milieu desquelles une rivière aurait promené ses méandres capricieux. Tous les métiers y étaient représentés par un certain nombre de membres ; mais on n'apercevait aucun mélange; chaque métier était séparé des autres par un espace qui était même assez grand pour empêcher le contact d'un groupe à l'autre.

Comme la plupart des compagnons avaient abandonné leur travail pour se trouver, avant neuf heures, sur le marché du Vendredi, ils étaient tous vêtus comme ils le sont ordinairement à l'ouvrage et beaucoup portaient encore leurs outils à la main ou à leur ceinture. Aussi pouvait-on reconnaître au premier coup d'œil à quel métier chacun appartenait, et cette circonstance particulière avait sans doute contribué à la séparation plus marquée des métiers entre eux.

Dans chacun de ces groupes, au centre desquels se trouvait le doyen ou un orateur, on discutait vivement et parfois avec de sinistres imprécations sur le différend en suspens, et l'on condamnait par avance et le but et l'issue possible de la réunion annoncée. Tous ces cris, toutes ces voix, tous ces bruits se confondaient en un sourd murmure, en un bourdonnement confus.

Depuis la *Wannekens aerd* jusqu'à la tourelle de la Collace, s'étaient déployés les vingt-sept métiers de la tisseranderie, ils occupaient par conséquent presque la moitié du marché du côté du midi. En dehors des marchands de drap qui se trouvaient en grand nombre devant la Maison-Haute, on pouvait reconnaître dans ce corps puissant les tisserands, les fileurs et les tondeurs de drap. Parmi les différents corps de la tisseranderie on ne remarquait pas la même séparation qu'entre les autres. Ce métier formait un corps compact qui, par le nombre, semblait en réalité assez formidable pour frapper de crainte les autres métiers et même au besoin les écraser. On pouvait lire sur la physionomie des tisserands qu'ils avaient la conscience de leur force ; ils se montraient moins remuants et on n'entendait pas planer au-dessus de leurs rangs ce tumulte confus et menaçant qui régnait sur tous les autres points du marché ; mais un sourire de dédain trahissait leur orgueil, et leur

attitude en apparence indifférente témoignait qu'ils ne se laissaient guère émouvoir par les clameurs des autres métiers.

Gérard Denis courait de tous côtés, serrant la main à tout le monde et semant de perfides paroles pour faire échouer la tentative suprême d'Artevelde. Il lui fut extrêmement facile de persuader aux membres de son métier qu'ils ne devaient passer sur rien, pas même sur une apparence de concession ; cela était déjà résolu, aussi bien parmi les tisserands que parmi les autres métiers. La question de l'élévation du salaire s'était transformée en une querelle d'amour-propre et d'orgueil : restait seulement à savoir lequel des deux partis humilierait ses adversaires.

Les foulons formaient une troupe pleine d'exaltation qui s'était partagée en divers groupes autour d'un certain nombre d'orateurs en proie à une sorte de rage. Ce qui caractérisait ce métier entre tous les autres, c'était le dénûment visible de la plupart de ses membres, dont les vêtements déchirés et l'apparence misérable attestaient qu'ils ne participaient pas dans la même mesure que les autres à la prospérité générale. Aussi, sur ce point, tous les visages étaient-ils enflammés par la colère ; on y entendait les plus horribles imprécations, les plus terribles menaces contre les tisserands. Des femmes, semblables à d'affreux ministres de haine et de vengeance, excitaient la fureur des hommes, couraient, les cheveux épars, dans les rangs de ce métier et remplissaient l'air de sinistres et sanglantes clameurs.

Dans l'angle voisin de la ruelle d'Amvar, se tenaient les forgerons, leurs tabliers de cuir sur la poitrine, les bras nus, le visage noirci, l'œil flamboyant, pareils à une nuée de démons échappés de l'enfer. Jean Bake, le doyen, qui dépassait de la tête les plus grands de ses compagnons et

avait la robuste constitution d'un géant, était au milieu de son métier, prononçant une harangue qui faisait serrer les poings de rage à ses hommes, et qui eût suffi à faire commencer sur-le-champ une lutte sanglante, si chacun n'eût désiré connaître d'abord le résultat de la réunion de la Maison-Haute. A côté de Jean Bake, se tenaient ses trois fils, robustes comme leur père et non moins altérés de vengeance.

Sur le reste du marché on remarquait la plupart des autres métiers, bien qu'en petit nombre : les bouchers, la pierre à aiguiser à la ceinture; les boulangers, tout blanchis de farine; les pêcheurs, avec leurs lourds manteaux contre la pluie; les brasseurs, à la face enluminée et tuméfiée; les peaussiers, les maçons, les charpentiers et beaucoup d'autres.

Parmi les petits métiers répandus autour de l'église Saint-Jacques, ne régnait pas la même surexcitation que sur la partie antérieure du marché, où les deux ennemis se trouvaient en présence et par là étaient arrivés au plus haut degré d'animosité. Cependant, près de l'hospice de Saint-Jean des Furieux, on remarquait un métier passablement nombreux et qui se distinguait par sa turbulence. Aux mains bleues des compagnons réunis en cet endroit, on reconnaissait le métier auquel appartenait le brave Liévin Comyne. Le tumulte qui se faisait entendre était précisément la conséquence d'une allocution que le doyen venait de prononcer et à laquelle les gens du métier avaient répondu par de longues acclamations et mille protestations de rester inflexibles. Le doyen les avait convaincus qu'il ne fallait rien céder aux tisserands et que le différend devait être résolu tout à fait au profit des foulons, sinon que c'était un devoir pour tout teinturier de se joindre aux foulons pour dompter et humilier les orgueilleux tisserands.

Les cris ayant cessé, Liévin Comyne s'écria avec tristesse et impatience :

— Mais comment cela est-il possible ? Les Gantois ont-ils perdu l'esprit ou sont-ils tous possédés du diable ? Se battre, s'entre-tuer, on n'entend que cela ! Et vous, maître Abelyn, vous d'ordinaire si mûr de jugement et de conseil, vous êtes aussi d'avis qu'il faut verser du sang ? Je n'y comprends vraiment rien.

— Et de quel avis êtes-vous donc, vous ? demanda un compagnon d'un ton railleur.

— Je suis d'avis, répondit Liévin Comyne, qu'il ne faut pas mettre la ville en feu parce qu'il a passé par la tête des foulons de demander quatre gros de plus par pièce de drap. Il y aurait, par ma foi, des émeutes tous les jours, s'il était libre à chaque métier de faire élever son propre salaire en recourant à la violence.

— Mais, Liévin, dit le doyen, vous ne comprenez pas bien l'affaire. Croyez-vous donc que la demande des foulons soit mal fondée ?

— Je ne dis pas cela, maître Abelyn; je reconnais, au contraire, qu'ils ne gagnent pas assez ; mais quatre gros, c'est trop. En tout cas, ce n'est pas ainsi qu'on doit s'y prendre pour décider des affaires de ce genre. Les doyens et les *vinders* sont là pour s'entendre à l'amiable sur les différends qui surgissent entre les métiers. Ce qu'on est accoutumé de faire depuis des centaines d'années, on peut continuer de le faire.

— Ah ! ah ! dit un compagnon en riant, il y a plusieurs mois que les doyens ont l'affaire entre les mains; les tisserands s'imaginent qu'ils ont le droit de regarder les autres *poorters* avec mépris et du haut de leur grandeur ; ils nous crachent tous les jours l'injure à la face et jurent qu'ils n'accorderont rien, quand même tous les autres métiers vou-

Digitized by Google

draient les y contraindre. Mais nous verrons si ces maudits tisserands continueront de nous écraser sous leur orgueil.

— Il faut en finir avec eux ! s'écria un autre compagnon. Qu'on les jette à la Lys et qu'ils s'y noient !

— Je vois bien qu'il n'y a rien à faire, dit Liévin Comyne découragé; persévérez donc dans votre folie, laissez la moitié de la ville massacrer l'autre; laissez Gand sacrifier son bonheur et sa prospérité, s'épuiser et donner à la Flandre l'exemple de la discorde et de la guerre civile; mais prenez garde que le Français, la verge à la main, se tient derrière la porte ! Quand nous serons sous le joug étranger, sans commerce, sans travail et sans pain, nous nous mordrons les doigts et nous déplorerons, tout confus, ce que nous aurons fait. Mais les lamentations viendront trop tard !

— Bah ! bah ! nous savons où tu as appris ces beaux discours ! s'écria un compagnon. C'est comme si le capitaine général te payait pour parler comme lui; mais la chanson de ce gaillard à double face est passée de mode depuis longtemps à Gand !

— Rustre ! répliqua Liévin avec colère; comment ! tu oses encore parler irrespectueusement de maître Jacques, toi qui as à peine assez de bon sens pour distinguer ta main droite de ta main gauche ! Ah ! je remercie Dieu de ce que tu puisses me reprocher que l'opinion du capitaine général soit aussi la mienne. J'ai plus de droit de m'enorgueillir que vous tous, qui êtes ici à faire rage comme des enfants, et qui ne sentez pas que vous êtes aveuglés par les menées et les excitations des ennemis de votre patrie et de votre bonheur.

Un murmure de colère s'éleva parmi les teinturiers, et beaucoup d'entre eux menacèrent du poing Liévin; mais le robuste jeune homme retroussa les manches de son pourpoint et dit d'un ton de défi :

— Oui, oui, menacez, compagnons; vous connaissez Lié-

vin Comyne; ses bras ne sont pas paralysés ! Essayez un peu.

Maître Abelyn s'interposa vivement et ramena les adversaires au calme. Liévin Comyne fut plus difficile à apaiser que les autres et dit enfin à ses camarades :

— Eh bien! faites ce que vous voudrez, je ne m'en occupe plus; mais qu'un de vous ose encore dire un mot contre le capitaine général...

Cette altercation eût probablement dégénéré en combat, si le roi des ribauds ne fût survenu avec ses hommes et n'eût crié ironiquement aux teinturiers :

— Ah çà! compagnons, pas de bataille, sinon nous irons nous laver les mains au *steen* de Gérard le Diable !

— Tu ferais mieux, répondit un compagnon, de conduire tes ribauds au *Cygne d'or* et de leur donner à boire; car ils ont l'air terriblement desséchés par le soleil et ils bâillent comme des poissons dans un étang vide !

— Hé! Muggelyn ! cria un autre, dis-nous donc de quel côté tu vas te ranger! Pour qui es-tu ?

— Moi? je suis pour l'hôtelier du *Cerf* sous le beffroi! répondit le ribaud avec une feinte gravité qui fit rire tout le monde et même Liévin Comyne.

— Oui, mais ce n'est pas de cela que je veux parler, reprit le compagnon; je voulais demander avec quel métier tu tiens, les tisserands ou les foulons?

— Il y a longtemps qu'on sait cela, s'écria Muggelyn en avançant avec ses hommes sur le marché, je ne change jamais d'opinion et je suis aujourd'hui comme toujours pour le métier des mesureurs de vin !

Pendant que les passions s'enflammaient de plus en plus sur le marché, grâce aux excitations mutuelles des deux partis en présence, Artevelde se tenait debout derrière une fenêtre de la salle de réunion de la Maison-Haute et regardait tristement les remuants compagnons des métiers. Son

cœur était oppressé, son regard abattu. Un profond chagrin, une compassion toute paternelle pour ses frères égarés se peignaient sur ses traits.

Le Sage Homme se rappelait avec désespoir que, dans des jours plus heureux, une fois aussi il avait contemplé le peuple par cette fenêtre et qu'il avait senti des larmes de joie mouiller ses yeux; il n'entendait plus ni les chants de triomphe de la foule enthousiasmée, ni son nom envoyé vers le ciel comme un cri de salut, ni les serments réciproques de fraternité et de fidélité à la patrie; ce n'était plus la foule joyeuse et bigarrée des femmes et des enfants endimanchés, les embrassements des gens des métiers transportés de joie, les danses, les jeux, les chants... Rêve séduisant d'une gloire et d'une grandeur disparues!

Et maintenant la haine dévorait tous les cœurs; maintenant ce même peuple oubliait le danger de la patrie pour se préparer à verser un sang fraternel; maintenant la voix d'Artevelde était impuissante, son nom était devenu un brandon de discorde entre ses frères, et lui, dans toute la plénitude de sa force et de son héroïsme, il lui fallait être spectateur inactif de la ruine de Gand et peut-être de la Flandre!

Cependant il ne se trouva pas longtemps seul dans la salle de la Maison-Haute. Bientôt le premier échevin, Maes Van Vaernewyck, vint le rejoindre et le salua avec une expression d'anxiété peinte sur le visage, en lui disant :

— Que Dieu protége la malheureuse ville de Gand! Savez-vous ce qui se passe, capitaine général?

— Je ne le vois que trop bien, ami Maes; si nous ne réussissons pas tout à l'heure dans notre médiation, ce jour peut ajouter une sanglante page à l'histoire des égarements du peuple.

— Il paraît que les foulons ont l'intention de courir aux armes, si on ne leur accorde pas pleine satisfaction aujour-

jourd'hui. Capitaine général, si les métiers en viennent aux prises, il sera de notre devoir d'intervenir et d'empêcher l'effusion du sang.

— Assurément, messire Maes, c'est un triste devoir ; mais saurons-nous bien le remplir ? J'ai donné tout à l'heure aux capitaines des paroisses l'ordre de rassembler autant de *poorters* que possible, à tout événement. Savez-vous ce que votre propre frère, Guillaume, le capitaine de Saint-Jacques, m'a répondu ? — Qu'il appartient à la tisseranderie, et qu'il aime mieux renoncer à sa charge que de s'exposer à rien entreprendre contre les tisserands dans cette affaire ; il a refusé d'appeler sous les armes les hommes de sa paroisse, en prétextant qu'ils sont tous sur le marché. Joseph Apare, le capitaine de Saint-Michel, a suivi l'exemple de maître Guillaume, en donnant pour raison qu'il n'a pas été nommé capitaine pour aider à massacrer ses propres frères.

— Mon frère ! mon frère ! dit le premier échevin en soupirant. Hélas ! capitaine général, c'est une maladie contagieuse qui a frappé jusqu'aux meilleurs et aux plus sensés. Tout le monde à Gand est frappé de démence !

— Ghelnoot Van Lens et Pierre Van Cauvenhove, poursuivit Artevelde, s'efforceront dans leurs paroisses de réunir un certain nombre d'hommes, et les tiendront à notre disposition sur le marché aux grains. S'ils réussissent à rassembler une force assez considérable, il sera, en tout cas, possible d'empêcher jusqu'au soir toute collision entre les partis. Qu'il reste çà et là quelques morts sur le carreau dans les autres quartiers, si notre dernière tentative n'a pas pour résultat la réconciliation, cela est certain ; mais ce serait là un petit malheur en comparaison de la catastrophe qui pourrait frapper notre ville.

— Malheur ! malheur ! s'écria messire Van Vaernewyck, tandis que nous perdons notre temps ici dans d'odieuses

discordes civiles, les intrigues des léliards font leur chemin; les autres membres de la Flandre menacent la séditieuse ville de Gand de se séparer d'elle, et au besoin d'une guerre; notre comte est à Bruxelles pour faire rompre l'alliance au duc de Brabant, et la France se prépare tranquillement à mettre la main sur notre patrie divisée. Mon Dieu! mon Dieu! quelle sera la fin de tout cela? Ah! le désespoir remplit mon âme; je n'ai plus foi dans l'avenir de la Flandre; nous sommes nés pour être esclaves : esclaves de l'étranger ou esclaves de nos propres passions! Eh bien! mieux vaut encore une soumission volontaire! Si elle ne donne ni grandeur ni gloire, elle donne du moins le repos et excuse l'abaissement.

Artevelde sourit tristement en entendant les exclamations désespérées de son ami; il lui prit la main et dit :

— Nous sommes nés pour être libres et indépendants; la Flandre peut se tromper, s'égarer, déchirer son propre sein, mais mourir, disparaître, jamais! Il y a trop de force vitale dans le sang thiois, trop de noble orgueil dans le cœur des Flamands! Ah! ami Maes, il est possible que nous préparions à notre patrie une nouvelle servitude; mais laissez, durant le cours des siècles, vingt servitudes peser sur la Flandre, et chaque fois le lion brisera ses chaines, chaque fois l'héroïque race flamande se lèvera et donnera à l'Europe l'exemple de la liberté et de la force populaire!

— Hélas! dit mélancoliquement messire Van Vaernewyck, vous avouez donc que la gloire et la grandeur de la Flandre vont s'éclipser? qu'un nouvel esclavage sera le fruit de nos efforts et de nos sueurs? qu'il ne nous reste d'autre espoir que, dans l'avenir, notre patrie se soulèvera encore contre les ennemis de son indépendance et de sa liberté? Mais maintenant?... Maintenant la servitude et l'humiliation, n'est-il pas vrai?

— Courage, mon ami, dit Artevelde, peut-être notre tentative nous réussira-t-elle... et puis, ne nous restera-t-il pas la conviction que nous avons fait notre devoir ? Si la force nous manque pour servir la patrie comme l'exigent les circonstances, la volonté du moins ne nous a pas fait défaut. Maintenant que la fatalité nous domine et nous entraîne dans le torrent des événements, comme des arbres déracinés, il faut nous laisser flotter avec résignation, jusqu'à ce que le courant nous porte sur un point où nous puissions faire quelque chose pour la Flandre. Dieu seul sait ce qui arrivera; peut-être nous réserve-t-il un secours inespéré : les passions du peuple sont mobiles et inconstantes...

Artevelde fut brusquement interrompu par l'arrivée de Gérard Denis, qui lui dit d'un ton bourru :

— Ah çà! maître Van Artevelde, oubliez-vous donc pourquoi vous êtes venu ici ? Il est vrai que tous vos efforts n'aboutiront à rien; cependant quand on est capitaine général, on ne doit pas faire attendre les doyens des métiers de Gand quand on les a convoqués. Le sonneur de trompe de la ville est en bas, son instrument à la bouche, depuis un quart d'heure déjà.

Artevelde ne lui répondit pas, alla jusqu'à la porte de la salle et donna un ordre au page qui s'y trouvait. On entendit aussitôt le sonneur de trompe de la ville donner quelques sons retentissants, et, peu de temps après, tous les doyens des métiers entrèrent tour à tour dans la salle. Ce furent d'abord les vingt-sept doyens de la tisseranderie, qui allèrent se ranger du côté droit d'une longue table où ils s'assirent sur trois rangées de chaises; — puis les doyens des autres métiers, avec Jean Bake et Seger Boele à leur tête, qui prirent place à gauche, mais qui, à défaut de siéges, durent en partie rester debout.

Les deux partis, séparés ici encore par un sentiment de

haine, échangeaient de flamboyants regards de défi ou de dédain, si bien que du premier coup d'œil on reconnaissait qu'il n'y avait guère d'espoir de réconciliation; cependant on ne parlait pas, et l'expression des physionomies disait seule que le feu de la vengeance brûlait dans les cœurs.

Artevelde remarqua ces dispositions fâcheuses et pria le premier échevin d'ouvrir la séance immédiatement, après quoi il se leva et parla en ces termes aux doyens, d'un ton triste d'abord, mais qui peu à peu prit plus d'expression et d'énergie :

— Compagnons et amis, je sais que vous venez ici avec la ferme résolution de n'écouter aucune proposition d'accommodement; je sais aussi que ma parole est sans force sur vos esprits. Si je n'avais consulté que ma faiblesse, j'aurais reculé devant une tentative inutile; mais autre chose m'a fortifié et me fait espérer qu'en ce moment solennel ma voix saura toucher vos cœurs. Vous êtes Gantois! Je me suis souvenu qu'autrefois notre Flandre bien-aimée était sous le joug humiliant de la tyrannie étrangère, que la famine et la servitude dévoraient le sang jusque dans les veines des Flamands, que le peuple, épuisé et sans force, semblait condamné à un éternel esclavage. Je me suis souvenu aussi que c'est de Gand qu'est parti le premier cri de délivrance en Flandre; que c'est vous, frères, qui, avec l'intrépide courage du lion, avez secoué le joug de vos épaules, — vous qui, au prix de votre sang et de vos biens, avez sauvé la patrie tout entière, — vous qui avez fait retentir dans l'univers le nom flamand comme le symbole de l'affranchissement et de l'émancipation, — vous qui avez frappé de stupéfaction les princes et les peuples par votre puissant et unanime accord... puis, à cette pensée, l'espérance est descendue, accompagnée d'un juste orgueil, dans mon cœur; je me suis dit que si la voix de Jacques Van Artevelde est devenue impuis-

sante, vous, chefs des braves Gantois, vous ne fermerez pas l'oreille an cri de détresse de la patrie, qui doit sa liberté et son bonheur à votre dévouement et à votre courage... Eh bien, écoutez, je parle au nom du pays qui nous a vus naître! — Jetez avec moi un coup d'œil sur l'état de la Flandre, et vous serez effrayés en reconnaissant l'étendue du danger. En Brabant, le duc qui reçoit de nos ennemis le conseil de briser la fédération thioise et de porter les armes contre nous! — En France, Philippe de Valois qui voit approcher l'occasion de vous apporter des chaînes à la faveur des discordes qui nous divisent; à Termonde, l'émeute au profit de nos ennemis; dans toutes les villes, la haine, la division, les troubles à propos des priviléges de la tisseranderie; dans toute la Flandre, le mécontentement et des menaces de guerre contre la séditieuse ville de Gand; dans toute la Flandre aussi, les menées audacieuses et sans détour des léliards et les formidabbles progrès des ennemis de notre indépendance! Vous le voyez, frères, la prospérité, la richesse, la liberté, la gloire du pays, tout est dans la balance. La patrie est en danger, elle a besoin des forces réunies de tous ses fils, elle exige, pour son salut, le sacrifice de tous les dissentiments; elle est sur le bord de l'abîme; elle nous crie d'une voix navrante que les haines, les discordes, les meurtres conduisent les peuples à la servitude la plus affreuse... à la servitude méritée! Oh! ne le méconnaissez pas : la vérité même n'est pas plus évidente! Je savais bien d'avance que des désordres et des embarras surgiraient; cela est inséparable de tout grand mouvement populaire; c'est souvent la conséquence de la prospérité même d'une nation; mais, dans mon orgueil de Gantois, j'ai osé espérer que le cœur de la Flandre, que notre glorieuse ville natale n'aurait jamais renié sa mission, qu'elle n'aurait jamais oublié qu'elle a été placée par Dieu au milieu des villes ses sœurs comme un

Digitized by Google

astre pour éclairer, comme une lionne pour veiller et pour venger ! Hélas ! je me suis trompé : les Gantois donnent à la Flandre l'exemple de la haine, de la discorde, de la petitesse d'esprit : ils gaspillent la vieille énergie flamande dans de misérables querelles ; ils ont soif de sang, du sang de leurs frères ! Et tandis qu'ils sont absorbés corps et âme par les luttes mesquines d'une odieuse rivalité, les nuages s'amoncellent au-dessus de leur tête, et l'éclair précurseur de la tempête passe inaperçu sous leurs yeux. — Quand donc sortirez-vous de votre inexplicable aveuglement ? Est-ce lorsque la France, irrésistible et triomphante, envahira notre sol ? est-ce lorsque vous sentirez les chaînes de l'esclave à vos pieds ? est-ce lorsque l'industrie et le commerce auront reçu le coup de mort ? est-ce quand la misère, la famine, la ruine et la honte régneront en maîtresses ici ? est-ce lorsque les peuples de la terre maudiront en vous la liberté, comme un principe de dissolution, de folie et de ruine ? Ne vous réveillerez-vous que lorsque votre patrie, souillée de la fange de la lâcheté, égorgée par le glaive de la discorde, agonisera sous vos yeux ? Non, non, vous vous êtes égarés...

Ici, Artevelde fut interrompu dans son discours par une exclamation de Denis.

Le capitaine général avait peu à peu parlé avec plus de feu et enfin avec un entraînant enthousiasme et un irrésistible élan. Elle avait bien encore tout son éclat, toute sa profondeur, toute sa force, la magique et émouvante éloquence du Sage Homme ! Aussi plusieurs doyens des deux partis étaient-ils émus et frappés. Presque tous avaient écouté avec admiration le noble appel d'Artevelde, et reconnaissaient au fond du cœur que la vérité même leur parlait par la bouche de maître Jacques.

Gérard Denis, interrompant le capitaine général, s'écria :

— Allons, allons, soit ! vous faites l'horizon beaucoup trop

noir, et il y aurait bien à dire là-dessus; mais nous ne sommes pas venus ici pour parler de la France ni du Brabant, ni des léliards; ce dont il faut s'occuper ici, c'est le différend qui nous y amène : nos métiers sont en bas et n'entendent pas toutes ces belles paroles. Je prie le capitaine général de nous faire connaître sans tant de détours ce qu'il a à nous proposer.

Tandis que le doyen des tisserands parlait ainsi, quelques foulons s'écrièrent avec colère :

— Silence! silence! laissez parler le capitaine général!

Mais Gérard Denis cria plus haut qu'eux, jusqu'à ce qu'il eût mené à bout son interruption comme il le désirait.

Artevelde, debout, la physionomie impassible, laissa le tumulte se calmer, après quoi il reprit :

— Amis, j'ai vu vos yeux briller d'indignation, pendant que je vous parlais de servitude et d'humiliation de la patrie. Cette vue m'a réjoui; il y a encore dans votre cœur des cordes que font vibrer les sentiments généreux. Vous avez senti, vous avez reconnu que la Flandre est en péril, et qu'il serait désirable que l'union fût rétablie, dût chacun de nous faire pour cela un sacrifice d'amour-propre ou d'intérêt. Aussi est-ce avec plus de confiance que je vais essayer de vous développer mon opinion sur le différend qui vous partage. A vous, foulons, je dis : Votre sort n'a guère été amélioré par la prospérité générale; vous travaillez rudement du matin jusqu'au soir et ne mangez pas une bouchée de pain sans savoir combien de sueurs elle vous a coûté; vos femmes et vos enfants trouvent à peine dans le fruit de votre travail de quoi ne pas mourir de misère; tous les jours sont égaux pour vous et pour les vôtres : labeur d'esclaves, labeur sans fin! Vous ne prenez pas dans la prospérité du commerce la part qui vous revient de par le droit et la raison, et je regarde comme un devoir, en tant que j'y puis contribuer, de

faire disparaître cette inégalité qu'il ne faut imputer qu'à un concours particulier de circonstances. Mais je vous déclare en même temps que rien ne vous donne le droit d'exiger avec violence ni de chercher à obtenir par l'émeute une augmentation de salaire. Et vous comprenez facilement que, si un tel droit était reconnu, chaque métier entrerait chaque jour en lutte avec celui dont il reçoit son salaire. Si le travail était libre, et si chacun en particulier pouvait travailler pour le prix convenu entre lui et le marchand, alors chacun pourrait évidemment demander ce qu'il croit mériter; mais puisque le travail en Flandre est réglé par des lois fixes, puisque le marchand n'est pas libre de diminuer votre salaire; vous ne pouvez non plus avoir la liberté de l'élever selon votre bon plaisir. Les arbitres et les *vinders*, choisis par vous-mêmes, sont là pour décider à l'amiable sur de telles affaires, et s'il arrivait que ceux-ci n'y réussissent pas, la collace générale des doyens et des anciens des métiers peut seule, en dernier appel, prononcer sur les différends qui surgissent entre les métiers (1).

— Il était facile de prévoir que vous vous ligueriez avec les tisserands! s'écria Jean Bake avec colère; mais si l'on croit nous endormir ici avec de belles paroles, on manquera assurément son but!

— Laissez-moi continuer, maître Bake, dit Artevelde, et ne vous fâchez pas avant de savoir comment je vais conclure. Si vous croyez que je veuille ou puisse me liguer avec quelqu'un, vous vous trompez. J'appartiens, en effet, au métier de la tisseranderie; mais je suis capitaine général de Gand; je ne dois connaître que la loi et ne prendre qu'elle seule pour règle de conduite. Si les tisserands violent la loi,

(1) Cette manière de trancher les différends entre métiers, par l'intermédiaire d'arbitres élus, a été généralement en vigueur en Belgique jusqu'à la première révolution française.

je les combattrai et les punirai, si je le puis; si les foulons recourent à la violence, je combattrai et réprimerai leurs entreprises dans la mesure de mon pouvoir. Vous m'avez, par un libre choix, placé au-dessus de vos tristes dissentiments; je les regarde avec tristesse, mais avec impartialité... A vous, membres de la tisseranderie, je dis : Aucune loi ne vous force à consentir à une augmentation de salaire, avant que la collace des métiers se soit prononcée sur la question. Quelles que soient les raisons qui rendent cette sentence impossible, jusqu'ici vous restez dans les limites du droit écrit. Mais croyez-vous donc que la loi suffise, là où la fraternité manque? Croyez-vous que les institutions sociales soient assez parfaites pour que l'esprit de conciliation et d'union puisse cesser un seul jour de les pénétrer et de les féconder? Et, en obéissant à vos sentiments d'hommes, ne trouveriez-vous pas dans les enseignements de la religion, des motifs de faire ce qui est bien et juste, sans devoir y être contraints par une loi écrite? Le commerce des draps a pris en peu d'années une extension étonnante; ses produits ont considérablement augmenté de prix. Des trésors affluent de tous les pays environnants vers la Flandre; la valeur de l'or et de l'argent monnayés a, par suite de cette circonstance, considérablement baissé, tandis que les denrées alimentaires, au contraire, ont renchéri. Aujourd'hui, vous refusez aux ouvriers de la foulonnerie un salaire plus élevé pour chaque pièce foulée; ils ne peuvent cependant apprêter qu'un certain nombre de pièces par jour. C'est pourquoi ils ne gagnent pas plus maintenant que dans les plus mauvais temps, et ils doivent se priver, en raison de l'élévation du prix des vivres. Les autres métiers ont vu augmenter leur bien-être; les marchands de drap et les tisserands gagnent beaucoup d'argent : vous ne pouvez le méconnaître. Cela est-il bien équitable? Les foulons ne sont-ils pas aussi nos frères?

Quand, par un léger sacrifice, vous pouvez diminuer leur misère, pouvez-vous bien rester sourds à leurs justes plaintes ? Oh ! avouez-le, la charité chrétienne doit nous inspirer ce qui manque aux institutions humaines. Elle est la loi des lois, donnée par Dieu lui-même aux peuples, comme une éternelle règle de conduite...

Gérard Denis interrompit tout à coup l'orateur avec colère et voulut parler ; mais quelques doyens des tisserands le retinrent de force et l'obligèrent à se rasseoir, tandis que les foulons et les petits métiers témoignaient bruyamment et avec irritation combien l'interruption leur déplaisait.

— Vous savez maintenant ce que je pense du différend en lui-même, poursuivit Artevelde; vous voyez que je ne donne ni raison ni tort à qui que ce soit, parce que je suis contraint de reconnaître, comme capitaine général, que la loi est pour les tisserands ; parce que, comme homme et comme chrétien, je suis convaincu que le droit appuie la demande des foulons. Ma proposition découle de cette double conviction. Une élévation de quatre gros, c'est trop; mon expérience me dit qu'une augmentation aussi considérable de salaire nuirait au commerce de la Flandre; mais, si vous voulez écouter mon conseil, partagez la différence : accordez deux gros aux foulons ; ce sera pour votre commerce une charge insignifiante; pour vos frères, ce sera un bienfaisant allégement. Et vous, foulons, contentez-vous de cette augmentation raisonnable. Des deux côtés, c'est un mince sacrifice que je vous prie de faire sur l'autel de l'union et de la fraternité. Croyez-moi, plus tard vous vous rappellerez cette action avec joie et avec orgueil. J'abandonne ma proposition à votre libre délibération; mais, avant de terminer, je vous en conjure encore, compagnons et amis, bannissez toute haine de votre cœur, et jugez l'affaire en hommes sages et de bon conseil. Faites bien attention à ce

que vous allez faire. Choisissez : — la réconciliation et la force de défendre votre patrie et votre liberté, d'une part; — de l'autre, un bain de sang, la ruine du pays de Flandre, la mort du commerce et de l'industrie, la honte et la servitude!

Les paroles d'Artevelde avaient produit sur l'assemblée une impression plus profonde que lui-même ne l'avait espéré. Il s'en suivit des colloques animés entre les doyens; la la plupart se montraient disposés à tomber d'accord sur ce point, à l'exception de Gérard Denis qui s'était engagé à ce sujet dans une vive altercation avec les doyens des tisserands, et qui criait à haute voix qu'ils agiraient lâchement en se laissant entraîner à la conciliation par des mots sonores et vides de sens. Quelques-uns de ses compagnons s'élevèrent contre lui et voulurent l'empêcher de parler, en lui reprochant que son entêtement était la cause de tout le mal.

De l'autre côté de la table, on discutait, avec non moins de vivacité, contre Jean Bake qui, lui aussi, ne voulait entendre parler d'aucune transaction, mais qui, sur le conseil des autres doyens, parut sur-le-champ pencher vers de meilleurs sentiments.

— Oh! s'écria avec fureur Gérard Denis, c'est un piége infâme qu'on nous a tendu ici! Il fallait faire triompher les foulons, humilier les tisserands; cela était résolu et arrêté d'avance! Il fallait nous effrayer, faire appel à notre amour pour la patrie, parler de la loi, du droit et de la religion; nous émouvoir, nous aveugler..... et puis nous dire pour conclusion : Rendez-vous! Accordez aux foulons, en récompense des injures qu'ils vous ont si longtemps adressées, accordez-leur ce qu'ils demandent ou un peu moins! Souillez, déshonorez votre métier! Soyez lâches, incapables de conserver et de venger vos droits! Il est possible que cer-

tains d'entre vous se soient laissé séduire par une harangue habilement calculée; mais quand je resterais seul pour défendre la dignité de la tisseranderie, je remplirais intrépidement ce devoir. Ce qu'on nous propose est impossible; nous savons quelle mission les maîtres et les compagnons qui sont là, en bas, nous ont imposée. Nous ne pouvons rien concéder, non, rien; ce que nous ferions serait rejeté par le métier. Ainsi, point de lâcheté, camarades! Ne vous déshonorez pas en vous soumettant aux exigences de ces orgueilleux foulons. Quoi qu'il arrive, l'honneur de la tisseranderie avant tout!

— C'est donc du sang que vous voulez? demanda Artevelde avec tristesse.

— Du sang? du sang? s'écria Denis d'un ton farouche. Un Gantois recule-t-il à la vue du sang quand il a à venger son honneur?.....

Il allait continuer, lorsque Jean Bake, le gigantesque doyen des forgerons, s'élança en avant et s'écria, comme ivre de colère :

— Ah! vous croyez que nous supporterons cela! Quand nous sommes prêts à faire ce que dit le capitaine général, vous venez nous injurier et nous cracher au visage que nous sommes des gens orgueilleux! Vous acceptez donc la lutte?

— Non, non, s'écrièrent la plupart des doyens de la tisseranderie; nous voulons la paix, la réconciliation! nous consentons à la proposition!

— Faites donc taire votre chef-doyen, s'écria Jean Bake d'une voix tonnante, et qu'il parle avec respect des foulons, sinon vous n'attendrez pas longtemps pour voir à qui vous avez affaire.

Les membres de la tisseranderie s'efforçaient de calmer Gérard Denis; mais celui-ci était transporté de fureur par la

pensée que le capitaine général avait convaincu ses propres amis et allait remporter une magnifique victoire, si on ne l'en empêchait par un coup décisif.

— Me taire ? moi, me taire? s'écria-t-il. Non, non, ne l'espérez pas. Je parle au nom de toute la tisseranderie dont je défends ici l'honneur. Vos menaces ne m'effrayent pas, je vous le répète, — dussent certaines gens en crever de dépit, — notre métier est le premier membre de la commune et il ne peut s'abaisser jusqu'à un accommodement forcé avec les foulons. Il n'acceptera jamais cette honte ! Descendez et demandez à nos compagnons s'ils veulent vous accorder quelque chose ; d'une seule voix, ils repousseront votre demande avec mépris et s'écrieront comme je le fais en ce moment : Jamais ! jamais !

Artevelde étendit les mains vers l'assemblée et allait parler; mais les doyens des petits métiers et des foulons s'élancèrent à la fois et menacèrent Gérard Denis par mille clameurs, tandis que Jean Bake frappait sur la table avec une telle violence, qu'un morceau s'en détacha et tomba sur le parquet ; puis, tendant les deux poings vers Denis, il s'écria :

— Tu nous défies, orgueilleux tisserand ? Eh bien, que le sang qui va couler retombe sur ta tête ! Nous allons voir si ton courage répond à ton présomptueux langage. Qui m'aime me suive ! Aux armes ! aux armes !

En prononçant ces terribles paroles, il renversa violemment les chaises qui l'entouraient et se précipita vers l'escalier, suivi de tous les doyens de son opinion.

A ce cri : Aux armes ! qui ne tarda pas à retentir sur le marché, les doyens de la tisseranderie comprirent le danger qui les menaçait, et eux aussi s'élancèrent hors de la salle, en criant : Aux armes ! aux armes !

Artevelde, la tête penchée de douleur, essuya une larme

qui mouillait ses yeux, et, muet, il contempla d'un regard attristé le mouvement tumultueux de la foule.

A peine les doyens pouvaient-ils avoir atteint l'endroit où se trouvaient leurs métiers, qu'une formidable clameur, pareille à un éclat de tonnerre, retentit du sein des masses. Déjà la multitude s'ébranlait en désordre ; le marché du Vendredi, semblable à une mer orageuse, versait la foule comme autant de fleuves dans les rues avoisinantes ; chacun courait chercher ses armes, tandis que le terrible cri s'en allait mourant dans les quartiers lointains. Bientôt l'on ne vit plus une âme sur la place morne et abandonnée, sau les habitants inquiets qui rentraient leurs marchandises et fermaient leurs boutiques.

— Que faire, mon Dieu ! dit le premier échevin, qui se trouvait à côté du capitaine général et contemplait en tremblant ce sombre spectacle.

— Venez, venez, dit Artevelde en se dirigeant d'un pas rapide vers la rue longue de la Monnaie, si maître Ghelnoot a rassemblé une bonne garde, nous occuperons le marché du Vendredi avant que les compagnons des métiers arrivent nombreux et armés. Qu'il y ait lutte, c'est infaillible ; mais si elle a lieu dans les rues, elle sera moins sanglante. La fatalité l'a emporté : faisons notre devoir jusqu'au bout.

— Non, non, je vous en prie, gagnez votre demeure, capitaine général, dit messire Van Vaernewyck d'une voix suppliante. Vous savez que beaucoup de gens sont irrités contre vous, qu'il serait facile à vos ennemis de vous atteindre dans ce tumulte, de vous frapper à mort ! Votre vie est trop précieuse. Si un tel malheur arrivait, tout serait perdu ! Laissez-vous faire ; de concert avec maître Van Lens et maître Van Caudenhove, je mettrai à exécution les mesures que vous venez d'indiquer.

Pour toute réponse, Artevelde regarda fixement son ami

avec un sourire, et dit ensuite comme s'il n'avait pas entendu son conseil :

— Hâtons le pas, maître Maes : voilà déjà les poissonniers qui traversent le pont du Comte et gagnent le marché du Vendredi. Hâtons le pas !

En atteignant le marché aux grains, ils aperçurent Ghelnoot Van Lens devant un groupe de *poorters* armés ; il frappait du pied et se démenait comme un furieux. Sa voix retentissait sur tout le marché, et il faisait tournoyer son épée avec colère, comme s'il eût voulu en frapper ses propres hommes. A mesure qu'Artevelde se rapprochait de Ghelnoot, il remarqua avec douleur qu'il n'y avait pas plus de cinquante *poorters* réunis autour de lui et que ceux-ci, nonobstant leur petit nombre, se mettant en pleine révolte contre leur capitaine, éclataient en menaces, et paraissaient vouloir refuser le service. Néanmoins, dès qu'ils aperçurent le capitaine général, ils se placèrent silencieusement à leurs rangs.

— Calmez-vous, ami Ghelnoot, dit Artevelde ; qu'est-ce donc qui vous irrite si fort ?

— Par saint Liévin ! s'écria maître Van Lens, je leur apprendrai à méconnaître mes ordres et à s'enfuir quand je leur commande de rester en place ! Leur ai-je demandé de me nommer leur capitaine ? Ils m'ont élu, qu'ils m'obéissent maintenant, sinon j'abats la tête du premier qui se révolte ! Croient-ils pouvoir se moquer impunément de Ghelnoot Van Lens ?

— Ainsi vous n'avez pu trouver qu'une cinquantaine d'hommes ? demanda Artevelde.

— Cinquante ? s'écria Ghelnoot, j'en avais réuni près de quatre cents : — cent cinquante de la paroisse de Saint-Jacques et plus de deux cents de la paroisse de Saint-Nicolas ! Voilà que tout d'un coup des gens des métiers accou-

rent du marché du Vendredi en criant qu'on va se battre. Mes hommes, — comme si le diable s'était emparé d'eux, — se mettent à crier à qui mieux mieux : — Aux armes ! aux armes ! Je suis tisserand ! je suis foulon ! je suis forgeron ! et là-dessus, ils m'abandonnent et s'enfuient. J'ai dû retenir de force ceux-ci : ils jurent qu'ils iront prêter aide à leur métier... mais qu'il y en ait un qui bouge encore !

— Et où est maître Van Caudenhove ?

— Bah ! il ne lui est pas resté un seul homme. Il est allé à votre recherche, pour vous demander conseil.

— Voyons, dit Artevelde en s'adressant aux *poorters*, qui veut m'aider à épargner le sang de nos frères, si c'est possible ? Que les autres s'en aillent librement, je le leur permets.

Une dizaine d'hommes se détachèrent du groupe et s'éloignèrent du marché.

— Suivez-moi à la paroisse Saint-Jean, dit aux autres le capitaine général ; nous y chercherons aide et assistance.

Sur ces entrefaites, le marché du Vendredi offrait, du côté de la ruelle au Lait, le plus effrayant spectacle. Une foule de gens des métiers s'étaient précipités les uns sur les autres et se frappaient de toutes espèces d'armes, si bien que le sang coulait en ruisseaux sur le sol. Les rues avoisinantes vomissaient sans relâche des centaines de nouveaux combattants sur la place, et bientôt on se battit avec le même acharnement sur tous les points du marché. Un murmure sinistre et confus remplissait l'air, d'horribles cris de vengeance dominaient le bruit des armes, les cris de rappel des métiers entre eux. Les cadavres et les blessés étaient foulés aux pieds, écrasés par leurs propres amis. Enfin, la plupart des gens des métiers s'étant jetés dans la lutte, ce fut bientôt une affreuse mêlée, où l'on n'eût pu distinguer ami ni ennemi, si les drapeaux des métiers n'eus-

sent indiqué l'emplacement de chacun d'eux. Il était impossible de dire pour qui la victoire se déclarerait; car l'essaim d'hommes qui s'égorgeaient, confondus, ne laissait voir d'autre mouvement qu'une effrayante ondulation, comme une mer immense qui va et vient, s'élève et descend, tourbillonne et se déroule...

Cependant les tisserands paraissaient sinon plus nombreux, du moins combattre en groupes plus fermes et moins désordonnés. Ils n'obéissaient qu'à un seul chef et trouvaient dans cet accord une force qui semblait manquer aux autres métiers. Gérard Denis, leur commandant, les encourageait sans relâche par des cris de vengeance et combattait lui-même avec une grande épée, en donnant aux siens l'exemple de la force et de l'intrépidité.

Sans doute les tisserands n'eussent pas tardé à écraser leurs ennemis divisés; mais devant eux se tenaient les robustes forgerons, Jean Bake et ses trois fils, qui baignaient dans le sang des tisserands et abattaient sur le pavé quiconque s'aventurait à leur portée. Après avoir, pendant quelque temps, résisté comme un roc inébranlable au formidable assaut, Jean Bake s'élança en avant par une trouée que son épée avait faite dans la troupe ennemie, et refoula violemment les tisserands dans la direction de la Maison-Haute. Dans son aveugle entraînement, emporté peut-être par l'heureux revirement de la lutte, il s'engagea si avant au milieu des tisserands, qu'il se vit tout à coup enfermé et séparé de ses fils. Dans cette périlleuse situation, il fit tournoyer autour de lui son formidable glaive et se trouva bientôt au milieu d'un cercle de morts et de mourants; cependant le nombre de ceux qui l'assaillaient de toutes parts était si grand, que, déjà épuisé et couvert de blessures, il allait infailliblement succomber si l'on ne venait à son secours. Il le sentit lui-même, tourna la tête vers ses fils et

les appela à son secours par un formidable cri de détresse. En ce moment, un tisserand lui porta un tel coup d'épée, que son épaule droite tomba avec le bras sur le pavé. Le sang jaillit comme un torrent de sa poitrine ouverte et il s'affaissa, en rugissant, sur le sol.

La chute de Jean Bake fut saluée par un long cri de triomphe dans les rangs des tisserands, et ils se précipitèrent en avant avec un élan si irrésistible, que les fils de Jean Bake, sans être encore blessés, succombèrent sous la pression du nombre, tombèrent à terre, et là, accablés par les tisserands, périrent d'une mort affreuse. Les petits métiers, privés de leurs intrépides chefs, reculèrent jusqu'au centre du marché, où les foulons avaient, pour ainsi dire, écrasé un autre détachement de tisserands. Là, la lutte continua avec un redoublement de fureur : les foulons qui avaient un pressentiment de leur défaite, entrèrent dans une rage qui les emportait si loin que, blessés et mourants, à défaut d'armes ils déchiraient avec les dents les jambes de leurs ennemis. Le marché était couvert d'une mare de sang, de cadavres foulés aux pieds, de membres coupés, de bannières déchirées : les cris des blessés, les clameurs des combattants, le cliquetis des épées, les hurlements des femmes des foulons, — tout cela formait, sur le marché, un bruit immense et indescriptible qui, planant sur tous les quartiers de la ville, faisait frémir d'horreur les habitants paisibles réfugiés dans leurs demeures...

En ce moment, Artevelde déboucha, avec une centaine de *poorters* armés, de la rue de la Promenade et apparut sur le marché du Vendredi. Il pâlit à la vue du combat et fit arrêter ses hommes, tandis que, muet et en proie au plus profond désespoir, il contemplait pendant quelques instants l'affreuse boucherie.

— Inutile! inutile! s'écria Maes Van Vaernewyck en levant les mains au ciel : c'en est fait!

Ghelnoot Van Lens porta à terre la pointe de son épée, et, posant le pied sur la lame, la brisa en deux et en jeta avec désespoir les morceaux sur le marché.

— Qu'un autre commande à de sauvages assassins! s'écria-t-il.

— Capitaine général, demanda l'un des hommes. avez-vous l'intention de nous engager dans cette lutte? Que pouvons-nous faire au milieu de ces milliers de furieux, sinon verser un sang inutile?

Artevelde ne répondit que par un signe négatif, et parcourut le marché du regard, comme s'il eût cherché un moyen de salut. Tout à coup sa physionomie s'éclaircit, comme illuminée par un rayon d'espérance. Il se tourna vers ses hommes et leur dit :

— Venez avec moi, mes amis : le Ciel m'a éclairé. Encore un moyen! Puisse-t-il réussir!

Il gagna avec messire Van Vaernewyck et la garde le cimetière de l'église Saint-Jacques, et frappa à la porte du presbytère où il fut introduit sur-le-champ.

Peu d'instants s'étaient écoulés, et déjà la cloche commençait à sonner comme pour une grand'messe. La porte de l'église s'ouvrit, et deux prêtres en grand costume de cérémonie parurent au dehors et se dirigèrent d'un pas rapide vers la foule toujours acharnée au combat. Le premier prêtre était jeune; sur son visage brillaient le courage et la résolution; il tenait à la main une lourde sonnette et l'agitait tellement, que le son aigu traversait, en les dominant comme un sifflement perçant, le tumulte du combat. Le second prêtre était un vieillard décrépit, le front couronné de cheveux blancs. Il portait dans ses deux mains le saint sacrement qu'il venait de prendre à l'autel et qu'il allait porter

comme un signe, comme un commandement de paix et de réconciliation, au milieu de ses concitoyens engagés dans une lutte furieuse. Artevelde lui avait offert de l'accompagner avec ses cent hommes et de le protéger contre tout malheur, le cas échéant; mais le vieillard avait refusé cette escorte.

Hélas! le dévouement et l'abnégation personnelle du prêtre, s'ils pouvaient calmer les esprits, venaient néanmoins trop tard. Les tisserands avaient mis les foulons en déroute et ils étaient en train de précipiter dans la Lys ou d'exterminer leurs ennemis désespérés, mais fermes jusqu'au bout (1).

Le prêtre, s'approchant du lieu où le combat se prolongeait encore avec tout son acharnement, montra aux combattants le corps du Seigneur, et s'avança avec une calme intrépidité au milieu d'eux, en les conjurant par la douloureuse passion du Sauveur de cesser ce massacre, les menaçant de la malédiction divine s'ils ne l'écoutaient pas.

Surpris et tremblants, les gens des métiers livrèrent passage aux prêtres, et restèrent haletants et comme honteux, les armes abaissées, ou reculèrent pour s'éloigner de leurs ennemis. A mesure que les prêtres avançaient, on voyait le combat cesser et les gens des métiers, d'après le parti auquel ils appartenaient, se ranger des deux côtés du marché ou se mettre à rechercher leurs amis blessés au milieu des cadavres. Quelques-uns se menaçaient encore de la parole et du geste, mais pas un seul n'osait reprendre l'offensive. Ils obéissaient comme si la voix de Dieu lui-même leur eût crié :

— Arrêtez, ou soyez maudits !

(1) « Les tisserands prirent le dessus et un grand nombre de foulons furent tués ou jetés par la rue Wannekens dans la Lys, où ils se noyèrent. *Chron. de Flandre* de 580 à 1467, publiée par les Bibliophiles Flamands.

Dès que le combat eut visiblement cessé sur tous les points de la place, la scène changea tout à coup pour prendre un aspect peut-être plus lugubre encore. Une foule de femmes qui des ruelles voisines avaient accompagné le combat de leurs gémissements, se répandirent sur le marché en poussant de déchirantes lamentations, en retirant des mares de sang leurs maris, leurs fils, morts ou blessés, et, les cheveux flottants, s'écriaient en sanglotant : Malheur! malheur aux assassins de nos pères, de nos époux, de nos enfants!!...

XVII

La victoire des tisserands avait augmenté l'orgueil de Gérard Denis. Il était le chef reconnu du parti triomphant, et à l'heure de la lutte il l'avait dirigé par la parole et par l'action. Il s'imaginait que chacun allait désormais le craindre et l'admirer comme un habile et intrépide homme de guerre; que désormais rien ne pourrait ni n'oserait résister à sa volonté toute-puissante; dans sa présomption, il se flattait même de ne plus rien avoir à envier à Artevelde, ni en renom militaire ni en renom de sagesse, et que celui-ci, reconnaissant l'impossibilité de lutter contre lui, se hâterait d'abdiquer sa charge et de quitter le pays pour échapper à une pire destinée.

Gérard Denis se trompait pourtant; il devait à son tour faire l'expérience que l'esprit du peuple est changeant et tourne au moment où l'on s'y attend le moins.

A peine les victimes de la tuerie étaient-elles enterrées, qu'il vit l'esprit public se soulever contre lui. Le ressentiment des tisserands, assouvi dans le sang de leurs frères, priva le chef-doyen de l'appui sur lequel reposait de ce côté son apparente autorité ; la plupart des membres de la tisseranderie déploraient le combat et rougissaient du crime affreux que depuis cette époque on a nommé le *mauvais lundi*. Personne ne voulant en prendre une part de responsabilité, on accusa Denis, d'abord tout bas, puis à haute voix, d'être là seule cause de cette lamentable collision.

Le chef-doyen vit ainsi bientôt la majorité de la tisseranderie s'éloigner de lui avec horreur ou avec un mépris mal dissimulé. Dans son propre métier, personne ne lui resta attaché sinon une partie des membres les plus pauvres et les moins éclairés, dont les passions surexcitées n'avaient rien perdu de leur violence après la lutte, et qui continuaient de suivre le chef-doyen comme guide parce que, homme de violence qu'il était, il promettait un aliment ou une satisfaction à leur humeur turbulente et inquiète.

D'un autre côté, les foulons et les petits métiers, furieux de leur défaite, étaient dévorés par la soif de la vengeance; et, bien qu'ils fussent réduits à l'impuissance pour le moment, ils prédisaient qu'avant peu le sang coulerait par torrent, ils juraient de plus que, tôt ou tard, Denis subirait la punition qu'il avait méritée : certains d'entre eux menaçaient même de le tuer par surprise, si l'heure de la seconde lutte se faisait attendre trop longtemps.

Comme, chaque matin, dans les rues écartées, on trouvait des cadavres de tisserands assassinés, une profonde terreur s'était emparée du chef-doyen, et il n'osait plus sortir le soir sans être accompagné.

Dans le conseil des échevins il s'était aussi produit un revirement dans les esprits, à son détriment. Messire Maes

Van Vaernewyck lui avait reproché dans les termes les plus sévères le rôle scandaleux et coupable qu'il avait joué dans l'affaire ; et lorsque le chef-doyen se révolta avec hauteur contre l'admonition du premier échevin, il vit, à son grand dépit, une partie de ses propres amis se prononcer contre lui et approuver les reproches qui lui avaient été adressés.

Quant à Artevelde, après la sanglante rencontre des métiers, il avait retrouvé tout à coup toute son énergie et toute sa fermeté, sans que personne pût soupçonner la cause de ce changement. S'occupant davantage des affaires générales de la Flandre et de la lutte contre les ennemis du dehors, il avait abandonné pour quelque temps le gouvernement de la ville de Gand au conseil des échevins et à son collègue. Il ne paraissait plus que très-rarement au conseil, en donnant sans déguisement pour raison de son absence, qu'il ne voulait se trouver en contact avec un homme comme Denis que lorsque les intérêts les plus élevés de la commune l'y obligeaient. Tant que le capitaine général n'avait eu à reprocher au chef-doyen que des attaques qui lui étaient personnelles, il avait facilement passé par-dessus ; mais alors que les viles et odieuses intrigues de Denis avaient attiré une affreuse catastrophe sur sa ville natale, Artevelde ne dissimulait plus devant personne qu'il méprisait le chef-doyen et le regardait comme un homme méchant et dangereux. S'il arrivait que le capitaine général parût au conseil pour appuyer ou combattre une proposition, il n'épargnait plus son envieux adversaire, comme il l'avait fait jusqu'ici. Au contraire, avec une mâle et calme éloquence, dans laquelle perçaient cependant le mépris et le dédain, il accablait le chef-doyen sous sa parole et faisait souvent monter à son front le rouge de la honte et de la colère.

Ainsi, de la lutte et de la victoire sortait pour Gérard De-

nis tout le contraire de ce qu'il avait attendu. La grande majorité des citoyens le détestait, ses anciens partisans commençaient à l'éviter, les foulons menaçants attendaient l'occasion de se venger, et les membres des petits métiers se montraient disposés à prêter la main à tout ce qui pouvait contribuer à sa chute.

A mesure que le chef-doyen perdait de son influence, beaucoup de gens revenaient à Artevelde. Le pouvoir du capitaine général s'en accrut, et bientôt il parut en état de disposer du sort de Gand et de la Flandre avec la même autorité illimitée qu'auparavant, bien qu'il ne fît rien pour hâter ce revirement en sa faveur, ni pour en profiter.

Gérard Denis, soudainement abattu par l'opinion publique au moment même où il croyait toucher au pouvoir suprême, était dévoré par la soif de la vengeance. Sa jalousie envers Artevelde l'avait ramené à ses sinistres projets de l'assassiner. Il lui restait un parti composé de gens qui ne souhaitaient que le règne du désordre et de la violence; il pouvait, avec eux, tenter une nouvelle agression contre Artevelde et le faire tuer dans une émeute habilement calculée. Cette idée lui passait souvent par l'esprit et lui souriait, parce qu'elle écartait pour jamais son ennemi de sa route; mais il n'estimait pas ce moyen assez sûr, et ne se dissimulait pas qu'il était extrêmement dangereux pour lui. Il songeait bien parfois qu'une dague payée pourrait le débarrasser plus facilement de son adversaire, sans qu'il dût lui-même prendre une part directe à l'entreprise; mais il n'osait se confier à personne sur ce point, sinon au roi des ribauds, qui, plus d'une fois déjà, avait répondu, sur ce point, avec horreur et colère aux insinuations du chef-doyen.

Ainsi Denis, poussé par l'envie, formait mille projets de vengeance dont il n'ajournait l'exécution que faute d'un instrument complaisant ou d'une occasion favorable.

Digitized by Google

D'autres circonstances concouraient à augmenter la crainte qu'il avait de l'influence croissante d'Artevelde, et à attiser sa haine. Le duc de Brabant, cédant aux conseils de la France, avait menacé les Flamands de rompre la fédération thioise, s'ils n'entraient pas en négociation avec Louis de Nevers, leur souverain, pour rétablir celui-ci dans la pleine jouissance de son autorité; il avait reçu le comte de Flandre à sa cour, et invita les villes flamandes à envoyer des fondés de pouvoir à Bruxelles à un jour fixé. Artevelde s'était montré heureux de cet appel, et avait conseillé aux villes de satisfaire à la demande du duc. De plus, il avait fait donner aux députés la mission de se montrer très-conciliants sur un grand nombre de points secondaires, si le comte Louis consentait à abandonner ses sentiments d'hostilité à l'égard de l'Angleterre, et à accepter la confédération sur laquelle reposaient l'indépendance et la prospérité de la Flandre.

Denis, dans sa défiance à l'égard des desseins d'Artevelde, crut voir une ruse dans cette disposition conciliante; il crut surtout que l'intention du capitaine général était de faire revenir le comte et de profiter ensuite de l'aide du souverain pour triompher définitivement de ses adversaires. D'un autre côté, il avait appris qu'Artevelde avait envoyé en toute hâte un vaisseau en Angleterre pour porter au roi Édouard des avis très-secrets. Il conclut de là que le capitaine général, toujours dans le même but, s'adresserait au prince anglais, si les négociations avec le prince échouaient.

Quelle que pût être l'issue de ces démarches, Denis y voyait sa chute et l'exaltation de son ennemi. Ce pressentiment était pour lui un cruel martyre, et ne lui laissait de repos ni jour ni nuit. D'ailleurs, la haine des *poorters* contre lui s'exprimait chaque jour plus haut, et l'on commençait à crier publiquement par la ville qu'il fallait lui enlever le gouvernement de Gand. Quelqu'un lui avait même dit en

confidence que messire Maes Van Vaernewyck devait, au premier jour, proposer sa destitution au conseil des échevins. Que cet avis reposât ou non sur la vérité, il redoubla l'irritation du chef-doyen et lui fit chercher, avec une fébrile impatience, les moyens de détourner le coup qui le menaçait, et de se venger d'une façon décisive de son ennemi triomphant.

Quant à son fils Liévin, il avait sans doute déploré la collision sanglante entre les métiers, et avait versé en silence des larmes amères sur la conduite de son père ; cependant, comme, après de si cruelles souffrances, le jeune homme voyait se préparer pour lui un sort plus heureux, et qu'avant peu il allait être uni par le mariage à sa Veerle bien-aimée, son cœur était plein d'espérance. Le monde avait repris pour lui la beauté et la poésie d'autrefois, et si parfois il jetait un regard sur le côté sombre et repoussant des choses humaines, son imagination était assez puissante maintenant pour évoquer sous ses yeux de riantes images.

Un soir, Liévin était revenu assez tard de la demeure d'Artevelde, tout transporté de joie, parce que le médecin avait dit que Veerle avait recouvré assez de forces pour essayer de courtes promenades au soleil. Il voulut se mettre au lit, mais il ne se sentit pas la moindre envie de dormir : mille ravissantes images de bonheur le poursuivaient. Il ouvrit la fenêtre de sa chambre, qui était peu élevée au-dessus de la porte d'entrée de la maison, et respira à pleins poumons l'air frais de la nuit. Il faisait très-obscur au dehors ; de gros nuages voilaient le ciel, et une pluie fine tombait perpendiculairement sur la terre.

Sous les yeux du jeune homme s'élevait l'église de Saint-Jean avec sa tour majestueuse, comme une masse noire qui se détachait sur le ciel. Devant lui et sous son regard s'étendait le cimetière où reposait sa mère. Tout, dans la nature,

était muet et endormi, sauf les hibous qui faisaient entendre des cris lugubres dans la tour, et les chiens qui poussaient parfois dans le voisinage un lugubre hurlement.

Malgré les ténèbres et leur tristesse, le cœur du jeune homme battait d'amour et d'espérance. Il repassait pour la centième fois les séduisants sujets dont il s'entretenait chaque jour avec sa chère Veerle, — le bonheur de vivre paisiblement de la douce vie de famille, et d'oublier dans les délices d'un amour sans fin l'amer calice dont ils avaient été abreuvés tous deux pendant des années. Leurs projets roulaient toujours sur l'idée qu'Artevelde leur avait un jour esquissée avec tant d'enthousiasme dans sa prison. Ils quitteraient la ville, iraient habiter une maison isolée dans quelque lointain village, auraient un grand jardin, cultiveraient des fleurs, iraient se promener dans les champs, et, loin du tumulte des passions humaines, vivraient sur la terre toute une vie d'amour et de bonheur caché.

Dans un horizon plus éloigné, Liévin voyait une femme presser son nourrisson sur son sein et contempler d'un œil humide ses traits délicats. Il lui semblait que cet enfant, tout jeune qu'il était, lui ressemblait déjà, et que c'était pour cela que la femme le regardait avec un si ardent amour. Alors un radieux sourire illuminait son visage et il frémissait de bonheur, jusqu'à ce que son œil rencontrât dans les ténèbres la place où une pierre tumulaire couvrait la tombe de sa mère. Il manquait quelque chose à son rêve enchanteur ! Il tombait alors quelques instants dans une triste rêverie et essuyait une larme qui mouillait ses paupières. Cependant son esprit mobile quittait bientôt ce douloureux souvenir pour évoquer de nouveau dans toute sa splendeur la vie riante et bénie qui lui était promise.

En proie à toutes ces émotions, le jeune homme resta longtemps immobile, appuyé sur le balcon de la fenêtre.

Tout à coup il fut tiré de ses rêves par le bruit presque insaisissable de pas d'hommes dans la rue. Il remarqua deux ombres noires, qui, en se glissant lentement le long des maisons, s'avancèrent jusqu'à sa demeure et là s'arrêtèrent en se parlant à l'oreille.

Il n'était pas possible à Liévin de distinguer la taille de ces promeneurs nocturnes, mais il entendit bientôt l'une des deux voix s'élever un peu. En écoutant avec attention, Liévin entendit l'un des personnages mystérieux dire à son compagnon :

— Soyez tranquille, ma dague ne faillira pas. A onze heures à Saint-Baron.

En entendant ces mots qui semblaient encore annoncer un meurtre, le jeune homme tressaillit d'effroi et d'indignation. Un battant de la fenêtre touchée par son coude tourna sur ses gonds, et les vitres gémirent dans leurs entraves de plomb. Les deux ombres humaines disparurent à la hâte derrière le portail de l'église.

Le rêve doré de Liévin fit place à un sentiment de tristesse, et il resta longtemps sous le poids de cette apparition de mauvais augure. Sans doute, depuis quelque temps, un meurtre n'était pas à Gand un événement si rare pour qu'il y eût lieu de s'en émouvoir beaucoup ; mais cette révélation qui lui en était faite au milieu de la nuit par des inconnus, frappa fortement Liévin. Il quitta la fenêtre, se promena pendant quelque temps dans sa chambre, et descendit au rez-de-chaussée où il y avait encore de la lumière, en attendant que maître Denis rentrât.

A peine était-il assis depuis quelques instants devant la cheminée, que la porte de la rue s'ouvrit, et le chef-doyen parut dans l'arrière-pièce où se trouvait Liévin.

Gérard Denis sourit en entrant et paraissait fort joyeux; depuis longtemps son regard n'avait exprimé un tel conten-

tement; on eût dit qu'un bonheur inouï lui était arrivé.

— Pas encore couché, Liévin? demanda-t-il; la pensée de ton mariage t'empêche de dormir! A quand la fête?

Le jeune homme s'étonna de la bonne humeur de son père; il fut heureux de voir que l'expression du désespoir et de la colère avait disparu de son visage. Il répondit tout content :

— O mon père, Veerle est presque guérie; elle pourra sortir demain déjà s'il fait du soleil : je la conduirai à la promenade. Les cérémonies du mariage lui causeront sans doute une profonde émotion; c'est pourquoi on ne peut encore y songer à présent; et puis votre bienveillant consentement nous garantit contre tout nouveau malheur, et cette certitude nous rend assez heureux pour que nous sachions attendre le moment désiré, avec gratitude envers Dieu et envers nos parents.

Gérard Denis s'assit et dit avec un étrange sourire :

— Tu devrais te hâter, Liévin; sinon je crains fort qu'il ne survienne des choses qui pourraient rendre impossible pour longtemps la réalisation de tes beaux projets.

— Vous m'effrayez! Que voulez-vous dire, mon père?

— Je veux dire que maître Jacques Van Artevelde est en train de jouer sa tête.

— Encore! s'écria Liévin. Ce ne sera donc jamais fini?

— Fini? murmura ironiquement Denis. Cela finira; mais peut-être cela n'aura-t-il pas une fin conforme à tes désirs et à tes prévisions.

— A mes désirs? Ah! je ne désire rien que la paix et de l'affection!

— La paix avec un tel tyran qui a à peine regagné une ombre d'influence, qu'il dispose en seigneur et maître de la Flandre et sacrifie le pays à son ambition! Pour empêcher notre souverain de revenir dans son comté, il exige de lui

toute une série d'humiliantes concessions et lui fait une sanglante injure par son inflexible hauteur. Il n'y a cependant, pour sauver la Flandre d'une entière dissolution, qu'un seul moyen : le retour du prince.

Une douloureuse impatience se peignit sur le visage de Liévin.

— Mais, mon père, dit-il, je ne vous comprends pas. Il y a peu de jours vous étiez irrité contre le capitaine général, parce que, à ce que vous disiez, il voulait rétablir le souverain dans son autorité; et vous ajoutiez que vous regardiez le retour du comte comme le coup de mort pour nos libertés !

— Son retour à des conditions humiliantes ! Oui, je le regarde comme l'abdication de nos priviléges et l'acceptation d'une honteuse servitude; mais si le prince se montre conciliant et nous garantit nos libertés, pourquoi vivrions-nous plus longtemps dans un éternel état de révolte ?

— Ainsi vous accepteriez ce que le capitaine général rejette ?

— Je ne dis pas cela.

— Vous rompriez l'alliance avec l'Angleterre et, au profit de la France, vous prendriez les armes contre le roi Edouard ? Vous consentiriez à un nouvel asservissement et à la ruine de notre industrie ? Vous appelleriez la famine en Flandre ?

— Pas le moins du monde.

— C'est pourtant là ce qu'Artevelde ne veut pas non plus. Vous êtes du même avis que lui sur la question ; je ne comprends vraiment pas, mon père, comment vous pouvez vous emporter ainsi contre lui, alors qu'il ne fait que défendre et réaliser vos propres idées.

Denis se sentit pris de confusion et de dépit en entendant l'irréfutable reproche que lui faisait son fils. Cependant

comme il avait un but à atteindre dans cet entretien, il se contint et dit avec un sang-froid affecté :

— Je ne veux pas affirmer, Liévin, que j'accepterais les conditions que rejette le capitaine général. Lorsque je t'ai dit que maître Artevelde se prépare une mauvaise fin, j'avais seulement l'intention de te faire connaître l'état des esprits dans le peuple. Quoi qu'il arrive, une chose est certaine ; les *poorters* sont très-blessés de l'inflexible obstination du capitaine général et s'écrient qu'ils vengeront leur souverain de l'outrage que lui fait un orgueilleux tyran. Crois-moi, la vie de Van Artevelde est en péril ; et comme sa puissance ne permet pas qu'on le combatte ouvertement, je ne m'étonnerais pas qu'on le frappât à l'improviste.

— Non, non, mon père, s'écria Liévin avec tristesse, ne me dites pas de telles choses. Le capitaine général a été si longtemps calomnié et persécuté ! Ses ennemis n'auront pas recours à un si horrible forfait, maintenant que leur haine semble diminuer.

Gérard Denis porta un regard interrogateur sur le visage de son fils, et dit :

— Tu ne le crois pas ? On dit qu'aujourd'hui un certain nombre de léliards de Termonde se sont répandus secrètement dans la ville, et qu'ils sont venus pour tuer Artevelde par surprise. Le comte aurait promis une somme considérable à celui qui le débarrasserait du tyran. Que dirais-tu donc si tu apprenais qu'Artevelde a été assassiné en tel ou tel endroit ?

Le jeune homme tressaillit en entendant cet effrayant avertissement ; cependant son père fixait les yeux sur lui avec une extrême attention.

— Est-ce bien vrai, ce que vous dites, mon père ? demanda Liévin.

— Je ne le sais pas ; c'est une nouvelle que je viens d'ap-

prendre tout à l'heure par un *poorter;* mais, chemin faisant, il m'a paru apercevoir en effet, dans l'obscurité, des hommes au pas furtif et aux intentions suspectes. Non loin d'ici, derrière le portail de l'église, deux d'entre eux se trouvaient cachés dans un angle. C'étaient bien certainement des voleurs, des assassins ou des ravisseurs de femmes !

— Vous les avez vus aussi ? demanda Liévin surpris.

— Je ne te comprends pas, répondit Denis ; les as-tu donc vus, toi ?

— Ah ! oui, dit le jeune homme en se levant et en saisissant son chaperon, comme s'il voulait se préparer à quitter la maison. J'ai vu par la fenêtre de ma chambre à coucher ces deux scélérats s'arrêter devant notre porte et parler de tuer quelqu'un à coups de dague à la Lys-Saint-Baron. C'est affreux ! Gand ressemble à un coupe-gorge. La haine et la jalousie ont enflammé le sang des *poorters !*

— Tu aurais dû mieux écouter, Liévin ; peut-être aurais-tu pu reconnaître les voix des assassins ou du moins apprendre contre qui leur attentat doit être dirigé.

— Ils parlaient trop bas, mon père.

— Où veux-tu donc aller ? demanda Denis en voyant Liévin mettre son chaperon.

— Ah ! vous le devinez bien, répondit le jeune homme; je cours communiquer ce que vous m'avez dit au capitaine général.

— Et tu crois qu'il ne le sait pas aussi bien que nous ?

— C'est possible; mais je ne pourrais certainement pas dormir, si je ne l'avais pas prévenu. Je cours et serai de retour avant que vous soyez au lit, mon père.

Denis se leva, gagna la porte de la rue, la ferma pour la nuit et mit la clef dans sa poche, après quoi il dit, d'un ton indifférent en apparence, à Liévin qui l'avait suivi :

— Non, non, Liévin, tu ne sortiras plus, il est trop tard,

Digitized by Google

et puisqu'il y a danger à courir les rues, je ne sais pas pour quoi tu t'exposerais inutilement. Je ne puis le souffrir.

Le jeune homme demanda avec instance que la porte lui fût ouverte, mais son père demeura inexorable et dit enfin :

— Je crois que tu es fou, Liévin. De deux choses l'une : ou le capitaine général est chez lui, et alors il n'a rien à craindre ; ou il n'y est pas, et alors tu ne peux rien lui communiquer. Tu vois donc qu'il sera encore temps demain matin de remplir ton message ; et, quel que soit ton avis, je vais me coucher et toi aussi. N'espère pas que j'aie assez peu de sens pour te laisser sortir.

Liévin comprit que son père resterait inflexible ; d'ailleurs, son dernier raisonnement lui paraissait fondé. Il dit donc avec soumission :

— Vous avez peut-être raison, mon père, je sortirai demain de fort bonne heure et irai avertir le capitaine général.

Le chef-doyen alluma deux petites chandelles et en mit une dans la main de Liévin qu'il précéda dans l'escalier. Au premier étage ils se souhaitèrent une bonne nuit ; le père se rendit par un corridor dans la partie postérieure de la maison ; le fils ouvrit la porte de sa chambre à coucher et y entra.

Liévin déposa sa lumière sur la table, et, sous l'impression d'un sinistre pressentiment, il se laissa tomber sur un siége. Il ne savait pourquoi, dans la solitude, son cœur se mettait à battre si vivement, et s'efforçait d'écarter de ses yeux les effrayantes visions qui le poursuivaient. Il réfléchit aux paroles de son père et à l'apparition des deux assassins ; quelque peine qu'il se donnât pour trouver une distance entre ces deux choses et les séparer l'une de l'autre, son imagination les lui représentait toujours ensemble. Le jeune homme, tout tremblant, croyait voir à la Lys-Saint-Baron le cadavre d'Artevelde nageant dans son sang et tressaillant encore des

dernières convulsions de la mort... Après avoir frémi pendant quelques instants à la pensée de cet horrible spectacle, il s'efforça de se convaincre qu'il se tourmentait à tort, puisque le capitaine général ne pouvait avoir aucune raison de se rendre la nuit dans ce lieu désert et écarté; mais de ses réflexions mêmes jaillit soudain dans son esprit un cruel trait de lumière qui lui arracha un cri de désespoir.

L'abbé de Saint-Baron, excellent ami d'Artevelde, était mortellement malade : le capitaine lui avait rendu visite deux fois pendant la journée, parce que l'abbé le demandait continuellement et souhaitait vivement sa présence. Si l'abbé avait eu une nouvelle crise et avait envoyé quelqu'un chercher le capitaine général ou si les assassins l'avaient fait appeler par un faux message?

Pendant que ces pensées passaient rapidement dans son esprit, il bouclait à la hâte une longue dague à sa ceinture, puis il prit une corde qui était suspendue à un clou dans sa chambre et en attacha une extrémité au pilier de pierre de la fenêtre. Puis, après avoir escaladé le balcon avec précaution, il se laissa glisser le long de la corde jusque dans la rue, et courut de toutes ses forces, en passant devant l'église de Saint-Jean, dans la direction de la place de la Calandre.

Il frappa à coups redoublés à la porte de la demeure d'Artevelde et demanda à la servante qui lui ouvrit :

— Le capitaine général est-il à la maison ?

— Non, il vient de sortir avec maître Ghelnoot Van Lens.

— Ciel! s'écria Liévin, et où est-il allé ?

— On est venu l'appeler de la part de l'abbé de Saint-Baron, qui est à la mort.

— Par où s'est-il dirigé ?

— Je crois qu'il a pris la rue de la Croix.

Sans ajouter un seul mot, Liévin s'élança dans les ténèbres et prit la rue de la Croix.

Digitized by Google

Il fut heureux d'abord de savoir que Ghelnoot Van Lens accompagnait le capitaine général; mais il réfléchit bientôt et se dit qu'un assassin pouvait tout aussi bien frapper Artevelde au milieu des amis que dans un entier isolement. Peut-être les scélérats étaient-ils nombreux; comment, en ce cas, deux hommes pouvaient-ils détourner dans la nuit les coups de poignard de leurs ennemis invisibles? Ces pensées lui firent encore accélérer sa course. Il espérait pouvoir atteindre maître Artevelde et l'avertir du danger qui le menaçait probablement, ou, s'il était déjà à l'endroit fatal, pouvoir lui venir en aide.

La seule porte de la ville par laquelle Artevelde pût se rendre, sans grand détour, à la ville Saint-Baron était la porte de la tour Rouge (1); en dehors de cette porte se trouvait un large chemin bordé à droite par la Lys allant rejoindre l'Escaut, et de l'autre côté par un mur élevé. Derrière ce mur s'étendaient, à une grande distance, des prairies désertes; de l'autre côté de la rivière, au bord de l'eau, il n'y avait que deux autres habitations, au dehors desquelles, à un million de pas à la ronde, on ne pouvait rencontrer aucune maison.

Liévin ne s'étonna pas que les assassins eussent choisi ce chemin écarté pour théâtre de leur attentat; en vérité, pour commettre un crime en secret, on ne pouvait trouver ni dans la ville ni hors de la ville un endroit plus propice que celui-là, car, la nuit, un silence ininterrompu y régnait et tout y était plongé dans le morne sommeil de la solitude et des ténèbres.

Dès que le jeune homme eut passé la tour Rouge, il s'arrêta et se pencha vers la terre, pour voir s'il n'entendrait personne sur le chemin qui conduisait à Saint-Baron.

(1) Porte démolie en 1578.

N'ayant rien entendu, il présuma qu'il avait devancé Artevelde et se décida à l'attendre pendant quelque temps, puisqu'en aucun cas on ne pouvait atteindre la ville Saint-Baron sans passer par cet endroit. Si l'heure fixée s'écoulait, il pouvait se rendre à l'abbaye de Saint-Baron et s'y informer si le capitaine général s'y était rendu.

Cependant il se tint prêt à avancer au moindre bruit et prit sa dague en main.

Sur ces entrefaites, à quelques centaines de pas plus loin, derrière un angle du mur, était l'ombre d'un homme dans la main duquel brillait un poignard et qui, la tête penchée en avant, s'efforçait de percer les ténèbres et épiait d'un œil inquisiteur le chemin de la tour Rouge. D'une voix sourde, l'homme mystérieux murmura à part lui :

— Ah çà! va-t-il venir ? Je commence à m'ennuyer passablement; je bâille à me décrocher la mâchoire... Le vin fait prendre patience : encore un coup!

Il porta une gourde à sa bouche et murmura de nouveau :

— Il est temps qu'il arrive, sinon je tombe de sommeil; encore une gorgée et c'en sera fait ! Mon manteau est plus heureux que moi, — il boit plus que cela ne m'est agréable. Cette petite pluie a l'air de vous tomber amicalement sur le corps ; mais elle finit par percer et vous fait grelotter de froid. Impossible de rien voir dans cette épaisse nuit ; c'est comme si le diable lui-même élevait un mur devant mes yeux. Pourvu que je n'aille pas frapper sottement et que je ne touche pas le valet au lieu du maître. Peut-être vient-il seul : il est assez hardi pour cela.....

Tout à coup la parole mourut sur ses lèvres; il se pencha en avant et se glissa le long du mur en rampant comme un renard et en se disant :

— Le voilà ! seul ! Je ne me trompais pas !

A quelques pas de là s'avançait, en effet, une personne

seule ; mais celle-ci aperçut l'ombre qui se glissait le long du mur et se mit aussitôt sur la défensive. L'assassin s'élança vivement, son arme en avant, pour frapper le nouveau venu ; mais celui-ci, s'attendant à l'attaque, fit un bond de côté et enfonça sa dague jusqu'à la garde dans le flanc de l'agresseur inconnu. Il tomba en poussant un long gémissement, et appuyant sa main avec force sur sa blessure pour contenir le sang qui s'en écoulait à flots :

— Malheur à moi ! lâche assassin !... Je meurs... Oh ! mon sang s'échappe comme le vin d'un tonneau percé ! Etait-ce là ma récompense ?

— Est-ce vous, Muggelyn ? demanda Liévin avec saisissement. Une récompense ? Ciel ! que veniez-vous donc faire ici ?

— Hélas ! murmura le roi des ribauds, en se tordant dans des convulsions de douleur ; je venais défendre la vie du capitaine général et j'ai cru voir en vous un de ses assassins. Vous m'avez injustement tué !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria le jeune homme au désespoir, il y a peut-être encore moyen de vous sauver ! Laissez-moi bander votre blessure et vous porter jusqu'à l'abbaye.

A ces mots, Liévin ouvrit d'une main tremblante les vêtements du ribaud, et s'efforça d'empêcher avec son mouchoir de toile le sang de s'échapper aussi abondamment de la blessure. Muggelyn sentit bientôt, à la défaillance qui s'emparait de lui, qu'il ne lui restait plus d'espoir de salut. Il entra tout à coup dans une sombre fureur, et s'écria d'une voix tellement forte, que les ténèbres en retentirent au loin :

— Damnation ! Dieu l'a voulu ! C'est toi, Liévin Denis, qui devais m'assassiner !

Puis, mettant la main dans sa poche, il lança quelques pièces d'or au visage du jeune homme, et reprit :

— Puisse cet argent te brûler le front! Ton père, ton père, Gérard Denis, m'a ordonné de venir attendre ici le capitaine général et de le tuer!

— Taisez-vous? taisez-vous, mon ami! dit Liévin d'une voix tremblante et altérée. On pourrait vous entendre!

— Oh! que le monde entier n'est-il ici pour apprendre quel scélérat t'a engendré! s'écria avec plus d'énergie encore le roi des ribauds. Toi, du moins, tu le sauras! Ton père n'est pas un homme, c'est un démon! Depuis six ans, chaque pensée qui éclot dans sa tête est un crime; chaque parole de sa bouche est un coup de poignard contre tout ce qui est pur et grand. Il ne court pas une calomnie à Gand, il n'y sévit pas de haine, il n'y coule pas de sang que ton infâme père n'en soit la seule cause. Mauvais esprit sorti du fond de l'abime pour la perte de Gand et de la Flandre. O Gérard Denis! damné par toi, tué par ton fils! Digne fin!

Liévin posa sa main sur la bouche de Muggelyn exaspéré, et voulut l'empêcher de poursuivre à haute voix ses accusations contre son père. En même temps, il le priait et le suppliait de se calmer, et s'efforçait de lui inspirer quelque espoir de salut; mais le roi des ribauds rejeta la tête en arrière et s'écria en luttant contre Liévin :

— Il a fait diffamer pendant des années la jeune Veerle et m'a payé pour la faire passer pour la maîtresse de maître Ghelnoot Van Lens; — il m'a payé pour l'enlever, pour la déshonorer, pour l'assassiner. Je l'ai respectée et je ne l'ai pas tuée : — j'étais un ange de bonté à côté de votre infâme père qui ferait rougir Lucifer lui-même! Il m'a payé, oui payé pour tuer Artevelde; il en a payé cinquante autres pour attaquer et mettre à mort, à la première occasion, le capitaine général et ses amis. Voilà Gérard Denis!... Portez-lui de mon sang, — lancez-le-lui à la face, — que ce sang brûle son âme infernale, — poison qui le fasse crever avant que... Ah! ah!

Digitized by Google

je me sens mourir — la dernière crampe me saisit. Je te pardonne, Liévin; tu n'es pas coupable de ma mort. Cherche, à côté de moi... une bouteille... cela me soulagera... Ah! vite... vite!

Le jeune homme, hors de lui et comme fou, comprit à peine ce que lui disait le mourant. Son père un aussi grand scélérat! Cette idée l'accablait tellement, qu'il restait comme pétrifié à genoux auprès de Muggelyn et l'écoutait sans le comprendre.

Le roi des ribauds dit d'une voix faible :

— Du vin! du vin!

Liévin lui mit la gourde dans la main; mais, avant que Muggelyn pût l'élever jusqu'à sa bouche, un gémissement rauque et sinistre monta de sa gorge, un frisson parcourut son corps, son bras retomba sans force avec la gourde, ses membres se roidirent: — il ne restait plus de lui qu'un cadavre!

Pendant quelques instants, le jeune homme secoua le corps, dans l'incertitude où il était que le roi des ribauds fût mort. Il avait été tellement saisi par ses terribles révélations, que mille pensées de désespoir se présentaient à lui, et lui ôtaient toute conscience de sa situation. Il regardait avec horreur les pièces d'or qui scintillaient dans l'herbe comme de petits vers luisants. Cet argent, prix sanglant de la vie d'Artevelde, avait été compté par son père à l'assassin comme récompense de son crime! C'était son père qui avait répandu le venin de la calomnie contre Veerle! il avait payé Muggelyn pour assassiner la fiancée de son fils! pour la déshonorer! Tout en lui était donc perversité, fausseté, soif odieuse du sang et du mal! Oh! cette désolante conviction livra l'infortuné Liévin à des souffrances bien autrement indescriptibles que celles qui avaient accompagné la mort de Muggelyn! Lui aussi frissonnait et se tordait en proie au

plus violent désespoir; lui aussi sentait les battements de son cœur se comprimer et s'arrêter... Ce supplice dura jusqu'à ce qu'un bruit lointain vint frapper son oreille.

Il lui sembla entendre à une certaine distance plusieurs personnes qui venaient dans la direction de l'abbaye. Bientôt il entendit la voix de Ghelnoot Van Lens qui criait :

— Par ici ! par ici, capitaine général, ou vous courez dans la Lys !

L'approche de Ghelnoot tira le jeune homme de son égarement. Si on le surprenait à côté du cadavre, il devrait infailliblement comparaître devant les échevins de la *Gedeele;* il aurait à répondre à un sévère interrogatoire et à donner des explications sur l'acte fatal qu'il avait commis ! Le secret des crimes de son père ne risquerait-il pas d'être découvert ? Serait-il lui, Liévin, l'accusateur de l'homme dont le sang coulait dans ses veines ?

Sous l'empire de cette idée, Liévin se releva vivement, s'enfuit, passa devant la tour Rouge, et coupant horizontalement le chemin, s'enfonça dans les prairies au milieu des ténèbres. Il lui semblait entendre derrière lui un bruit de pas, et, se croyant poursuivi, il accéléra sa course autant que le lui permettait le terrain marécageux. De temps en temps il tombait dans des mares ou dans des fossés, et, tout haletant, il s'en allait, la tête perdue, par des chemins inexplorés, à travers la fange et l'eau, jusqu'à ce qu'il se heurtât la tête contre un arbre et tomba sur le sol, à demi évanoui.

Au bout de quelque temps les effrayantes palpitations de son cœur se calmèrent. Il n'entendait rien autour de lui; tout était silencieux, et l'obscurité l'enveloppait comme d'une tombe. Il sentit sa main se coller à ses vêtements ; elle était couverte du sang du ribaud ! Cette circonstance le rappela à la pleine connaissance de ce qui était arrivé, et

son âme subit de nouveau la torture de la plus affreuse conviction. Il se roula avec désespoir sur le sol, en respirant avec effort comme si un bourreau eût chargé de lourdes pierres sa poitrine oppressée. Enfin une sorte de fièvre furieuse parut s'emparer de lui ; il entra dans une rage insensée et s'écria d'une voix rauque et altérée :

— Ah ! quel cruel serpent me dévore le cœur ! Oui, oui, j'aurai ce terrible courage ! Je te reprocherai ce que tu as fait, je te dirai ce que j'ai souffert ; je te rappellerai comment tu as martyrisé mon innocente Veerle, comment tu as empoisonné notre vie, comment la haine et la plus infâme jalousie ont fait de toi un bourreau et un assassin ! Je te montrerai le sang qui me souille, et te crierai que je maudis l'instant de ma naissance ; je mourrai sous tes yeux de honte d'avoir jamais reçu un baiser paternel de tes lèvres empoisonnées. Hélas ! hélas ! tu as donné de l'argent pour qu'un ignoble ivrogne déshonorât ma fiancée ! Oh ! ce n'est pas possible : les démons eux-mêmes frémiraient devant une telle horreur ! Et cependant, c'est vrai ! C'est incroyable, mais vrai ! Tu as encore cinquante assassins salariés ! cinquante poignards qui visent au cœur du grand citoyen, du libérateur de la Flandre ! Et cela pour te faire savourer un crime, pour répandre le sang innocent d'un héros entre ton fils et sa fiancée, pour que ce fils, insensé, anéanti, haïssant le monde entier, se voue à l'enfer par un coupable suicide ? Mais non, non, je vais te demander compte de ma triste vie, du martyre de ma bien-aimée, de tes horribles attentats contre le capitaine général, de tout le sang que tu as fait répandre et que tu voudrais voir répandre encore ! Ma voix te fera trembler, bourreau !...

A ces mots, Liévin se releva et se mit à courir à travers les prairies sans savoir quelle direction il prenait. Il était fou de désespoir ; toutes sortes d'affreuses pensées et d'hor-

ribles hallucinations se heurtaient dans sa tête en feu; ses veines se gonflaient, son cœur battait à l'étourdir, son front était tout brûlant.

Il courut longtemps à travers les marais et les broussailles, se blessant aux buissons et aux arbres isolés, jusqu'à ce que ses forces s'épuisèrent peu à peu et que la fièvre le quitta. Bientôt il se rappela avec effroi les coupables paroles qu'il avait prononcées dans son égarement. Il s'arrêta tout tremblant, se couvrit le visage des deux mains, et s'écria d'une voix déchirante :

— Ah! non! non! C'est pourtant mon père! Respect, respect pour ses crimes mêmes! Il ne me verra plus jamais; son infortuné fils mourra en emportant son secret dans son cœur. O Veerle, Veerle, toi aussi tu descendras dans la tombe... tu m'appelleras en vain... tu succomberas! Adieu, douce et bien-aimée sœur, adieu jusque dans une autre vie! Que l'ange de la mort envoyé par Dieu étende sur nous son linceul...

Le jeune homme, succombant sous l'excès de la douleur, sentit les battements de son cœur se ralentir, et s'affaissa sur ses genoux, tandis qu'un torrent de larmes inondait ses joues.

Enfin, privé de ses dernières forces par cette crise suprême, il parut se tenir debout avec peine; puis, luttant contre un véritable évanouissement, il appuya d'abord son coude sur le sol et finit par tomber sans connaissance sur la terre humide.

Digitized by Google

XVIII

La plupart des habitants de Gand apprirent sans étonnement la mort violente du roi des ribauds, et la regardèrent comme la fin naturelle de sa vie sans règle et sans frein. Comme rien ne l'appelait à la ville Saint-Baron et qu'au contraire son service l'obligeait à demuerer dans l'enceinte de la ville, il était évidemment sorti cette nuit-là par la porte de la tour Rouge de sa propre volonté; et, d'après le sentiment général, ce ne pouvait être qu'à la suite d'un défi et pour remettre à la dague la décision de quelque querelle. Ce fut encore dans les tavernes que l'on déplora le plus longtemps la perte du joyeux Muggelyn; cependant les graves événements qui préoccupaient tous les esprits effacèrent assez vite le souvenir du ribaud, et bientôt personne ne parla plus de lui, sinon l'hôtelier du *Cerf* sous le beffroi, où Muggelyn avait laissé une taille terriblement chargée.

Gérard Denis soupçonna seul, avec quelque certitude, comment son affidé avait trouvé la mort; la corde trouvée le lendemain à la fenêtre de la chambre, et surtout l'absence prolongée de Liévin, qui, depuis le meurtre, n'avait pas reparu à la maison, ne lui laissaient aucun doute à cet égard. Il ne pouvait attribuer à la fuite de son fils d'autre raison que la découverte par lui de sa complicité personnelle dans l'attentat contre Artevelde; — peut-être Muggelyn lui avait-il révélé tout! Cette dernière pensée remplit le chef-doyen d'inquiétude et de terreur; il fit toutes les démarches pos-

sibles pour découvrir où son fils s'était retiré, avec l'intention de le faire revenir de gré ou de force, ou du moins d'apprendre ce qu'il avait à craindre de lui, et au besoin de s'assurer de son silence par des moyens infaillibles. Mais toutes les perquisitions qu'il fit lui-même ou ordonna demeurèrent vaines : on venait bien lui annoncer de temps en temps que, dans tel ou tel quartier écarté, on avait vu, la nuit, Liévin se glisser comme une ombre errante le long des maisons; mais, chaque fois que le chef-doyen avait envoyé sur ce point de la ville des hommes à la recherche de son fils, personne n'avait pu leur en donner aucune nouvelle.

S'apercevant, au bout de quelque temps, que nulle rumeur ne venait l'accuser, il se souvint du noble caractère de Liévin et du profond respect qu'il lui portait; il se tranquillisa sur les conséquences de la révélation qu'il redoutait, et ne fit plus rechercher son fils.

Sur ces entrefaites, les circonstances donnaient un nouvel aliment à son ambition et à toutes ses mauvaises passions. Le sort de la Flandre et la question entre Artevelde et ses ennemis allaient se décider définitivement. Si Denis ne remportait pas la victoire cette fois, il lui fallait céder pour jamais, être réduit à une impuissante jalousie et se consumer de dépit dans l'obscurité. Il le sentait bien; aussi mettait-il en œuvre tout ce qu'il pouvait posséder d'astuce et d'activité, et dressait-il ses piéges avec un tel mystère, que personne ne pouvait les soupçonner, ni par conséquent les déjouer.

La Flandre était toujours dans la situation la plus critique. La France rassemblait une armée sur les frontières; Termonde s'était livrée aux léliards, et était un centre de révolte contre les trois membres du pays; chaque jour cette ville forte recevait des troupes auxiliaires dans ses murs, et tout présageait qu'avant peu une force armée considérable

Digitized by Google

marcherait de là sur Gand, tandis que le roi de France attaquerait les provinces méridionales. Le comte de Hainaut se montrait disposé à se séparer de la fédération et à venir en aide aux Français; le duc de Brabant s'était déjà, par le fait, déclaré contre la Flandre, et avait reçu à sa cour les plus chauds ennemis des Flamands. Néanmoins la querelle relative à la tisserandérie se perpétuait même chez le parti le plus patriotique de la Flandre, et villes et communes continuaient de courir aux armes les unes contre les autres.

Artevelde comprenait la grandeur du péril que courait son pays, et s'efforçait encore de trouver les moyens de le sauver de l'asservissement et de la misère. Dans ses recherches sur les causes de la désorganisation de la Flandre, il reconnut que ce mal invincible venait principalement de la nature même du pouvoir dont il était investi. En effet, maintenant que les longues attaques de ses ennemis avaient jeté dans l'esprit du peuple des doutes sur la légitimité de son autorité, chacun s'arrogeait le droit de discuter et de condamner ses ordres, et de les rejeter s'ils n'étaient pas d'accord avec la manière de voir de ceux qui devaient s'y soumettre. Son influence avait ainsi perdu la première des qualités qui constituent une autorité réelle, c'est-à-dire celle d'être considérée comme un pouvoir social collectif, dans lequel la volonté de tous vient se fondre dans une direction unique, et auquel chacun doit obéir sans examen personnel.

Le capitaine général ne se dissimulait pas cette vérité, et résolut d'abdiquer un pouvoir qui ne suffisait plus à dominer les partis et à protéger la Flandre contre ses nombreux ennemis.

Néanmoins il avait un caractère trop noble et trop magnanime pour retirer les mains du gouvernail avant d'avoir conduit le vaisseau de la patrie dans un port sûr. Le retour du prince légitime lui semblait le seul moyen qui restât de

faire cesser les divisions en Flandre et de ramener le pays à l'union, sans laquelle il ne pouvait résister aux tempêtes qui s'amassaient contre lui. Jusque-là le comte avait refusé de reprendre, aux conditions proposées par les communes, le gouvernement de la Flandre; mais Artevelde résolut cette fois de faciliter la réconciliation par de nombreuses concessions, sous la seule réserve que l'indépendance et l'industrie du pays fussent sauves. Afin de pouvoir atteindre ce but, il fit proposer par les villes flamandes à l'assemblée de Bruxelles qu'on ferait au prince la réception la plus cordiale et qu'on lui donnerait toute satisfaction, si lui, en tant que comte de Flandre, voulait se déclarer indépendant de toutes les autres puissances, aussi bien de la France que de l'Angleterre, en conséquence de la dernière trêve dans laquelle cette indépendance avait été reconnue par l'Angleterre et la France elles-mêmes.

Comme, en dehors de ce point fondamental, on offrait au comte de nombreuses concessions et qu'on lui promettait une splendide et franche investiture, personne ne doutait que Louis de Nevers ne se hâtât d'accepter les nouvelles propositions des communes.

On se trompait cependant. Le comte, conseillé par Philippe de Valois, commença à discuter astucieusement les conditions de la réconciliation, et finit par ne plus dissimuler qu'il voulait voir la Flandre soumise à la France, et qu'il ne reviendrait que si pouvoir lui était donné de mener les Flamands dans les rangs de l'armée française contre l'Angleterre. Il se montra hautain et inflexible, et laissa les villes flamandes lui envoyer ambassade sur ambassade, sans daigner leur donner une réponse bienveillante.

Assurément, jadis Philippe de Valois et Louis de Nevers eussent accepté avec joie l'offre conciliante des Flamands; mais en ce moment ils se tenaient pour certains que, para-

Google

lysée par les éléments de discorde, de désordre et de désorganisation, elle se livrerait bientôt d'elle-même en leur pouvoir, et qu'ils pourraient alors régler selon leur bon plaisir le gouvernement et la direction politique du comté. Dans leur aveuglement, ils espéraient que les Flamands finiraient par consentir à se soumettre à la volonté de la France, à renoncer à un grand nombre de leurs libertés, à désarmer les citoyens et à ruiner leur industrie. Ils considéraient les respectueuses propositions et les démarches multipliées des villes comme un indice de faiblesse et de pressante détresse. C'est pourquoi, au lieu d'accueillir ses sujets avec bonté, le comte Louis repoussa hautainement leurs prières, et blessa très-profondément les esprits.

La mauvaise issue de cette tentative décisive attrista grandement Artevelde. Il se voyait forcé de choisir entre deux malheurs : l'unique espoir qui restât de se réconcilier avec le prince devait être abandonné, ou la Flandre devait accepter de nouveau les chaînes qui avaient pesé sur elle pendant trois siècles, et courber la tête sous la mortelle influence de la cour de France. Sans nul doute l'âme héroïque d'Artevelde n'eût pu consentir à une telle humiliation quand l'univers eût menacé de s'écrouler sur lui : jusqu'au dernier soupir il combattrait virilement pour l'indépendance et le bonheur de sa patrie. Un assassin pouvait le frapper à la dérobée, une émeute pouvait l'engloutir, une armée pouvait l'écraser; mais jamais, tant que son cœur battrait dans sa poitrine, la Flandre ne subirait l'odieuse servitude de la France, — et, s'il lui fallait succomber, il tomberait et mourrait avec la liberté de son pays.

C'est alors qu'Artevelde prit une résolution d'une importance suprême et mit avec une pleine confiance sa tête en jeu pour l'indépendance de la Flandre.

Le roi d'Angleterre, sur la prière du capitaine général,

avait paru avec une puissante flotte devant l'Ecluse, et avait envoyé des émissaires dans toutes les villes flamandes pour les prier de lui rendre de nouveau hommage comme au seul légitime roi de France. Le serment de reconnaissance fut prêté de bonne volonté; mais une autre exigence ne pouvait être aussi facilement satisfaite. Le roi Edouard, sur le conseil d'Artevelde, fit comprendre aux villes que la situation critique de la Flandre avait pour unique cause cette circonstance, que le prince et les sujets suivaient une direction différente et reconnaissaient chacun un suzerain particulier. Comme condition de son amitié, il exprima le vœu que le comte Louis fût forcé de le reconnaître comme roi de France, ou que les Flamands se détachassent de leur prince par une déclaration solennelle.

Plus d'une fois déjà Artevelde avait fait l'expérience que le faible caractère de Louis ne pouvait être influencé que par la crainte. Depuis l'arrivée de la flotte anglaise, la situation était changée. Pour le moment du moins, Philippe de Valois ne pouvait espérer s'emparer de la Flandre, ni par la force des armes, ni par l'intrigue, ni par la révolte; la présence du roi d'Angleterre à la tête de forces imposantes suffisait pour déjouer à l'instant toutes les agressions.

Le capitaine général jugea la circonstance favorable pour arracher à tout jamais et ouvertement le comte à la France, et espéra que la crainte de perdre son comté serait assez puissante sur l'âme de Louis pour le décider à un acte qui sans doute lui serait pénible, mais duquel dépendaient le salut et la liberté de la patrie.

Artevelde envoya aussitôt et avec la plus grande publicité aux trois villes principales de la Flandre la proposition de députer au comte une ambassade solennelle pour lui dire que la Flandre le priait de prêter foi et hommage au roi d'Angleterre, en tant que roi de France, et de faire alliance

avec les communes contre Philippe de Valois, faute de quoi la couronne de Flandre serait offerte au prince de Galles, fils d'Edouard.

Cette proposition causa naturellement une grande émotion dans le pays et fit que beaucoup de gens, si peu partisans de la France qu'ils fussent, se soulevèrent contre la pensée de déshériter le légitime descendant des vieux princes flamands. Artevelde s'était attendu à ce soulèvement de l'opinion publique; il ne méconnaissait pas le danger de l'acte qu'il posait, et il se prépara à expier par la mort l'audacieuse tentative que lui inspirait son amour de la patrie, si son projet n'aboutissait pas.

A Bruges, où l'on devait se prononcer en premier lieu sur sa proposition, celle-ci rencontra d'abord une vive résistance; mais dans l'assemblée de la commune, il démontra avec une éloquence si convaincante que la Flandre ne pouvait être sauvée que par le déchirement violent des liens qui l'attachaient à la France, et qu'à la situation extrême de la patrie il fallait aussi appliquer des remèdes extrêmes, que l'assemblée, à la presque-unanimité des voix, se déclara prête à souscrire à la proposition du capitaine général.

Il gagna de même Ypres, troisième ville importante de la Flandre. Gand seul avait encore à donner son consentement et devait convoquer dans peu de jours une réunion générale des échevins, des doyens et des anciens, pour se concerter sur la déchéance possible de Louis de Nevers, et sur l'élévation du prince de Galles au rang de comte de Flandre.

Sur ces entrefaites, Artevelde était retourné à l'Ecluse pour s'y entendre avec le roi d'Angleterre sur les conditions de la prise de possession du comté par le jeune prince, dans le cas où Louis de Nevers persisterait à refuser l'hommage qu'on exigeait de lui. Le capitaine général put difficilement

tomber d'accord avec le roi sur les libertés dont la Flandre continuerait à jouir et surtout sur son entière indépendance, vis-à-vis même de la couronne d'Angleterre. Cependant il se vit forcé de rompre les négociations pour se rendre à Gand, où, trois jours après, l'on devait prendre une décision sur sa proposition.

Artevelde n'ignorait pas qu'il y rencontrerait la plus forte opposition, parce que les léliards y seraient soutenus par tous les partisans de Gérard Denis et peut-être par une partie considérable de la tisseranderie. Il avait reçu des renseignements inquiétants sur la disposition défavorable des esprits à Gand. C'est pourquoi, avant d'avoir pu fixer définitivement avec le roi les priviléges et libertés de la Flandre, il résolut de prendre congé de lui pour aller éclairer les échevins et les doyens de Gand sur l'urgente nécessité d'une résolution hardie, bien qu'elle pût être en certains points contraire aux tendances du caractère flamand.

A peine eut-on connu sa proposition, que, plus d'une fois, des gens avaient été dépêchés pour le surprendre et le mettre à mort; des troupes même entières de routiers et de léliards armés se mirent à parcourir les environs de l'Écluse et des villes où le capitaine général pouvait se trouver, avec l'espoir qu'il tomberait peut-être dans un guet-apens. Artevelde était informé de tout; aussi ne voyageait-il jamais sans se faire accompagner par une nombreuse escorte.

Comme le péril avait grandi peu à peu et était déjà devenu menaçant, le roi avait donné au commandant en chef de sa cavalerie, lord William Sturin, l'ordre d'accompagner Artevelde avec un fort détachement sur le chemin de Gand, aussi loin que le capitaine général le jugerait nécessaire.

Un dimanche après midi, les serviteurs d'Artevelde, avec son cheval sellé et prêt pour le voyage, attendaient qu'il quittât le vaisseau du roi. A quelques pas de là le commandant

Digitized by Google

de la cavalerie donnait des ordres aux hommes qui devaient former l'escorte du capitaine général.

On vit bientôt Artevelde paraître avec le roi sur le pont du navire, et, après un serrement de main affectueux du prince, descendre dans la barque. Chacun se hâta de se préparer au départ.

Lorsque le capitaine général atteignit la côte, il s'élança à cheval et prit avec toute sa suite le chemin de Gand. En route, pour abréger le temps, il s'entretenait avec William Sturin des institutions et des communes naissantes de l'Angleterre. Artevelde parlait assez bien l'anglais, et comme le commandant de la cavalerie était un homme intelligent et un brave chevalier, il prenait grand plaisir aux profondes et judicieuses observations du bourgeois de Gand.

Tout en conversant ainsi, ils aperçurent tout à coup dans le lointain une troupe de cavaliers qui s'avançaient au grand galop, et dont la distance ne leur permettait pas d'apprécier la force.

Lord Sturin ordonna à ses hommes de se préparer au combat, et se rapprocha d'eux avec le capitaine général, en faisant ralentir la marche des chevaux.

Mais bientôt Artevelde remarqua que les cavaliers qui s'avançaient étaient des bourgeois de Gand, et reconnut même les trois premiers pour ses amis Maes Van Vaernewyck, Ghelnoot Van Lens et Pierre Zoetaerde. Ils n'étaient accompagnés que d'une vingtaine de gens des métiers armés. Leurs chevaux étaient tout couverts de sueur et eux-mêmes semblaient très-fatigués de la course rapide qu'ils venaient de faire par un ardent soleil.

Artevelde chevaucha au-devant d'eux en leur souriant amicalement et vit au premier coup d'œil qu'une profonde tristesse était empreinte sur leur physionomie. Cela lui présageait de très-mauvaises nouvelles; il allait interroger à ce

sujet le premier échevin, mais celui-ci, comme s'il eût été surpris de l'expression sereine de la physionomie d'Artevelde, lui cria :

— Capitaine général, avez-vous reçu un messager de Gand?

— Quand? demanda Artevelde.

— Hier soir! ce matin!

— Aucun messager n'est venu me trouver, maître Maes.

— Vous voyez? dit messire Van Vaernewyck en se tournant vers ses deux compagnons de voyage, les routiers ont arrêté le messager. Dieu soit loué de nous avoir inspiré l'idée de porter nous-mêmes la triste nouvelle!

— Quelle nouvelle si terrible m'apportez-vous donc, mes amis? demanda Artevelde. Parlez, les léliards de Termonde sont-ils en marche sur Gand? auraient-ils battu nos hommes? Il n'y a pas lieu de s'affliger de cela; on leur fera payer cher leur impudente audace. Ne craignez donc rien.

— Ces paroles du capitaine général durent faire une impression pénible sur l'esprit de ses amis; car Ghelnoot Van Lens et Pierre Zoetaerde baissèrent la tête, et l'œil fixé vers la terre, restèrent muets et abattus. Le premier échevin seul comprima son émotion et pria Artevelde de le suivre jusqu'à une maison qui se trouvait à deux portées d'arbalète au bord du chemin. Après avoir échangé quelques mots avec lord Sturin, Artevelde se dirigea avec ses amis vers la ferme désignée. Là, le premier échevin pria les gens de la maison de les laisser seuls quelque temps. Il dit alors d'une voix émue au capitaine général :

— Ami Jacques, nous vous apportons une nouvelle à laquelle vous ne vous attendez certainement pas. Hier matin on s'est prononcé à Gand sur votre proposition. Elle est rejetée.

Digitized by Google

Un sombre nuage de mécontentement obscurcit tout à coup le visage d'Artevelde.

— Hier? demanda-t-il. Le banc des échevins lui-même n'avait-il pas arrêté que ce ne serait qu'après-demain qu'on délibérerait et prendrait une décision sur l'affaire? Ah! je soupçonne le motif de cette précipitation. Toujours de la faiblesse devant l'intrigue! Eh bien, quelle est la décision prise?

— A une grande majorité on a déclaré que la commune de Gand n'abandonnerait jamais son souverain légitime, à quelque prétexte qu'on pût avoir recours pour l'y engager. Votre proposition, capitaine général, est désapprouvée, blâmée et repoussée avec indignation par les magistrats et par le peuple. C'est un grand malheur pour la Flandre peut-être; mais nous devons le supporter et courber la tête avec résignation sous ce nouveau coup.

— Une assemblée convoquée sans que je le susse, par surprise! dit Artevelde en soupirant : ma proposition rejetée par les magistrats et par le peuple! c'est incompréhensible. La majorité du banc des échevins partageait cependant mon sentiment, et reconnaissait avec moi qu'il n'y a pas d'autre moyen de sauver la patrie. Mon Dieu, mon Dieu, faut-il donc que je sois trahi aussi par mes meilleurs amis! malheureuse Flandre!

Le premier échevin lui prit la main et lui dit avec un profond découragement :

— Malheureuse Flandre, en effet! Mais, maître Jacques, avant d'accuser vos amis, écoutez-moi et apprenez la cause de cette résolution. Nous étions convenus avec vous qu'on délibérerait mardi sur votre proposition; l'assemblée est annoncée depuis plus de dix jours, et les métiers sont déjà consultés par leurs doyens et leurs anciens. Chacun attendait avec confiance le jour de la réunion ; la plupart des mé-

tiers, et par conséquent leurs doyens aussi, désiraient avant tout vous entendre développer les motifs de votre proposition, avant de décider en quel sens ils voteraient; sur ces entrefaites, vos ennemis tramaient dans le plus grand mystère un coup habilement calculé. On ne comprend pas comment ils s'y sont pris : vendredi soir, quand la nouvelle de l'acceptation par Ypres se répandit à Gand, une foule de gens des métiers se mirent tout à coup à parcourir les rues de la ville et à pousser mille imprécations contre votre proposition ; on répandait de l'argent à pleines mains parmi le peuple dans les tavernes ; on criait sur tous les tons à la trahison, à la corruption ; on maudissait votre nom, toute la commune était en alarme. Ce soir-là, nous trouvâmes encore les *poorters* assez fidèles à la bonne cause; nous fîmes circuler des gardes et réussîmes à maintenir la tranquillité publique. Mais le lendemain, au point du jour, plus de six cents compagnons des métiers en armes coururent au marché du Vendredi, en criant qu'il fallait prendre une décision dès le jour même sur votre proposition ; sinon, ils s'empareraient de la maison des échevins et en chasseraient les magistrats. Nous savions ce que cela signifiait; c'était une conspiration des léliards avec vos ennemis, pour vous empêcher d'assister à l'assemblée, parce qu'ils prévoyaient que votre puissante parole eût mis à néant toutes leurs intrigues. Que pouvions-nous faire? Gérard Denis tenait avec les fauteurs de troubles; bien qu'il le niât, c'était assez évident par les clameurs des compagnons armés qui, dans leur sauvage exaltation, portaient le chef-doyen aux nues tandis qu'ils accablaient votre nom d'outrages et de malédictions. Nous avons épuisé tous les moyens : bons conseils, menaces, rien ne réussit. Nous ne pouvions employer la force; le chef-doyen, qui dispose des forces communales, se serait infailliblement rangé du côté des émeutiers; une révolution complète aurait eu lieu à

Gand, et en tout cas le sang y eût coulé par torrents. Le souvenir du *mauvais lundi* a effrayé le banc des échevins; il a fait convoquer la collace des doyens et des anciens, et a consenti à délibérer immédiatement sur votre proposition. Que vous dirai-je de cette réunion? Gérard Denis y a joué son rôle perfide et a excité les esprits contre vous; ses partisans ont crié plus fort que tout le monde, et pendant que cette audace calculée réduisait au silence la majorité du banc des échevins, la rue était pleine d'une foule de gens des métiers qui faisaient retentir jusques dans la salle du conseil des menaces de mort contre vous et vos amis. Dans la crainte de plus grands malheurs, nous avons donné à la multitude furieuse la satisfaction exigée, et rejeté votre proposition. Il ne nous restait pas d'autre moyen de leur faire déposer les armes et de sauver la commune d'une nouvelle effusion de sang. Jugez maintenant. Pouvions-nous, entourés par la trahison et l'intrigue, réduits à l'impuissance par l'attitude du chef-doyen, dans cette situation critique, pouvions-nous faire autre chose que céder à la fatalité? Si le pervers Gérard Denis était aujourd'hui maître à Gand, s'il avait renouvelé le magistrat et installé ses partisans à l'hôtel de ville, cela eût-il été plus avantageux pour la Flandre? cela eût-il mieux servi vos vues?

Le capitaine général se promena pendant quelques instants en réfléchissant profondément et en secouant la tête avec impatience. Puis il répondit :

— Il n'en pouvait être autrement : vous avez bien fait; mais rien n'est décidé par là. Je vais à Gand : nous verrons si un ramassis de mauvaises gens et de léliards continueront de dominer par l'audace et la violence la majorité des citoyens de ma ville natale, et à décider par surprise du sort de la Flandre. Allons, plus nous perdons de temps, plus l'état des choses peut s'empirer là-bas.

A ces mots, il se dirigea vers la porte; mais en voyant que les autres ne faisaient pas un pas pour le suivre, il demanda avec étonnement :

— Qu'avez-vous donc sur le cœur, mes amis ? Avez-vous quelque chose à me dire encore, ou n'osez-vous retourner à Gand ? Vous m'effrayez vraiment; il est arrivé plus que vous ne m'avez révélé. Je comprends maintenant la muette tristesse de maître Van Lens et de maître Zoetaerde. Parlez donc franchement; croyez-vous que Jacques Van Artevelde ne sait pas que tout est en jeu pour lui aussi bien que pour la Flandre ?

Le premier échevin ramena Artevelde au milieu de la chambre et dit :

— Notre mission n'est pas terminée; nous sommes venus, capitaine général, vous conjurer de renoncer à votre projet et de vous rendre à l'instant à Gand avec nous, pour annoncer vous-même que vous renoncez à menacer le comte d'une déposition. C'est le seul moyen de prévenir une révolution à Gand.

Un amer sourire de pitié contracta les traits d'Artevelde.

Ghelnoot Van Lens lui saisit vivement les mains et lui dit d'une voix suppliante :

— O maître Jacques, suivez donc ce bon conseil; le danger est plus grand que nous n'avons osé vous le dire.

— Vous vous êtes laissé guider par de bonnes intentions, ajouta le vieux Pierre Zoetaerde, mais n'en doutez pas, capitaine général, votre proposition était un acte d'imprudence. Renoncez-y, pour l'amour de Dieu, renoncez-y !

Artevelde regarda ses amis avec une singulière hésitation, comme s'il se fût efforcé de lire au fond de leur âme pour y découvrir l'énigme de leur conduite.

— Je ne vous comprends pas, mes amis, dit-il; avez-vous donc oublié que l'indépendance de la Flandre le demande ?

Et croyez-vous que Jacques Van Artevelde soit homme à reculer, même si la mort le menace ? Non, non, je veux sans fléchir lutter jusqu'au bout; s'il y a à Gand un parti assez pervers ou assez aveugle, pour s'efforcer de livrer notre patrie à la France, moi du moins je ne perdrai pas de vue mon devoir et je sauverai la Flandre, si Dieu lui-même ne l'a pas condamnée à la servitude!... Le temps est trop court, mes amis, pour discuter davantage sur ce point ; il faut partir.

— Oh ! non, non, s'écria Ghelnoot effrayé, n'allez pas à Gand avec un tel dessein.

— Venez ! dit Artevelde : chemin faisant, vous me direz ce qui vous effraye tant.

Suivi de ses amis silencieux, il avait déjà atteint la porte de la ville. Tous montèrent à cheval et rejoignirent le détachement de cavalerie anglaise.

Quand toute l'escorte se retrouva en selle et qu'on se fut remis en voyage, le premier échevin dit à Artevelde :

— Ne vous étonnez pas, capitaine général, de notre anxiété, ni du changement qui paraît s'être opéré dans mes sentiments et dans ceux de maître Van Lens. La véritable situation des choses est celle-ci : vos ennemis ont profité de votre fatale proposition pour réveiller de nouveau contre vous la haine d'un grand nombre de citoyens ; leurs partisans ont osé depuis deux jours pousser des cris de mort contre ceux qui, disent-ils, veulent déshériter le prince légitime. Eux-mêmes sont les plus ardents ennemis du comte, et vous ont persécuté, parce que vous avez refusé pendant si longtemps de le dépouiller violemment de ses droits. Mais cela n'y fait rien : quand la foule est prise de cette fièvre qui l'emporte, elle accepte, sans distinction, toutes les raisons qui peuvent donner à ses passions une apparence de droit. C'est ainsi qu'aujourd'hui encore, on a fait croire à la plus grande partie du peuple gantois, que vous

avez vendu la Flandre au roi Edouard pour une grosse somme d'argent et que vous vous êtes approprié les revenus du comte pour en augmenter vos biens. Et comme si messire Simon Van Hale, qui perçoit régulièrement ces revenus, l'avait fait avec intention, il a disparu depuis six semaines, en laissant derrière lui le bruit qu'il ne voulait pas servir plus longtemps de manteau à votre hypocrisie. Impossible de faire entendre raison sur ce point aux compagnons égarés. Ceux qui disent la vérité et vous justifient sont vos amis ; cela suffit pour qu'on soupçonne leur sincérité. Ainsi depuis ces trois derniers jours un parti furieux s'est élevé contre vous. Si vous rentrez à Gand avec la déclaration que vous avez renoncé à votre proposition, il n'arrivera vraisemblablement rien de pire, parce que la principale cause du mécontentement sera écartée par là ; — mais si vous provoquez les léliards triomphants et le parti de Gérard Denis à une nouvelle lutte sur cette question, alors, bien certainement, un formidable soulèvement éclatera à Gand. Vos ennemis feront ce qu'annonçaient leurs clameurs homicides : ils assouviront dans votre sang leur envie et leur haine ! Sans doute, c'est un grand malheur pour la Flandre que de voir son asservissement à la France sur le point d'être consacré ; mais nous croyons que ce serait un plus grand malheur encore pour le pays menacé, si, en ce moment périlleux, il lui fallait perdre un homme qui possède seul peut-être assez de génie et d'héroïsme, pour le diriger dans la tempête sur la mer orageuse de la liberté et de la puissance populaire. Nous ne sommes pas seuls de cette opinion : c'est au nom d'un grand nombre d'échevins et de vos fidèles amis que nous sommes venus à vous. Avant de les quitter, nous leur avons donné notre parole que vous ne reviendriez à Gand qu'avec le ferme propos de renoncer formellement à votre dangereuse proposition.

Digitized by Google

— Vous auriez tort, capitaine général, de persister dans votre intention, dit Pierre Zoetaerde. Quand on considère les choses avec sang-froid, on doit avouer que les Gantois ont bien raison de se refuser à ce que leur prince légitime soit déposé. De tels actes ne peuvent porter bonheur à un peuple et Dieu sait quelle suite de malheurs en résulteraient. C'est un attentat que mon cœur repousse de toutes ses forces. Ce n'est pas que je soupçonne la pureté de vos intentions ; vous le savez, Pierre Zoetaerde est demeuré votre ami dévoué dans la prospérité et dans le malheur : il l'est encore aujourd'hui. Croyez-le donc à cette heure et cédez à sa prière ; suivez notre conseil et renoncez à votre dessein.

— Ah ! maître Jacques, dit Ghelnoot en soupirant, pourquoi risquer votre vie pour des ingrats ? S'ils aiment la servitude, laissez-leur accepter des chaînes ! N'avez-vous pas assez travaillé et souffert pour des gens qui vous méconnaissent et vous haïssent, en récompense de vos grandes actions ? Pourquoi resteriez-vous leur bienfaiteur contre leur gré ? Ne leur donnez pas la joie de vous faire plus de mal ! Laissez-les traiter leurs affaires comme ils l'entendent ; et puisqu'ils ont l'esprit assez étroit pour n'oser faire rien de grand, donnez-leur le plaisir de rester avec leur esprit étroit. Quant à moi, dès demain je quitte Gand, et si j'y accepte encore une charge quelconque, je veux que Dieu me punisse de ma folie !

Tous contemplaient Artevelde avec une inquiète attente ; son morne silence leur faisait supposer qu'il était vaincu par le sentiment de la nécessité, et ils espéraient qu'il allait consentir ; mais le capitaine général, peu touché de leurs discours, dit enfin :

— Je vous remercie de votre sympathie, mes bons amis; c'est votre amitié pour moi qui vous fait négliger les intérêts du pays mêmes, parce que vous croyez qu'un grand

malheur est sur le point de me frapper. Ces motifs personnels sont peut-être généreux et dignes d'éloges en vous ; pour moi ce ne serait qu'égoïsme et lâcheté. Vous me conseillez de renoncer à ma proposition ? C'est impossible ! Si je le faisais, je scellerais du même coup l'éternel assujettissement de ma patrie au bon plaisir de la cour de France, si ennemie de la liberté, le sacrifice de notre indépendance, la mort de notre industrie ! Je le sais, il est dans la nature des hommes de se tromper ; peut-être suis-je dans l'erreur ; cependant, comme ma conscience me dit que l'idée qui me guide est la vérité, je ne puis me laisser arrêter par rien, quand même tous mes amis se soulèveraient contre moi.

— Et si vos prévisions vous trompaient réellement, dit Pierre Zoetaerde, ne déploreriez-vous pas durant votre vie entière ce que vous auriez fait ? car, dans ce cas, la patrie ne serait pas sauvée et vous auriez privé de son patrimoine héréditaire votre légitime souverain.

— J'avoue que c'est une résolution extrêmement grave que celle de priver un prince de ses droits, répondit le capitaine général ; vous qui êtes mes amis et qui connaissez les derniers replis de mon cœur, vous savez combien il est rempli de respect pour le droit, avec quelle énergie il s'est toujours soulevé contre la violence. Mais il y a des bornes à tout ; moi qui ai si souvent risqué ma vie dans l'intérêt général et qui ai tout sacrifié à celui-ci, mais tout : repos, famille, sang et honneur, j'ai le droit de prendre pour règle de conduite que là où un peuple est menacé de servitude et de ruine, tous les intérêts personnels, quelque sacrés, quelque élevés qu'ils soient, doivent céder devant le salut de la patrie et de son indépendance ! Rappelez-vous quel a été le sort de la Flandre pendant deux cents ans, et vous demeurerez convaincus avec moi que la nécessité même nous a irrésistiblement conduits à la démarche suprême

que je veux risquer. Y a-t-il sur la terre un peuple qui ait dû soutenir une lutte aussi constante pour défendre sa liberté contre des attaques sans cesse renouvelées ? Des centaines de révoltes, de batailles, de victoires, des sacrifices d'argent inouïs, du génie, un labeur incessant, rien n'y a aidé ! Peu d'années après la glorieuse bataille des Eperons d'or, bien que nous y eussions remporté le plus beau triomphe, nous étions courbés sous une servitude plus dure encore qu'auparavant ! Depuis que Gand a poussé en Flandre le cri de délivrance, nous avons accompli des entreprises de géant; le bonheur, les différends entre les rois, l'alliance avec le Brabant, tout nous favorisait; nous allâmes plus loin que nos ancêtres ne l'avaient jamais espéré de l'avenir : une armée régulière de soixante mille hommes se mouvait comme un formidable mur protecteur sur le sol flamand; la richesse, la gloire, l'influence, tout nous élevait au rang de peuple puissant... Et cependant, qui de vous oserait dire que nous ayons fait à l'heure qu'il est, vers notre véritable indépendance, un pas de plus qu'alors que la France régnait sur nous en souveraine par l'intermédiaire de nos comtes ? Qui de vous oserait affirmer que nous n'allons pas tomber à l'instant même et pour jamais dans un nouvel esclavage ?

Artevelde cessa de parler un instant et fixa sur ses amis un regard interrogateur; mais ils penchaient la tête sur le cou de leurs chevaux et ne répondaient point.

— Je sais bien, poursuivit le capitaine général, qu'à vos yeux aussi apparaissent les chaînes qui doivent de nouveau charger la Flandre. Eh bien, si, après de si surprenants efforts, si deux siècles d'héroïsme et d'effusion de sang, si le triomphe, la constance, la force n'aident pas à la délivrance d'un peuple né libre, il faut qu'il y ait en dehors de ce peuple une cause qui paralyse à jamais ses efforts et qui les

rendra toujours inutiles. Cette cause, c'est la soumission de nos princes à la volonté de la France; leur subordination est le lien qui traverse notre histoire comme une chaîne d'esclave que rien ne peut briser; — car à quoi nous sert-il de combattre et de lutter pour devenir libres, si notre propre comte, sujet et serviteur de nos ennemis, se charge chaque fois de nous disputer et de nous enlever à leur profit ce que nous avons conquis? Ne méconnaissez donc pas ce que trois siècles d'une déplorable expérience nous ont appris. Si nos princes restent asservis à la France, comme ils le sont maintenant, la Flandre peut tenter à l'avenir tout ce qu'elle voudra; ce sera toujours en vain. Qu'étaient les Baudouin de Hainaut? Qu'était Ferrand? Qu'était Guy? Qu'était Robert? Qu'est notre comte actuel Louis? Que sera son successeur? Des sujets de la France, des vassaux de l'étranger, des serviteurs obéissants et soumis du trône de France! A quoi bon donc sacrifier notre sang, notre génie, notre vie, à la poursuite d'un but impossible (1)? Croyez-vous peut-être que l'héroïque race flamande est capable de lutter sans relâche contre le géant du midi et qu'elle aura toujours assez de force pour se relever, alors que le lien qui lui presse le cou menace de l'étrangler? O mes amis, n'espérez pas autant d'un peuple! Il arrive un temps, — comme celui où nous vivons, — où la race la plus énergique et la plus courageuse, paralysée par la discorde et la désorganisation, s'affaisse et accepte avec joie la servitude comme une délivrance! C'est alors que ses ennemis lui rivent si étroitement

(1) « Artevelde leur déduisit comme leur comte Louys, trop Français d'affection, avait travaillé de tout son pouvoir à les réduire en servitude, punissant les uns de mort et les autres de bannissement, exposant le reste à la convoitise du roy Philippe, aliénant leurs meilleures villes et levant sur eux des impôts excessifs, non pour défendre le pays, mais pour aider à le subjuguer; que partant il ne devait plus être tenu pour leur seigneur naturel » MÉZERAY, Paris 1643, p. 771.

les fers aux pieds, et l'entourent de tant d'entraves morales et matérielles, qu'il perd jusqu'au désir de la liberté et regarde comme une vertu la soumission à l'étranger. C'est le sort que la Flandre subira infailliblement, si le courage nous manque de nous détacher à jamais de la France par un effort d'énergique et virile volonté. Considérez la situation et ses conséquences possibles sous un autre point de vue encore. Lorsque, il y a quelques années, notre prince, sur l'ordre de Philippe de Valois, fit arrêter en Flandre les marchands anglais, contrairement à tout droit et à toute raison, l'industrie flamande tomba dans la plus profonde détresse. Une longue famine, fléau destructeur, vint moissonner les compagnons des métiers abattus par le découragement et le désespoir. Un nombre considérable de nos meilleurs et de nos plus courageux ouvriers quittèrent le pays et émigrèrent vers d'autres contrées; la plupart allèrent chercher un asile et du pain en Angleterre. Cette émigration échappa d'abord à notre attention; et cependant jamais plus grand malheur n'est arrivé à la Flandre. Nos frères chassés d'ici ont porté à d'autres peuples notre industrie de la fabrication des draps; ils ont, par leur exemple, éveillé chez eux le goût du travail et leur ont communiqué les fruits d'une expérience séculaire. L'Angleterre est habitée par une race intelligente et industrieuse; elle a accueilli avec joie les émigrés flamands dans son sein et les a comblés de bienfaits. Il s'établit maintenant des centaines de métiers en Angleterre; dans peu d'années le drap anglais paraîtra sur le continent; et qui nous dit que la Flandre restera triomphante sur le terrain de l'industrie, si nous fermons les yeux sur un mal imminent? En France même, on se prépare à remplacer nos draps par des produits de la fabrication indigène. Dans un tel état de choses, il nous faut protéger le travail du peuple en Flandre contre le moindre affaiblissement ou le moindre chômage,

sinon tout est perdu! La famine, la peste et les maladies auraient bientôt moissonné ceux que l'industrie refuserait de nourrir. Eh bien, que va-t-il arriver, si les Flamands ne conjurent pas le péril par une résolution extrême sans doute, mais que dicte une impérieuse nécessité? Il nous est impossible de défendre plus longtemps notre liberté contre la France, contre le comte, contre les léliards, et surtout contre les divisions intestines qui ruinent partout l'autorité. Chacun le sent, nous succomberons donc, nous retomberons sous le joug despotique de la France. Notre comte rompra l'alliance avec l'Angleterre et nous forcera de prêter aide aux ennemis d'Edouard. La défense de l'importation de la laine nous frappera immédiatement; tous les métiers s'arrêteront comme jadis; les autres peuples, qui ont appris que la fabrication du drap n'est pas une industrie attachée au sol flamand, appelleront à eux nos ouvriers. Hélas! que sera devenue la Flandre alors? Un pays sans liberté, sans indépendance, sans industrie! Sa langue maternelle, ses mœurs, son origine, elle reniera tout pour hâter sa fusion avec d'autres peuples. Et ce serait là l'avenir réservé à ma patrie? Je verrais approcher cette sombre nuit, et je ne m'efforcerais pas de maintenir au ciel le soleil de la liberté, aussi longtemps que cela est en mon pouvoir? Non, non, mes bons amis; on peut maudire mon nom et me menacer d'une fin terrible, mais j'essayerai de sauver notre chère Flandre, aussi longtemps qu'une étincelle de vie animera mon cœur. Je ne renonce pas à ma proposition, et je vais à Gand tenter un effort suprême; ma conscience me crie que je dois le faire; je le ferai!

Les puissantes raisons formulées par le capitaine général avaient fait une profonde impression sur ses amis. Un grand changement semblait s'être opéré dans l'esprit de Ghelnoot Van Lens; depuis quelque temps il contemplait Artevelde

Digitized by Google

parlant, avec des yeux brillants d'admiration; un radieux sourire, qui annonçait le courage et la joie, brillait même sur ses traits. Il rapprocha son cheval du capitaine général, saisit sa main avec émotion et dit :

— Vraiment, vous avez raison, maître Jacques. Il ne faut point céder, point reculer. Sauver la Flandre ou mourir! C'est là du moins un langage digne de nous; il nous fait battre le cœur et nous rappelle que nous sommes Flamands. Puisque notre sang appartient à la patrie, qu'il coule jusqu'à la dernière goutte, s'il le faut. Non, il ne faut pas abandonner votre proposition !

Le premier échevin hochant la tête avec un morne découragement :

— Jacques, dit-il, je l'avoue, vos arguments sont irréfutables; mais êtes-vous tenu de négliger entièrement votre propre salut, aussi longtemps qu'il reste d'autres moyens d'atteindre votre but? Si votre admirable dévouement à la patrie ne vous permet pas de renoncer à votre projet, ajournez-en du moins la réalisation à une époque plus favorable.

— Attendre! attendre! Oh! cela ne se peut, mes amis, répondit le capitaine général. Le temps de Jacques Van Artevelde est passé : son nom, son influence sont usés. Il sait que sa carrière va nécessairement se fermer. Dirait-il adieu au pouvoir comme un ouvrier exténué qui succombe sous son fardeau et le laisse tomber de son épaule et se briser? Tous mes efforts n'auraient-ils rien produit qu'une prospérité passagère et d'inutiles effusions de sang? Non, mon suprême adieu à la Flandre sera d'assurer la grandeur future et l'impérissable indépendance de mon pays. Ami Vaernewyck, vous le savez, j'ai juré de tout sacrifier pour la gloire et la liberté de la Flandre. Je ne connais qu'une puissance au monde qui puisse me dégager de ce serment sacré : la mort!

— Nous avons juré ensemble, dit le premier échevin, et plaise à Dieu que je ne l'oublie jamais; mais l'énergie de l'intelligence n'exclut pas la prudence. Qui nous dit que, dans un mois, l'état des choses ne sera pas plus favorable à la réalisation de nos desseins ? Le destin ne donne-t-il pas souvent un démenti aux prévisions humaines? Eh bien, tâchons de gagner ce mois ; je ne crois pas que la déchéance du prince soit tellement urgente que quelques semaines de retard et de réflexion puissent causer un irréparable dommage.

— Il faut peu de mots pour vous faire changer d'avis sur ce point, ami Vaernewyck, répondit le capitaine général. Qu'est-ce qui empêche Philippe de Valois, qui se trouve tout prêt à Utrecht avec son armée, de tomber sur notre pays ? Qu'est-ce qui empêche la redoutable tempête de la révolte d'éclater sur la Flandre? La présence seule du roi Edouard à l'Ecluse; vous l'avouerez sans doute avec moi. Si l'armée anglaise s'éloignait de nos côtes, nos ennemis du dehors et du dedans se lèveraient à l'instant, et, d'un seul coup, replaceraient notre patrie dans l'état d'asservissement d'où nous croyions l'avoir tirée. Tout le monde, et vous, mes amis, aussi bien que moi, a la conviction que la Flandre ne peut plus se sauver seule, parce que le peuple ne consent plus à confondre sa volonté avec celle de ceux qui le gouvernent. Ce que je suis, je le suis par le choix de mes compatriotes; ma puissance ne m'appartient pas; elle disparaît dès que la confiance publique, dont elle est issue, est mise en doute ou affaiblie. Je subis le sort de tous ceux qui dirigent les peuples; mes ordres blessent et humilient, parce que l'homme ne se laisse dominer par le dépositaire de son autorité que sous l'empire de certaines circonstances et pour un temps limité. Ce qu'il faut à la Flandre, c'est un prince dont le droit de commander dérive d'une

Digitized by Google

source plus haute, et auquel on obéisse non pas comme à un individu, mais comme à un principe naturel d'autorité. Rappeler la servitude avec Louis de Nevers et nous soumettre aux ennemis des libertés populaires, c'est impossible. Eh bien, acceptons donc, avec le prince de Galles, l'indépendance du pays et l'amitié d'une nation puissante et amie de la liberté, qui, sœur de notre race, est destinée à parcourir la même carrière que la Flandre. Une fois que nous aurions fait proclamer le fils du roi d'Angleterre comme comte de toutes les villes, il trouverait bientôt la force nécessaire pour commander; une forte et durable union en surgirait; mon élévation, source de jalousies et de discordes, ne blesserait plus personne, puisque j'abdiquerais entre les mains du prince toute dignité et toute influence. La Flandre se relèverait avec une nouvelle force, et, soutenue par l'Angleterre, inspirerait crainte et respect à ses voisins du midi, qui attendent sa chute, qu'ils regardent comme certaine, pour l'engloutir comme une proie longtemps épiée. La première condition acceptée par le roi Edouard, c'est qu'il dénonce immédiatement la trêve conclue avec la France, et reste sous les armes avec nous, sans relâche, jusqu'à ce que nous ayons arraché à l'étranger nos villes de Lille, Douai et Orchies. Le salut de la Flandre, sa gloire, sa prospérité nous ordonnent de ne pas temporiser; car, si nous tardons, tout peut nous échapper. Le moindre revers des Anglais en Bretagne (1) forcerait le roi Edouard de se mettre en mer immédiatement avec sa flotte, et de nous abandonner à notre sort. Le lendemain, nous nous réveillerions, avec stupéfaction, esclaves et asservis. Ainsi, chaque jour peut nous apporter les chaînes de l'esclavage et le fléau de la misère : ce n'est pas seulement une imprudence, c'est en même temps un crime que de laisser s'écouler plusieurs jours, quand on ne sait quel jour peut éclairer la ruine de la Flandre... Eh

bien, mes amis, êtes-vous encore d'avis que je doive renoncer à ma proposition ?

Personne ne répondit d'abord à cette question ; le premier échevin avait les yeux fixés sur la crinière de son cheval et paraissait plongé dans de profondes réflexions.

Cependant Pierre Zoetaerde dit en soupirant :

— Repousser et renier le vieux sang des comtes de Flandre pour élever sur le trône un prince étranger ! C'est une idée que ma conscience, en dépit de ma raison, oppose à la triste nécessité !

— En effet, remarqua Artevelde, cette idée pourrait faire rejeter unanimement ma proposition, si elle était fondée. Je sais quel attachement lie les Flamands aux descendants des vieux comtes, pères et protecteurs de notre liberté ; mais ne coulerait-il pas autant de ce noble sang dans les veines du prince de Galles que dans celles de Louis de Nevers ? N'est-il pas le fils de Philippine de Hainaut, descendante de notre Marguerite de Constantinople ? Oui, le vieux sang des princes flamands fait aussi battre son cœur ; et, — ce qui le grandit à mes yeux, — ce sang n'a pas été abâtardi chez lui par l'influence corruptrice de la cour de France. Ignorez-vous donc son origine flamande, maître Zoetaerde ?

Pierre Zoetaerde parut tout soulagé par les dernières paroles du capitaine général. Il allait répondre, lorsque le premier échevin releva tout à coup la tête ; son visage rayonnait de joie.

— Je crois avoir trouvé un moyen, dit-il, tandis que ses amis le considéraient avec une vive attention, et il continua :

— Celui qui rencontre sur sa route un obstacle infranchissable, cherche à le jeter de côté et parvient ainsi à son but. Ce que nous avons à craindre, c'est qu'on ne répande dans Gand le bruit que le capitaine général revient pour faire accepter sa proposition malgré le vote d'hier. Eh bien, il faut

aller au-devant de l'ennemi et lui laisser penser qu'on ne veut pas lui disputer sa victoire. Voici ce que nous pouvons faire. Dès que nous arrivons à Gand, je fais annoncer à son de trompe dans tous les quartiers de la ville, qu'on se réunira mardi à neuf heures, pour entendre le rapport du capitaine général sur les réunions tenues à Bruges et à Ypres au sujet de la proposition rejetée par la commune de Gand. Je donnerai à l'avis une forme qui ne laisse pas prévoir que le capitaine général ait l'intention de révoquer en doute la légalité de la décision prise hier. Et si cela est nécessaire, je recourrai à d'autres moyens pour faire croire aux léliards et à vos ennemis qu'on a renoncé au projet de déposition du comte. Laissez-moi le soin de tout, et gardez tous le secret sur nos desseins. De cette façon, maître Artevelde n'a rien à craindre avant qu'il se soit expliqué en présence de la commune assemblée. D'ici là nous aviserons à prendre d'autres mesures de sûreté. Consentez-vous, capitaine général? Eviterez-vous vous-même toute explication avant le jour de la réunion?

— Le moyen est petit, répondit Artevelde, mais si vous croyez, ami Maes, qu'il puisse servir si efficacement au succès de notre tentative, je ne m'y oppose pas et consens à suivre votre conseil.

— Cela suffit; dès aujourd'hui l'irritation contre le capitaine général sera calmée à Gand. Nous nous réunirons ce soir, avec nos amis les plus dévoués, dans la demeure de maître Jacques et nous y délibérerons sur ce qu'on peut faire... Nous voici à Wondelghem. Il serait imprudent d'emmener plus loin la cavalerie anglaise; les Gantois pourraient concevoir de la défiance en voyant approcher cette troupe étrangère. Capitaine général, ne les congédieriez-vous pas?

— Ils savent que je dois les quitter ici, répondit Artevelde. Je vais remercier leur chef de sa bonne société. Vous, allez

au *Lion d'Or;* c'est là que lord Sturin passera la nuit.

Artevelde attendit le chevalier anglais et l'accompagna, tout en conversant avec lui, jusqu'au village où il trouva ses amis arrêtés devant l'auberge qu'il leur avait désignée. Les cavaliers mirent pied à terre et demandèrent des rafraîchissements, tandis qu'Artevelde, après avoir pris congé du commandant anglais par une cordiale poignée de main, chevauchait dans la direction de Gand avec ses trois compagnons de voyage et leur escorte.

Lorsqu'ils approchèrent de la ville, le soleil était déjà très-bas au-dessus de l'horizon : le soir enveloppait la nature d'un voile de vapeurs dorées; les murs de Gand et les tours qui les surmontaient ressemblaient de loin à une ceinture de pourpre semée de pierreries étincelantes : tout chatoyait et resplendissait dans un calme et solennel repos, sous le dernier rayon de la lumière du jour qui s'éteignait...

Bientôt les voyageurs passèrent sous la porte du Sas. Le trépignement retentissant des chevaux appela les *poorters* de leurs demeures dans la rue. Chacun semblait surpris à la vue du capitaine général; la plupart ne le regardaient qu'avec étonnement et curiosité; mais dans les rues plus populeuses, à l'intérieur même de Gand, Artevelde et ses amis rencontrèrent aussi des gens des métiers qui leur lançaient des injures et des invectives avec la plus grande insolence. Quelques-uns même, par un sanglant outrage, mettaient leurs têtes à trois sous un même chaperon, et dans cette attitude adressaient leurs menaces à Artevelde (1).

Lui, une expression de pitié presque imperceptible sur le visage, poursuivit tranquillement son chemin jusqu'à sa de-

(1) « Ceulx de la ville... estoient assemblés sur la rue par où il devoit passer; et sitôt qu'ils le veirent ils commencèrent à murmurer et à mettre trois testes en un chaperon et à dire : Vécy ci celuy qui est trop grand maître, et qui veut ordonner de la comté de Flandre à sa volonté. » FROISSART.

meure, où messire Maes Van Vaernewick et Pierre Zoetaerde le quittèrent pour se rendre à la maison des échevins. Ghelnoot Van Lens lui parla encore quelques instants pour lui prouver que les hommes de la paroisse Saint-Jean devaient être convoqués, sur quoi il alla avertir le chef de cette garde, et reconduire lui-même son cheval et ôter son costume de voyage.

Le capitaine général tourna la rue de la Crapaudière, où dame Artevelde, Veerle et le petit Philippe l'attendaient à la porte de derrière. Il fut reçu avec une joie mêlée d'anxiété par sa femme et sa fille; il prit dans ses bras son fils, âgé alors de cinq ans, et le couvrit de baisers. . . . . .

. . . . . .

Au village Saint-Pierre, non loin de l'ermitage de Saint-Quentin, se trouvait une petite maison habitée par une pauvre veuve de foulon. Dans cette humble demeure, dans une mansarde, était assis un jeune homme, la tête baissée et les yeux fixés sur le sol.

Ses vêtements, bien qu'ils attestassent une splendeur passée, étaient malpropres et usés, et même rapiécés çà et là par de grossiers lambeaux. Son visage, éclairé par la pâle lueur d'une petite lampe de terre, était effrayant de maigreur et portait les traces évidentes d'une profonde douleur de l'âme. Tandis que des rides profondes dessinaient autour de sa bouche un pénible sourire, ses yeux brillaient de la flamme de la folie dans leurs profonds orbites. Ses mains s'affaissaient sans force sur ses genoux; elles semblaient appartenir à un squelette, tant on pouvait en compter distinctement les os.

Le jeune malade resta longtemps dans la même attitude, sans que le moindre mouvement, le moindre soupir vinssent révéler la vie en lui. Enfin un frisson fébrile parcourut ses membres; il appuya les deux poings sur son front comme

s'il voulait étouffer un feu qui couvait sous son crâne; puis il dit d'une voix rauque :

— Mon père, mon père! si vous pouviez voir ce que je souffre! Si vous pouviez sentir les horribles tortures que j'éprouve, et le désespoir qui me déchire le cœur! Oh! puisse Dieu mettre dans la balance de la justice mon martyre comme contre-poids à vos crimes, et je le bénirai encore de m'avoir donné à vider l'amer calice de douleur... Veerle, Veerle, tu me donnais ta vie virginale... je l'ai brisée... j'ai rempli tes jours de malheur et de souffrance! C'est là la récompense de ton amour! L'autel nuptial? On n'en approche pas : une mare de sang rougit le pavé du temple. Arrière! arrière! Recevez-vous la bénédiction solennelle... avec les pieds dans le sang fumant de votre père? Donnez-vous votre main au fils de l'assassin?... Ah! ah! la tombe s'ouvre : elle engloutira bourreau et victimes; la mort prépare l'éternelle couche nuptiale... Être jeune, aimer et être aimé, sentir la marque infamante de votre naissance brûler l'âme comme une étincelle de l'enfer... savoir son père damné... hélas! hélas! que la vie est longue!...

La voix du jeune homme se perdit peu à peu dans un inintelligible murmure; ses mains retombèrent inertes et il reprit sa première immobilité.

Longtemps encore il demeura plongé dans des rêves affreux, jusqu'à ce que le son d'une cloche vint frapper son oreille. Il se leva lentement, s'approcha de la petite fenêtre de la chambre et appuya son front contre les vitres pour voir au dehors.

Bientôt il se retourna et dit en prenant sur le lit une dague qu'il attacha à sa ceinture.

— Il fait nuit, — les rues sont désertes et silencieuses... le hibou peut quitter sa retraite! — Il peut errer et chercher un nouvel aliment à sa douleur... suivre la trace de ses

Digitized by Google

pas, lutter avec de cruels souvenirs..... verser des larmes sur une tombe chère et succomber au désespoir, les yeux fixés sur la maison qui a abrité mon berceau... où mon père... ah ! si je pouvais y mourir ! si près de ma mère !

Il se tut un instant et parut tomber dans une profonde préoccupation ; mais tout à coup il releva la tête comme un homme qui s'éveille, donna à ses traits une expression tout à fait indifférente et quitta la mansarde.

Parvenu au rez-de-chaussée, il salua en passant une vieille femme qui était assise devant un rouet au coin de l'âtre. Il allait sortir sans lui adresser la parole, mais elle arrêta son rouet et lui dit :

— Vous sortez, Jean! connaissez-vous la nouvelle? le capitaine général est en ville ! Je resterais à la maison ce soir, si j'étais à votre place.

Le jeune homme lâcha le loquet de la porte et s'approcha de la femme en la regardant d'un air interrogateur.

— Pauvre garçon, dit-elle, vous ne savez rien de ce qui se passe ; et si on vous en dit quelque chose vous l'oubliez tout de suite. Hier encore vous êtes resté dehors jusque bien avant dans la nuit ! N'avez-vous pas entendu comme on jurait la mort du capitaine général ?

— Je l'ai entendu, dit-il en soupirant, mais craindriez-vous donc, mère Biese, que les assassins osassent toucher au capitaine général ?

— Assassins ! assassins ! s'écria la veuve avec surprise, vous ne savez donc pas que le capitaine général a envoyé le trésor de Flandre en Angleterre? qu'il a vendu le pays au roi Edouard contre de l'argent sonnant ?

Un sourire de pitié et de dédain contracta la figure amaigrie du jeune homme, et un cri d'indignation s'échappa de sa poitrine.

— Hélas ! s'écria-t-il avec désespoir, la calomnie est une

terrible puissance ! poison qui, goutte à goutte, s'amasse jusque dans les cœurs les plus purs. Ce sont des inventions du démon, ma pauvre femme.

— Vous n'y croyez pas encore ? demanda la veuve. Eh bien, Gand est entouré d'une armée anglaise que le capitaine général a amenée avec lui pour faire mettre à mort quiconque ose se plaindre de son injustice. On dit qu'il veut faire piller la ville. Ce serait notre punition, si nous refusions de livrer le pays qu'il a si traitreusement vendu ! Mais il n'y réussira pas. Maître Denis saura bien l'en empêcher et nous délivrer de sa méchanceté et de ses violences ! Oui, vous pouvez bien frissonner, Jean, Dieu sait ce qui arrivera cette nuit! Regardez à travers les carreaux sur la place ; il se glisse dans l'obscurité tant d'hommes mystérieux, — ici où d'ordinaire à cette heure on ne trouve pas âme qui vive. Qui sait ce qui se machine là-bas en dehors de Saint-Pierre? Non, ne sortez pas, Jean ; dans la bagarre, on ne connait ni ami ni ennemi ; il pourrait vous arriver malheur.

Depuis que la femme avait prononcé le nom de Gérard Denis, le jeune homme baissait les yeux devant elle, tremblant comme un coupable qui entend son accusation sortir de la bouche du juge. Elle quitta sa chaise et, lui prenant la main avec compassion, elle dit : — Allons, Jean, ne vous effrayez donc pas ainsi : la chaumière d'une pauvre veuve comme moi est l'asile le plus sûr en temps d'émeute. Ils ne viendront pas ici ; restez à la maison ; asseyez-vous à côté de moi : nous causerons un peu, et nous nous confierons tranquillement en Dieu, la tête du tyran tombât-elle cette nuit.

Ces paroles n'étaient assurément pas de nature à calmer l'anxiété du jeune homme ; comme si elles l'avaient frappé douloureusement, il retira sa main, releva la tête et redressa sa taille avec une sorte de fierté. Un éclair menaçant brilla

dans ses yeux, ses dents se serrèrent avec un effort fébrile, et comme la veuve s'étonnait de cette expression toute nouvelle de sa physionomie, il lui dit :

— Je vous remercie ; mais il faut que je sorte. Bonne nuit!

A ces mots, il gagna rapidement la porte et sortit de la maison.

— Pauvre fou ! dit la veuve en secouant mélancoliquement la tête.

Le jeune homme fit d'un pas rapide le tour de l'ermitage de Saint-Quentin, et s'arrêta, frappé de surprise, à l'angle du mur. Le plus profond silence régnait sur la vaste place qui s'étendait devant l'abbaye de Saint-Pierre... et cependant des centaines d'ombres humaines se glissaient lentement à travers les ténèbres et disparaissaient dans la direction de la porte de la Colline. Des deux rues qui conduisent de l'intérieur de la ville vers ce faubourg écarté, débouchaient sans relâche des hommes muets, qui traversaient la plaine d'un pas prudent et ne trahissaient leur présence par aucun bruit. Par intervalle, quelques-uns de ces mystérieux promeneurs passaient aussi devant l'endroit d'où le jeune homme, à demi caché, les épiait ; alors celui-ci remarquait avec une anxiété croissante que beaucoup d'entre eux portaient des haches, des marteaux et des épées ; il avait aussi remarqué des torches dans les mains de plusieurs.

Que pouvait signifier cette sinistre expédition ? Des haches, des marteaux, des torches! On allait donc verser du sang, on allait détruire par le fer et par le feu? Les craintes de la veuve étaient-elles fondées ? La calomnie, la jalousie, la vengeance allaient-elles enfin dévorer leur victime ?...

Ces lugubres idées, qui faisaient trembler le jeune homme comme une feuille, le forcèrent d'appuyer la main contre le mur pour trouver un soutien. Sur ces entrefaites, il avait les yeux fixés avec une vive attention dans les ténèbres profondes

qui couvraient la place, pour épier ce qui s'y passait et il écoutait, l'oreille au guet, si aucun bruit, aucune voix ne viendrait lui révéler le but secret de tant de gens armés.

En ce moment, quatre ou cinq personnes parurent à l'extrémité de la rue des Femmes. Elles entrèrent sur la place et s'approchèrent peu à peu du mur de l'ermitage de Saint-Quentin, devant lequel elles passèrent à pas lents et en parlant très-bas. Le jeune homme rejeta la tête en arrière avec horreur, et se cacha le visage dans ses deux mains en murmurant d'une voix étouffée :

— Malheur ! mon père ! il s'en mêle ! ce sont des assassins ! Je veux le savoir... l'empêcher... lui épargner encore ce crime odieux ! peut-être... ô mon Dieu, venez-moi en aide !

A ces mots, il quitta sa retraite et songeait à poursuivre son père; mais il ne vit plus qu'un grand nombre d'autres personnes qui traversaient la place en tous sens et parmi lesquelles il lui eût été impossible de distinguer quelqu'un. Cependant il feignit aussi d'avoir des raisons de marcher avec précaution et s'avança sur la place dans la direction que son père lui semblait avoir suivie. . . . . .

. . . . . .

Artevelde, la plus profonde tristesse peinte sur la physionomie, était assis dans l'arrière-salle de sa demeure. Il tenait sur ses genoux son jeune fils Philippe et s'efforçait de le consoler par ses caresses. Il le regardait fixement d'un œil pénétrant; son âme semblait parler à l'âme de l'enfant inquiet, et vouloir l'armer contre l'ingratitude des hommes. L'enfant comprenait peut-être ce langage... ou peut-être était-ce déjà une étincelle d'héroïsme qui le fit tirer du fourreau la dague de son père et se mirer dans le brillant acier. Voulait-il dire : « Je vous vengerai ? » Son père, saisi d'une vive agitation nerveuse, le comprit ainsi,

et donna au petit Philippe un baiser plein d'une douloureuse émotion.

— Pauvre enfant ! dit-il, pauvre enfant ! ah ! tais-toi, tais-toi, que Dieu détourne cette pensée de ton esprit ! Oublie ce qu'a été ton père; ce chemin conduit au plus cruel martyre...

Le petit garçon se prêta avec joie à l'affectueuse étreinte; mais comme si un mystérieux instinct l'eût poussé, il ressaisit immédiatement la dague et demanda, lorsque le capitaine général détourna sa main :

— Quand viennent donc les Français, père ? Partons en tuer beaucoup avec une dague comme celle-là ?

Artevelde posa la main sur la bouche de l'enfant et dit :

— Tais-toi, Philippe ; ta sœur Veerle est si malade !

Non loin de là était assise la femme du capitaine général. Ses yeux étaient rouges et attestaient l'excès de sa douleur. Son regard était fixé sur Artevelde avec une indéfinissable expression de fierté et de terreur, et elle semblait profondément souffrir à la vue de l'inquiète affection que le père témoignait à l'enfant. Sur son giron reposait la tête de Veerle qui, le visage caché, sanglotait tout haut :

Sans nul doute, le capitaine général devait avoir eu avec sa femme un entretien émouvant ; car, au morne silence qui régnait dans la chambre, on voyait assez que tous ceux qui s'y trouvaient étaient en proie à une profonde douleur et avaient épuisé jusqu'aux dernières sources possibles de consolation.

L'épouse pensive fut de nouveau émue par une innocente parole de l'enfant ; des larmes s'échappèrent de ses yeux. En même temps on entendit à la porte de la rue quelques voix parmi lesquelles on pouvait reconnaître celle du premier échevin :

— Jacques, voici tes amis, dit la pauvre femme désolée.

Artevelde laissa l'enfant et s'approcha de son épouse. Il lui passa le bras autour du cou et déposa un baiser sur son front, en lui disant :

— Noble femme que tu es ! Tu souffres... ton cœur de mère se déchire... et cependant tu ne veux pas détourner Jacques de son devoir ; tu lui donnes le courage d'accomplir son œuvre patriotique. Si notre chère Flandre est sauvée de la servitude et de la ruine, on dira que c'est moi qui ai fait cette œuvre de géant... Et c'est à toi seule, admirable héroïne, que la patrie devra sa liberté. — Car toi seule, mère de mes enfants, tu as le droit de me dire : — « Arrête ! Laisse la patrie tomber dans l'abîme ; sauve une vie qui ne t'appartient pas ! Tu ne l'as pas dit ! Merci, merci, sois bénie, Catherine ! »

Sa femme le regarda avec un navrant sourire et lui prit silencieusement la main, comme si elle voulait encore le réconforter, bien que sa bouche se refusât à prononcer le fatal consentement.

— Catherine, dit le capitaine général, n'accrois pas ta douleur par de pénibles réflexions. Trois jours encore nous séparent du moment solennel. Dieu peut faire bien des miracles en si peu de temps. Console-toi par cette pensée ; fais-le comprendre à notre pauvre Veerle ; je t'assure qu'il ne peut m'arriver malheur avant le jour de l'assemblée. Une invincible anxiété te fait trembler à chaque instant, je le sais, mais tu as tort, Catherine. Tout est tranquille et calme dans la ville ; l'annonce que je donnerai des explications publiques a calmé les esprits ; mes amis sont déjà montés là-haut, ils m'apportent de bonnes nouvelles. Sois de bonne humeur et sans inquiétude jusqu'à mon retour, Catherine.

Dame Artevelde serra avec plus de force encore la main de son mari. Ce fut sa seule réponse.

Le capitaine général quitta la chambre et alla rejoindre ses amis. . . . . .

. . . . . .

Un homme, tout haletant de fatigue, descendait vivement la montagne Saint-Pierre ; la sueur découlait de son front ; il étendait les mains en avant comme s'il eût eu à annoncer un grand malheur. De temps en temps, cependant, il s'arrêtait tout à coup, et se retournait vers la montagne du haut de laquelle un incendie terrible frappait ses yeux comme un ardent brasier. Puis il reprenait, en poussant des cris d'alarme, sa course vers le *Walpoort*, et arriva enfin au milieu des hommes de la paroisse Saint-Jean qui étaient de garde devant la demeure d'Artevelde.

Sans prendre garde à la présence de ces hommes, il s'élança vers la porte et voulut frapper ; mais on l'en arracha avec violence.

— Pour l'amour de Dieu, ne me retenez pas ! s'écria-t-il ; reconnaissez-moi, mes amis ; je suis Liévin, Liévin Denis ! Il faut que je voie le capitaine général. Vite ! vite !

Au son de cette voix on le reconnut en effet et on se hâta de lui faire ouvrir la porte. Il s'élança à l'intérieur de la maison et tomba comme l'éclair dans la chambre où dame Artevelde et sa fille se trouvaient encore dans la même attitude.

— Fuyez ! fuyez ! s'écria-t-il, ils viennent ! ils sont là ! Le capitaine général ! Le feu... le fer... des assassins !

Dame Artevelde se leva avec terreur et saisit son fils dans ses bras en regardant Liévin haletant, comme si c'était de sa folie qu'elle attendait le malheur annoncé.

Veerle, toute tremblante, contemplait d'un œil fixe le squelette décharné qui venait d'apparaître soudain devant elle. Elle ne pouvait croire que cet homme semblable à un fantôme fût son amant vivant, et elle s'enfuit en poussant

des cris d'effroi. Mais lui, surexcité par une mortelle angoisse, courut à elle, et, la saisissant par la taille, l'entraina de force vers la porte en criant à dame Artevelde :

— Vite! Le capitaine général! qu'il fuie! qu'il fuie! La mort! c'est la mort! O mon amie, dit-il à Veerle qui lui résistait avec égarement, venez, venez, suivez-moi! Je veux vous sauver, vous delivrer! O mon Dieu, vous refusez! Vous voulez mourir... dans une mare de sang! Vous voulez être dévorée par les flammes! Hélas! hélas!

Au bruit de la lutte, le capitaine général descendit avec une dizaine d'amis, Ghelnoot Van Lens s'élança, la menace à la bouche, vers celui qui paraissait vouloir entrainer Veerle, et d'un seul coup le renversa sur le sol.

— Dieu! s'écria-t-il, c'est Liévin!

Le jeune homme devait s'être blessé grièvement; cependant il se releva vivement, tomba à genoux devant Artevelde, et tendit les bras vers lui en s'écriant :

— O maître Jacques, écoutez-moi pour l'amour de Dieu! Il s'ourdit sur la montagne Saint-Pierre une infernale conjuration; il y a là quatre cents assassins! Ils viennent; fuyez loin d'ici! Ah! sauvez votre vie qui nous est chère!

Puis, se relevant avec une précipitation fiévreuse, il courut vers la cheminée et dit :

— Ecoutez! là-haut... dans l'air! Ces hurlements... Cela approche... Ce sont eux!

Tous avaient d'abord été frappés de saisissement et de stupéfaction; mais maintenant que la sinistre vérité des exclamations de Liévin ne pouvait plus être méconnue, chacun se mit avec angoisse à chercher les moyens de conjurer le danger.

Ghelnoot Van Lens s'élança, avec cinq ou six autres, hors de la chambre, en criant de barricader les portes.

Messire Van Vaernewyck, Jacques Masch, et Guillaume

Van Huse s'efforçaient, les larmes aux yeux, de décider le capitaine général à prendre la fuite. Mais prières et supplications, tout restait sans résultats. Artevelde se refusait avec une calme gratitude à suivre leur conseil et ne leur répondait que par la prière d'emmener sa femme et ses enfants et de les conduire en lieu sûr.

Les amis du capitaine général, convaincus qu'il ne quitterait pas la place, et qu'il était irrévocablement décidé à parler au peuple furieux, voulurent emmener de force hors de la chambre dame Artevelde et sa fille; mais alors eut lieu une scène déchirante de désespoir et d'amour.

La femme, désolée, embrassait les genoux de son époux, et, tandis que Veerle, en proie à la plus profonde douleur, se suspendait à sa main en gémissant, elle s'écriait :

— Jacques, Jacques, aie pitié de moi! Viens! fuis! Vois tes enfants! Ah! grâce, grâce pour eux!

Le bruit des voix de centaines d'hommes furieux retentissait au loin jusqu'au faîte des maisons.

Muet et en proie à d'indicibles tortures, Artevelde couvrit de baisers sa femme, sa fille et son jeune fils.

Une lueur sanglante pénétra tout à coup du dehors dans la chambre et éclaira ce solennel et navrant adieu.

Artevelde porta les yeux vers la fenêtre par laquelle entrait la réverbération des torches qui s'approchaient.

— Malheur! malheur! ils sont là! s'écria dame Artevelde. Jacques! Jacques!

Mais le capitaine général s'arracha à l'étreinte désespérée des siens, et, tout tremblant et les mains devant les yeux, il se rejeta vers l'intérieur de la chambre, en s'écriant, tandis que les femmes et l'enfant étaient déjà entraînés dans le vestibule :

— Catherine! Veerle! Philippe, mon enfant! Ah! pardonnez-moi! pardonnez-moi!

Le capitaine général resta comme anéanti au milieu de la chambre jusqu'à ce que d'horribles cris de mort s'élevèrent devant sa demeure et remplirent l'air comme les éclats formidables du tonnerre. La flamme des torches vint bientôt tout éclairer d'une ardente lueur; des cris de vengeance vinrent frapper distinctement son oreille.

— Le sang du traître! sa tête! L'infâme qui a volé le trésor de Flandre! Le lâche tyran! Le vendeur de son pays! A mort! à mort!

Alors Artevelde releva la tête, et une expression d'orgueil mêlée d'un profond sentiment de compassion se peignit sur son visage. Il regarda vers la fenêtre et dit en soupirant :

— Malheureux peuple! éternel jouet dans la main des méchants. Puisse mon sang être un sacrifice expiatoire et sauver la Flandre! Mais non, vous tuez votre patrie. Pauvres aveugles, que Dieu vous pardonne ce que vous faites!

En ce moment, Ghelnoot Van Lens rentra dans la chambre avec quelques amis, et se mit à tirer avec effort, vers le vestibule, les armoires, les bahuts et les tables, en disant au capitaine général :

— Les loups peuvent hurler là dehors autant qu'ils veulent; mais, par saint Liévin, ils ne sont pas encore dedans! Si l'on doit avoir notre vie, on la payera terriblement cher; on foulera aux pieds des cadavres avant de vous toucher, capitaine général! Soyez sans inquiétude. . . . . .

. . . . . .

Sur la place de la Calandre, devant la demeure du capitaine général, quatre cents gens des métiers poussaient, furieux, d'horribles clameurs, criant qu'ils voulaient la tête d'Artevelde et s'excitant mutuellement au meurtre par les plus affreuses imprécations.

Tous étaient armés de haches, de marteaux, d'épées ou de

dagues. Un grand nombre portait à la main des torches enflammées.

Les vingt-huit hommes de la paroisse Saint-Jean étaient rangés, prêts au combat, devant la porte de la maison d'Artevelde; mais comme la foule se bornait à pousser des cris de vengeance et à frapper le sol avec les marteaux et les épées, cette faible garde la laissait faire, se contentant d'empêcher que personne n'approchât de la porte.

Près du tilleul, au milieu de la place, se trouvait Gérard Denis, transporté d'une joie féroce, excitant tout le monde à accomplir l'œuvre de vengeance, et calculant comment il fallait commencer l'assaut pour ne pas laisser échapper sa victime. Il y avait quelque chose de si horriblement méchant dans la joie qui éclatait sur ses traits, que son stupide acolyte, Calevoet lui-même, détournait les yeux de lui avec une sorte de frisson. Le chef-doyen tenait à la main une courte hache et la faisait tournoyer de temps en temps au-dessus de sa tête, comme pour donner le signal de cris plus féroces.

Peut-être eût-on forcé sur-le-champ la maison menacée; mais une vive altercation qui s'éleva tout à coup devant la taverne du *Renard* fit que chacun se pressa de ce côté pour savoir ce qui s'y passait. C'était le teinturier Liévin Comyne qui, avec une dizaine de compagnons sans armes, éclatait en reproches contre les partisans de Denis, et leur criait à la face qu'ils étaient de lâches assassins, des léliards et de misérables scélérats. Quelques-uns voulaient se jeter sur lui et l'eussent infailliblement tué si tout à coup une formidable clameur ne fût montée du sein de la foule vers le ciel, une explosion des plus affreuses imprécations, au milieu desquelles on entendait distinctement ce cri :

— Le capitaine général! le capitaine général!

Une fenêtre du premier étage de la maison d'Artevelde s'était ouverte. Le Sage Homme s'y trouvait. Penché sur le

balcon de fer, il faisait signe de la main qu'il allait parler. Éclairé comme il l'était par la vive lumière des torches, on pouvait distinguer sur son visage la plus petite émotion; on n'y lisait ni inquiétude, ni crainte; sa physionomie n'accusait qu'une calme tristesse et une profonde pitié.

D'abord, il lui fut impossible d'élever la voix de façon à se faire entendre; car la multitude se précipitait de toutes parts vers sa demeure, en poussant des hurlements et en levant vers lui d'un air menaçant les torches et les armes.

Enfin le tumulte s'apaisa et Artevelde put parler :

— Compagnons, dit-il, que voulez-vous de moi? Qu'est-ce qui vous irrite si fort contre moi? Dites-moi ce que je puis avoir fait de mal; je le réparerai selon mon pouvoir (1).

— Rends-nous compte du trésor de Flandre que tu as volé! crièrent mille voix confuses.

— On vous trompe, compagnons, répondit Artevelde, je je n'ai jamais soustrait un gros du trésor de Flandre. Retournez tranquillement chez vous; et, je vous en prie, revenez demain en plein jour et je vous rendrai compte à votre satisfaction entière, sur tout ce que vous pouvez désirer. Vous verrez qu'on vous a trompés.

— Non, non, s'écria Gérard Denis en menaçant Artevelde, c'est à l'instant qu'il faut nous rendre compte. Nous savons que tu as ravi le trésor et que comme un infâme voleur, tu l'as envoyé en Angleterre. Tu ne nous échapperas pas ainsi. Il faut mourir, vendeur de ton pays!

— A mort! hurlèrent les partisans du chef-doyen.

— Descends de là et ne nous parle pas de si haut, tyran! lui cria un autre groupe (2)

(1) « Quand Jacques d'Artevelde veit l'effort et comment il estoit oppressé, il vint à une fenêtre de la rue et se commença à humilier et à dire par moult beau langage et à chef ou : « Bonnes gens, que vous faut il et qui vous meut? » FROISSART.

(2) « Lors respondirent tous à une voix ceulx qui ouy l'avoient : Nous vou-

Artevelde, donnant à sa voix plus de force et d'expression, reprit :

— O compagnons, vous demandez ma mort! Ne vous rappelez-vous donc pas que j'ai sacrifié mon repos, ma fortune et ma vie pour la délivrance de la Flandre et pour votre bonheur? qu'ici, à cette même place où vous voulez verser mon sang, vous m'avez juré de me seconder et de me défendre jusqu'à la mort? N'est-ce pas vous qui m'avez supplié les mains jointes de vous rendre la liberté et votre industrie? Dieu n'a-t-il pas béni ma courageuse entreprise? Oh! avouez-le, compagnons : moi du moins j'ai tenu ma parole : j'ai sauvé la Flandre de la famine, je l'ai délivrée de l'oppression, je l'ai fait revivre et lui ai rendu sa couronne de prospérité, de gloire et de grandeur... Et maintenant vous voulez me mettre à mort, et tremper vos mains dans mon sang innocent? Triste récompense pour tout le bien que je me suis efforcé de faire! Vous pouvez prendre ma vie; je suis seul contre vous tous (1); mais je vous en conjure, compagnons, avant de vous souiller de ce crime, songez à qui vous servez d'instrument sans le savoir; reconnaissez que les ennemis de votre liberté vous ont aveuglés pour que la Flandre déchire elle-même ses propres entrailles, et finisse

lons avoir compte du grand trésor de Flandre que vous avez dévoyé sans nul titre de raison...

« Au trésor de Flandre ne pris oncques rien. Or vous retrayer doulzement en vos maisons, je vous prie, et revenez demain matin et je serai pourvu de vous faire et rendre si bon compte que par raison il vous devra suffire...

« Vous ne nous échapperez pas ainsi. Nous savons de vérité que vous l'avez de piéça vuidé et envoyé en Angleterre sans notre sceu, pour laquelle chose il vous faut mourir...

« Descendez et ne nous sermonez plus de si haut... »

Voir *Chronique* de J. Froissart.

(1) « Tel comme je suis vous m'avez fait, et me jurastes jadis que contre tous me défendriez, et maintenant vous me voulez occire sans raison. Faire le pouvez si vous voulez. Car je ne suis qu'un seul homme entre vous tous. Advisez-vous, pour Dieu, et retournez au temps passé, etc. » Froissart.

impuissante et épuisée, par courber la tête sous le joug le plus honteux. N'êtes-vous donc plus des fils de la Flandre? Gand n'a-t-il pas abrité votre berceau pour que vous reniiez ainsi la patrie, la liberté, la gloire, et puissiez prendre plaisir à verser le sang d'un de vos frères? Non, non, vous m'écouterez encore; ma bouche saura faire retentir encore le cri de détresse de la Flandre jusqu'au fond de vos cœurs; j'arracherai le voile qui vous ferme les yeux et vous rappellerai au sentiment sacré du devoir. Malheur, malheur à vous, compagnons, si vous restez sourds à ce solennel appel!

Déjà la puissante parole d'Artevelde commençait à captiver la foule et à dominer l'effervescence de la passion.

Un amer dépit assombrit le visage de Gérard Denis, qui remarqua avec rage que sa victime allait lui échapper. Déjà il s'était efforcé, par des clameurs farouches, d'empêcher le capitaine général de poursuivre sa harangue; mais le cri : — Laissez parler! laissez parler! qui lui répondit de tous les points de la place, le fit renoncer à ce moyen infructueux. — Tout à coup son visage s'illumina de nouveau d'une joie sinistre; il parcourut rapidement les rangs des compagnons qui écoutaient et parut leur donner des ordres mystérieux; car beaucoup quittèrent l'endroit où ils se trouvaient pour se rendre sous l'arbre. Quelques instants après il s'y trouvait environ une cinquantaine d'hommes; ils s'entretenaient avec animation quoique d'une voix étouffée et semblaient avoir des projets sanguinaires; car ils contemplaient leurs haches et leurs dagues avec cette expression de joie sauvage que donne la vengeance.

Gérard Denis vint bientôt les rejoindre, leur dit quelques mots, puis les conduisit silencieusement jusqu'à la rue de la Crapaudière.

Liévin Comyne remarqua ce mouvement de mauvais au-

gure dont il lui fut facile de deviner le but. Il se hâta de se jeter dans la foule et réunit en peu d'instants quelques-uns de ses amis.

Parvenu à l'arrière-porte de la demeure d'Artevelde, Denis et ses complices se mirent à pousser des cris farouches en frappant la faible porte à coups de marteau et de hache (1).

Le bruit de cet assaut et les coups sourds des marteaux rebondissaient bien contre la façade des maisons de la place, mais c'était assez loin pour ne pas empêcher le capitaine général de parler de façon à se faire entendre à ses auditeurs subjugués et déjà calmés. . . . . .

. . . . . .

Dans la chambre dont la porte s'ouvrait sur le corridor du côté de la rue de la Crapaudière se trouvaient les amis d'Artevelde, l'arme au poing et prêts à mourir pour sa défense.

Ghelnoot Van Lens tenait une grande épée dont chaque coup devait être mortel; à côté de lui se trouvaient, à droite, le vieux Pierre Zoetaerde, à gauche, Liévin Denis, armés chacun d'une dague. Derrière eux se trouvaient, tous prêts au combat et tournés vers la porte, Gossyn Alyn et Bodin Wenemaer, les deux vaillants chefs des chaperons blancs, Pierre Van den Hovene, Jean Van den Bossche, Pierre Van Caudenhove, Jean Zelle, Guillamme Yoens et quelques domestiques du capitaine général.

L'oreille au guet, et s'encourageant mutuellement à se comporter intrépidement, ils écoutaient les coups formidables des marteaux et les hurlements féroces qui retentissaient d'une façon si menaçante à la porte de la rue de la Crapaudière.

(1) « Là fust son chastel environné devant et derrière, assailli et rompu par la force. » FROISSART.

Enfin la porte céda sous les coups des assassins, qui se précipitèrent comme un torrent dans l'allée. Ils se mirent à frapper de leurs marteaux la porte de la chambre et à la faire sortir de ses gonds : la faible barrière tomba bientôt en éclats à l'intérieur de la chambre, en livrant passage aux assassins furieux.

L'épée de Ghelnoot fendit la tête au premier ; la dague de Liévin traversa la poitrine du second. Chacun de leurs amis choisit aussi promptement sa victime : en un instant cinq ou six meurtriers se débattaient baignés dans leur sang.

A cette vue les autres reculèrent effrayés. Comme dans l'étroit corridor ils ne pouvaient s'avancer que deux ou trois à la fois et étaient frappés avant de pouvoir faire usage de leurs armes, ils comprirent que bien peu d'entre eux pourraient pénétrer dans la chambre et qu'ils couraient au devant d'une mort certaine, en cherchant à frapper Artevelde. Ils voulurent battre en retraite... Mais derrière eux, dans le corridor, hurlait une foule furieuse qui, se sentant arrêtée dans son élan, poussa avec une force irrésistible les premiers dans la chambre où ils firent invasion comme un torrent, si bien que, sans s'en douter, ils se trouvèrent maîtres du dangereux passage.

En effet, bien que Ghelnoot et ses compagnons abattissent avec une sorte de rage les premiers ennemis, fendant la tête aux uns, perçant la poitrine aux autres, le nombre des assassins était trop grand pour pouvoir résister à la pression : les amis d'Artevelde furent refoulés en arrière et forcés d'abandonner leur poste si avantageux.

Bientôt la chambre fut remplie d'assassins; Ghelnoot et ses compagnons, cernés de toutes parts, repoussés et acculés contre le mur, se défendaient comme des lions et continuaient de frapper d'estoc et de taille, bien qu'ils perdissent déjà leur sang par de nombreuses blessures.

Digitized by Google

Maître Van Lens s'efforça de se frayer un passage au milieu des ennemis et se trouva ainsi éloigné des siens. Son épée se brisa en cet instant suprême et une hache se leva sur sa tête. Liévin remarqua le danger de mort qui menaçait son ami et s'élança, la dague levée, vers lui, pour en frapper l'assassin. Il arriva trop tard : le brave Ghelnoot se roulait convulsivement baigné dans son sang ! Cependant le jeune homme dirigea sa dague vers la poitrine du meurtrier qui, découverte par le mouvement de la hache, lui offrait une vengeance infaillible. Déjà l'acier touchait la chair. Liévin reconnut son père ! Un cri déchirant s'échappa de ses lèvres, et son âme s'envolant avec ce cri suprême, il tomba lourdement sous les pieds des combattants, où son corps, écrasé et mutilé, ne fut bientôt plus reconnaissable.

Cette lutte furieuse était horrible, épouvantable : plus de trente cadavres gisaient sur le plancher, mutilés, déchirés, la tête fendue, la poitrine ouverte..... le sang coulait à flots entre ces cadavres vers l'autre extrémité de la chambre et y formait une mer fumante dans laquelle les combattants trépignaient tellement, que les murs et le plafond étaient comme marbrés de sang.

La plupart des amis du capitaine général avaient succombé ; quatre ou cinq seulement se défendaient encore à l'entrée de l'escalier qui conduisait à la chambre où se trouvait Artevelde. Ces derniers défenseurs allaient succomber aussi ; un coup d'épée de Jean Calevoet avait abattu le vieux Pierre Zoetaerde et les assassins, redoublant de cris, se précipitèrent avec un nouvel élan sur ceux qui restaient, pour les écraser d'un seul coup.

Tout à coup une douzaine d'autres compagnons des métiers, venant du corridor, s'élancèrent dans la chambre. Ils paraissaient conduits par un jeune homme qui portait pour

arme un lourd maillet de chêne, et qu'à ses mains bleues on reconnaissait pour un teinturier.

— Liévin Comyne, tu vas mourir! cria Jean Calevoet au jeune homme, et il courut à lui l'épée haute; mais avant qu'il pût porter un coup, le maillet de chêne s'abattait avec la rapidité de la foudre et lui brisa le crâne. Sa cervelle jaillit contre la muraille... tandis que Liévin Comyne, entraîné par le poids même de son arme, se penchait en avant, une dague lui perça le côté et il s'affaissa en gémissant sur le cadavre de Calevoet.

Le combat reprit avec une nouvelle rage et l'on se pressa davantage encore dans le coin où le sang s'était amassé.

Les amis et les serviteurs d'Artevelde qui étaient encore vivants, voyant qu'on venait les dégager, quittèrent l'escalier et s'élancèrent sur les assassins qu'ils prirent par derrière. Cependant quelques prodiges de bravoure et d'héroïsme qu'ils fissent, ils ne pouvaient garder aucun espoir de vaincre. Ils avaient trop d'ennemis à combattre (1).

Gérard Denis avait remarqué avec la joie du triomphe que le passage de l'escalier était devenu libre. Quittant la lutte, il se dirigea de ce côté, en s'écriant:

— En haut! en haut!

Et il s'élança dans l'escalier en avant de ses hommes.

En pénétrant dans la chambre, il vit Artevelde, toujours à la fenêtre et parlant encore au peuple.

Un rugissement affreux, semblable à celui d'un tigre qui sent une proie sanglante palpiter sous ses griffes, s'échappa de sa poitrine: un rire épouvantable crispa son visage d'une contraction infernale... Il s'élança vers Artevelde la hache levée, et lui en porta un coup si violent, qu'il tomba, le crâne

(1) « Bien est vrai que ceux de dans se défendirent moult longuement et en tuèrent et blessèrent plusieurs; mais à la fin, ils ne purent durer. » FROISSART.

ouvert, sur le balcon de fer, et son sang, s'échappant de la blessure béante, se répandit à flots sur la foule qui l'écoutait.

—Peuple!...Gand!... Flandre! telles furent les dernières paroles qui s'échappèrent des lèvres mourantes du Sage Homme.

Son cruel ennemi, non content de sa mort, traîna le cadavre loin de la fenêtre, foula aux pieds le crâne brisé avec une joie féroce et murmura d'un ton triomphant :

— J'ai dit que je te briserais la tête sous mes pieds! Ah! ah! te voilà abattu, vil ambitieux!

Tandis qu'il prodiguait ainsi l'outrage au corps inanimé du héros, d'autres assassins vinrent aussi assouvir leur ressentiment, et le percèrent de tant de coups, que le cadavre perdit, pour ainsi dire, toute forme humaine.

Enfin, pour comble de cruauté, ils attachèrent une corde au cou de ce corps mutilé et le traînèrent, avec des cris féroces, par les escaliers, jusque dans la rue.

A la vue de la victime couverte de sang, un soudain effroi s'empara de la plupart des gens des métiers, ils comprirent pour la première fois quelle ineffaçable flétrissure ce forfait allait imprimer sur leur front, et s'éloignèrent avec horreur du cadavre, ou menacèrent de tirer une vengeance immédiate d'un crime duquel, hélas! ils étaient tous également coupables.

Cependant les assassins ne laissèrent pas à la foule le temps de témoigner son approbation ou son indignation. Ils traînèrent aussitôt le cadavre dans la rue longue du Marais, au milieu de la fange, et disparurent bientôt, avec ces débris informes, dans l'obscurité de la nuit. . . . . .

. . . . . .

Telle fut la fin du Sage Homme de Gand! Telle fut la récompense de sa glorieuse et héroïque vie!

Ah! quel beau triomphe ce dut être pour l'envie, pour les passions brutales et aveugles, pour les esprits étroits

dévorés d'ambition, que d'avoir pu acclamer la chute de Jacques Van Artevelde ! Comme ils allaient paraître grands, ces nains, maintenant que le géant était abattu ! Le ver luisant ne brille pas tant que le radieux soleil inonde le ciel de ses rayons; mais, vienne l'obscurité, il n'est pas jusqu'au bois pourri qui brille à nos yeux comme s'il était doué des feux des étoiles !

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉCIS

DES ÉVÉNEMENTS QUI SUIVIRENT LA MORT DE JACQUES VAN ARTEVELDE JUSQU'A CELLE DE SON FILS PHILIPPE

Immédiatement après la mort d'Artevelde, ses assassins et ses envieux s'emparèrent de force du gouvernement de la commune gantoise, sans que la bourgeoisie, muette et atterrée, osât s'y opposer.

Gérard Denis devint à sa place *beleeder* (gouverneur) de Gand, et hérita, par conséquent, de tout son pouvoir; d'autres ennemis du grand citoyen furent élevés aux charges qu'occupaient les amis morts d'Artevelde.

On lit, entre autres choses, dans les Comptes de la ville de Gand, année 1344-45 :

« Item à Gérard Denis, doyen du métier des tisserands,

Digitized by Google

pour les frais qu'il a faits et les peines qu'il s'est données dans *le gouvernement de la ville.*

» Item à Jean de Scoutete... qui a été élu capitaine en remplacement de *Ghelnoot Van Lens.*

» Item à Simon Parise, qui a été élu doyen en remplacement de *Pierre Zoetaerde.* »

En apprenant l'assassinat d'Artevelde, le roi Edouard entra en grande colère et jura de venger ce crime odieux sur toute la Flandre; mais toutes les villes, à l'exception de Gand, lui envoyèrent des ambassadeurs pour l'assurer que le peuple de Flandre déplorait la mort d'Artevelde, comme un grand malheur et que ses assassins s'étaient attiré la réprobation publique.

Peu après, Gand envoya à son tour des députés au roi pour lui déclarer qu'on ne voulait nullement renoncer à l'alliance avec l'Angleterre, et qu'on désirait entretenir, comme par le passé, des relations amicales entre les deux pays. Edouard, contraint par la nécessité, ne s'occupa pas davantage du triste événement.

Les nouveaux administrateurs de Gand, qui par la façon même dont ils s'étaient élevés, avaient annoncé une direction toute nouvelle dans les affaires du pays, se bornèrent à suivre servilement les projets d'Artevelde; mais, pour les mettre à exécution, il leur manquait le génie nécessaire. La glorieuse route que le Sage Homme avait indiquée comme devant conduire la Flandre à un haut degré de prospérité et de grandeur, fut aussi la route que suivirent ses ennemis triomphants: seulement, ses impuissants successeurs ne firent que ramper dans cette voie où Jacques Van Artevelde avait marché à pas de géant.

La *Fédération thioise,* cette sublime création du grand citoyen gantois, tomba en dissolution dès que sa main puissante manqua pour maintenir le lien de cette jeune associa-

tion. On se sentit même tellement impuissant à cet égard, qu'on ne parla plus de la *Fédération thioise*, et la Flandre, le Brabant et le Hainaut, se mirent à suivre chacun une direction particulière et souvent hostile à celle des autres, comme si jamais une étroite alliance n'avait existé entre eux.

Dans l'année qui suivit la mort d'Artevelde, une guerre violente s'engagea entre l'Angleterre et la France. Pendant que les Anglais triomphants pénétraient jusque sous les murs de Paris, l'armée flamande restait sur les frontières et parcourait en les ravageant les parties voisines du territoire français.

Sur ces entrefaites, Edouard III livra contre toutes les forces de Philippe de Valois la célèbre bataille de Crécy, dans laquelle vingt mille Français perdirent la vie et où Louis de Nevers, qui combattait sous le drapeau français, resta sur le champ de bataille. Son fils, Louis de Male, lui succéda et prit, avec autant de dévoûment à la France, part à la guerre qui fut terminée sans résultat décisif.

Le gouvernement de Gérard ne devait guère plaire aux Gantois, puisque, dès la première année, il fut déposé par la commune de même que ses partisans. Parmi les nouveaux fonctionnaires qu'on nomma alors, se trouvèrent plusieurs amis d'Artevelde.

Malgré sa destitution, Gérard Denis resta le chef des esprits remuants et brouillons à Gand, suscita aux magistrats toutes sortes de difficultés, et troubla plus d'une fois le repos public, par ses ambitieuses entreprises.

A cette époque, il se forma dans Gand un puissant parti qui voulait faire des efforts pour réconcilier le pays de Flandre avec son jeune souverain. Bien que Gérard Denis se déclarât avec emportement contre ce projet, il fut néanmoins approuvé par les échevins et les principaux *poorters*. On

envoya une ambassade au comte pour écarter à l'amiable les causes qui le tenaient éloigné de son comté.

Lorsque l'ambassade fut de retour à Gand et voulut rendre compte publiquement à la commune du résultat de sa démarche, Gérard Denis, exaspéré, courut aux armes avec une partie des tisserands pour mettre à mort ses adversaires; mais ceux-ci, après une longue lutte, battirent Denis et ses partisans. L'assassin de Jacques Van Artevelde tomba mort au milieu des cadavres de ceux qui l'avaient secondé dans ses mauvais desseins.

La cause de cette émeute est indiquée dans les termes suivants dans les Comptes de la ville de Gand:

« Il y eut un combat dans la rue de la Monnaie et sur le Marché, entre les tisserands et les bonnes gens de Gand, qui étaient allés hors de la ville voir monseigneur le comte de Flandre, et les tisserands furent battus, noyés et exterminés. »

Il résulte d'un registre reposant aux archives de l'Etat à Gand et connu sous le nom de *Jaergister*, que le corps d'Artevelde fut enterré dans l'église de la Byloke et qu'un certain Gauthier de Mey, qui avait pris part au meurtre, avait fondé en expiation une lampe qui devait brûler perpétuellement sur la tombe du grand citoyen.

La tombe d'Artevelde a été détruite par les iconoclastes. Il n'en reste plus de trace aujourd'hui.

Après des troubles, des émeutes et des malheurs, la commune de Gand recourut, en 1381, à Philippe, fils de Jacques Van Artevelde et l'investit d'une autorité plus grande que celle dont son père avait joui.

Sous Philippe Van Artevelde, les communes se relevèrent avec une énergie surprenante de leur affaissement et menacèrent de nouveau d'une destruction complète la chevalerie française et les chevaliers partisans de la France. Comman-

dés par le second Artevelde, cinq mille Gantois mirent en fuite devant Bruges quarante mille ennemis.

Cependant ce bonheur fut de courte durée : au mois de novembre 1385, une puissante armée française envahit la Flandre. Philippe Van Artevelde alla à sa rencontre et accepta la bataille désespérée de *Roosebeke* dans laquelle il trouva la mort avec la plupart de ses hommes.

Avec lui tomba le dernier défenseur des libertés communales. Sa mort fut la fin du mouvement en Flandre et le point de départ d'une nouvelle direction sociale.

Dès ce moment aussi commence en Flandre la tendance à grandir l'autorité du prince et à fonder une unité politique qui pût donner au pays la force de défendre son indépendance nationale contre la France devenue homogène.

Digitized by Google

Digitized by Google

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I

Propositions de paix faites après le siége de Biervliet par le roi de France à la commune de Gand.

Premièrement que tous les Flamens puissent marchander avec tous les vrays et loyaux marchans angloys et autres et leurs familles quels qu'ils soient ;

2° Que tous marchans angloys et autres puissent demourer seurement en Flandres et de dans les havres de Flandres avec leurs familles et biens « premier que les ennemis du roy ne soient receus en Flandres armés ne en grand multitude de gens ;

3° Que tous les Flamens puissent traiter et accorder avecque toutes gens angloys et autres, de quelque estat ou condition qu'ils soient, du faict de loyal marchandise sans fraude, malengin, ou mauvais malice ;

4° Quant pourront les dict Flamens leurs traicties saucunt en ont fait à celle fin garder, tenir et accompler selon la forme et la teneur dessus dite.

5° Adfin que marchandise ait mieux son cours en Flan

dres et que marchans y puissent mieux et plus profitablement marchander, le roy de sa grace ne soufferra de meuver ou de faire meuver sa guerre au pais de Flandres.

6° Ne soufferra le roy de presser et charger le commun et les gens de Flandres de ce qu'ils s'arment pour luy en cette présente guerre, fors à la deffence de la conté et pais de Flandres et pour contrester ses ennemis s'ils venoient prendre passage par la conté et pais de Flandres, pour venir guerroyer au pais de France, ou si ce n'est de leur voulenté, sauf et réservé aussi le service que le conte de Flandres doît au roy et ce que les nobles et autres fiefves doivent au roy et au conte de Flandres.

7° Au cas que les Angloys auroient faculté de marchander et demourer seulement au pais de Flandres, pareillement le roy d'Engleterre accorderoit que les Flamens peussent marchander et demourer peisiblement en Engleterre, ensemble leurs familles et biens, comme dict est des susdits Angloys.

8° Que le roy d'Engleterre, ses subgiez et alliés, ne feissent aucun feit de guerre au dict pais de Flandres.

9° Se les messages d'Engleterre vouloient entendre sur cette fourme et y faire aucunes déclarations, la substance gardée, les messages de mon dict seigneur les pourroient ouïr et lui rapporter ce que les Angloys auroient requis.

II

Promesses faites par le roi Édouard III, comme roi de France, aux Flamands dans l'assemblée de Bruxelles.

(Ce document a été donné à Westminster le mercredi, 21 mars 1340; il se trouve dans les archives de Flandre et a été publié en extraits par M. E. Le Glay à qui nous empruntons son résumé.)

Édouard, par la grâce de Dieu, roi de France et d'Angleterre, et seigneur d'Irlande, à tous ceux qui ces présentes lettres verront ou entendront, salut :

— En connoissance de vérité, sachant tous que nous, en bonne délibération, avis, provision et mûr conseil sur les choses ci-dessous exprimées, considérant la grande et évidente utilité et le profit de nous, de nos hoirs et successeurs rois de France, et pour les très grandes loyauté, bonté, obéissance, et le très grand service que nous avons déjà trouvé dans les habitants des bonnes villes de Gand, Bruges, Ypres et du commun pays de Flandre, et espérons trouver au temps à venir, et pour certaines promesses que lesdits

habitants nous ont faites comme roi de France et leur droit seigneur souverain, dont nous avons leurs lettres scellées par devant nous, avons du commun avis et assentiment de tout notre conseil, octroyé, donné et consenti, octroyons, donnons et consentons à perpétuité, pour nous et nos hoirs et successeurs rois de France, au comte de Flandre, aux habitants de ses dites bonnes villes et commun pays de Flandre, et à chacun d'eux, ainsi que, à lui appartient ou touche, ou peut ou doit appartenir ou toucher, toutes les terres, villes, seigneuries, priviléges, libertés, franchises et articles ci-dessous écrits en la forme et manière que ci après sont déclarés. Premièrement, avons voulu, octroyé et consenti, voulons, octroyons et consentons que tous les liens, soumissions et obligations de l'autorité papale ou ordinaire, sentences, excommunications, suspensions sur les personnes, interdits sur les villes, terres, lieux, châtellenies et communes de Flandre et tous autres lieux, peines, servitudes, soumissions et obligations... en quelque manière et pour quelque cause que ce soit... soient cassés à toujours et mises à néant; et voulons que le dit comte, ses hoirs et successeurs, les nobles, les habitants, villes, terres, châtellenies, lieux et communes d'icellui pays de Flandre, en soient désormais quittes et affranchis. Et aussi voulons et consentons que toutes les forteresses faites ou commencées à faire jusqu'aujourd'hui dans le dit pays de Flandre demeurent en leur force à toujours, sans qu'on les puisse abattre et empirer; il sera permis au contraire de les élargir, approfondir, exhausser, augmenter toutes les fois et en telle manière qu'il plaira aux habitants des villes où lesdites forteresses sont encloses.

Item, les villes de Lille, de Douai, de Béthune, d'Orchies et les châtellenies avec les appartenances et dépendances d'icelles, qui jadis furent et doivent être du domaine propre et

Digitized by Google

comté de Flandre, nous les avons rendues et acquittées, rendons et acquittons au dit comte de Flandre et à ses hoirs et successeurs, et renonçons à tout le droit et la possession que nous et nos prédécesseurs rois de France avions; les transportant aux mains et aux domaines propres des comtes de Flandre, voulant qu'ils les tiennent et en jouissent paisiblement à toujours, ainsi que leurs prédécesseurs l'ont fait, etc.

Item, pour ce que la comté d'Artois fut et avait coutume depuis les anciens temps d'être au comte de Flandre, et que indûment elle a été aliénée, et pour certaines autres causes à ce nous mouvant... avons donné et donnons au comte de Flandre, à ses hoirs et successeurs comtes de Flandre, les villes, les châtellenies et toute la comté d'Artois entièrement, avec les seigneuries, rentes, profits et émoluments, appartenances et appendances d'icelle comté à tenir et posséder en la forme et manière que les comtes d'Artois les ont tenus et possédés; et donnons en outre la cité de Tournai, la châtellenie d'icelle avec les seigneuries, etc., audit comte de Flandre, pour les tenir en fief, loi et hommage de nous et de nos successeurs rois de France, etc.

Item, nous voulons, ordonnons et consentons que toutes manières de priviléges, de franchises et de libertés, donnés ou octroyés aux villes, châtellenies et pays de Flandre, communément ou divisément... que ce soit de papes, d'empereurs, de rois, de ducs, comtes, princes, prélats ou autres et toutes les coutumes et usages desdites villes et châtellenies dont on jouissoit au temps de Robert de bonne mémoire, jadis comte de Flandre, soient pleinement de valeur et demeurent à toujours valables en leur vertu, lesquels tous et chacun, louons, gréons, confirmons et ratifions comme roi de France par la teneur de ces présentes, etc.

En témoignage desquelles choses, nous, Édouard, roi dessus dit, comme droit roi de France, pour nous, nos hoirs et

successeurs rois de France, pour tous nos sujets et sous-manants de ladite couronne de France, avons donné ces présentes lettres aux dessusdits habitants de Flandre, scellées de notre grand scel en connoissance de vérité de toutes les choses dessus écrites et de chacune d'elles, lesquelles furent faites et données par le commun assentiment, consentement, octroi et accord de tout notre conseil, l'an de l'Incarnation de Notre-Seigneur mil trois cent et quarante, l'an quatorzième de notre règne en Angleterre et en France le premier.

FIN.

83594

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTE
I
SCAFFAL
PLUTEO-